



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

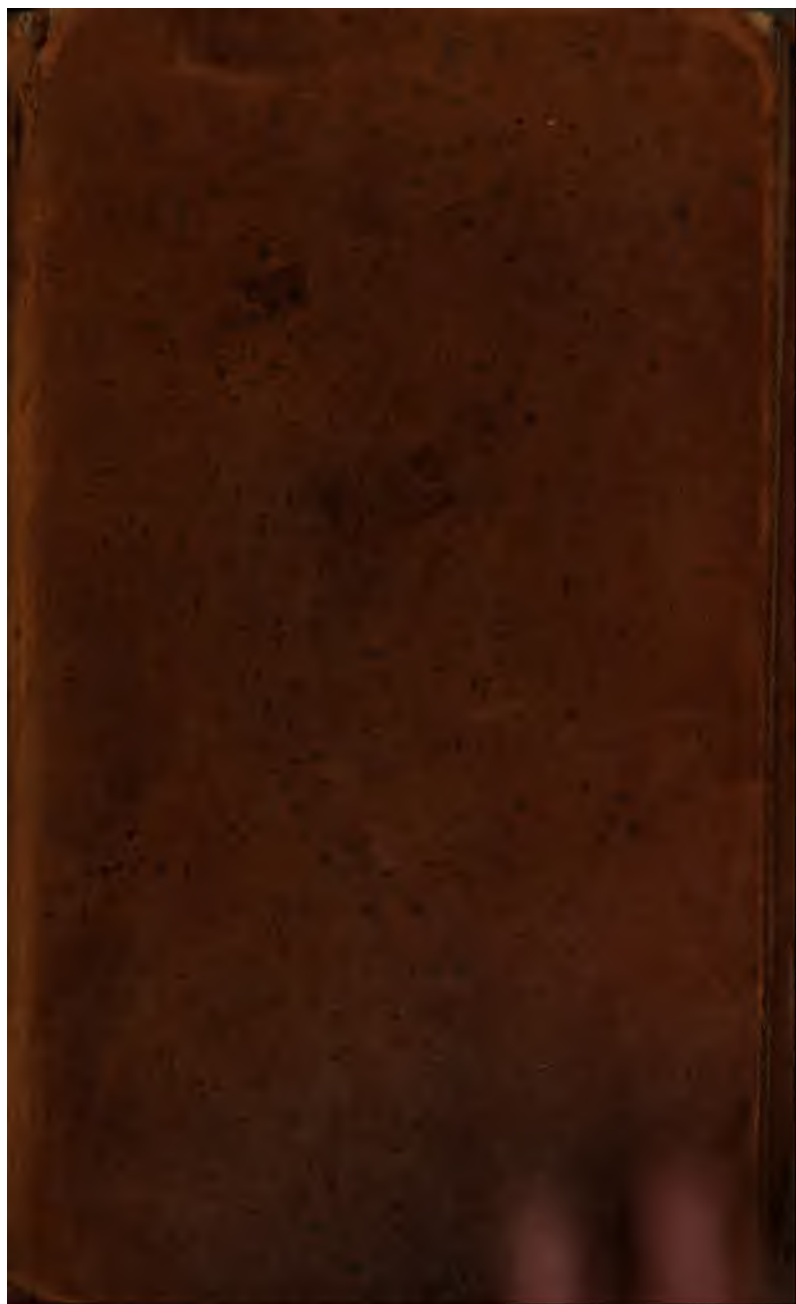
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

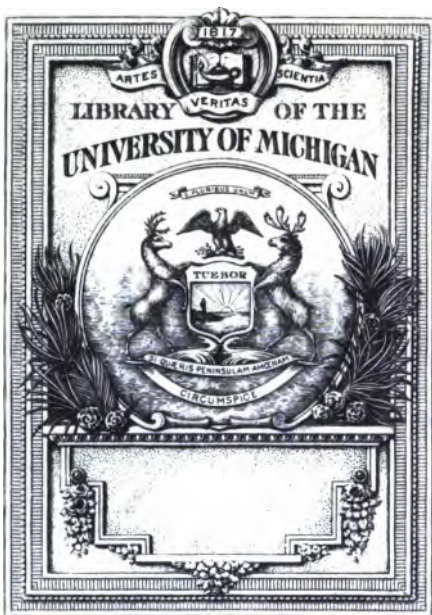
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

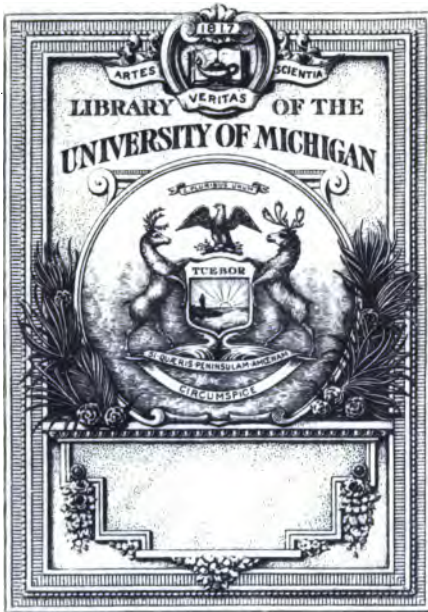
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





**DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES**

PQ
1211
.A2
B58
12h5u



**DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES**

PQ
1211
.A2
B58
1st Ser

Pièces contenues dans ce Volume.

Gustave.

Gageure. (la)

Gageure (la) de Village.

Galant (le) Coureur.

Galant (le) Jardinier.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉÂTRES;

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE,

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

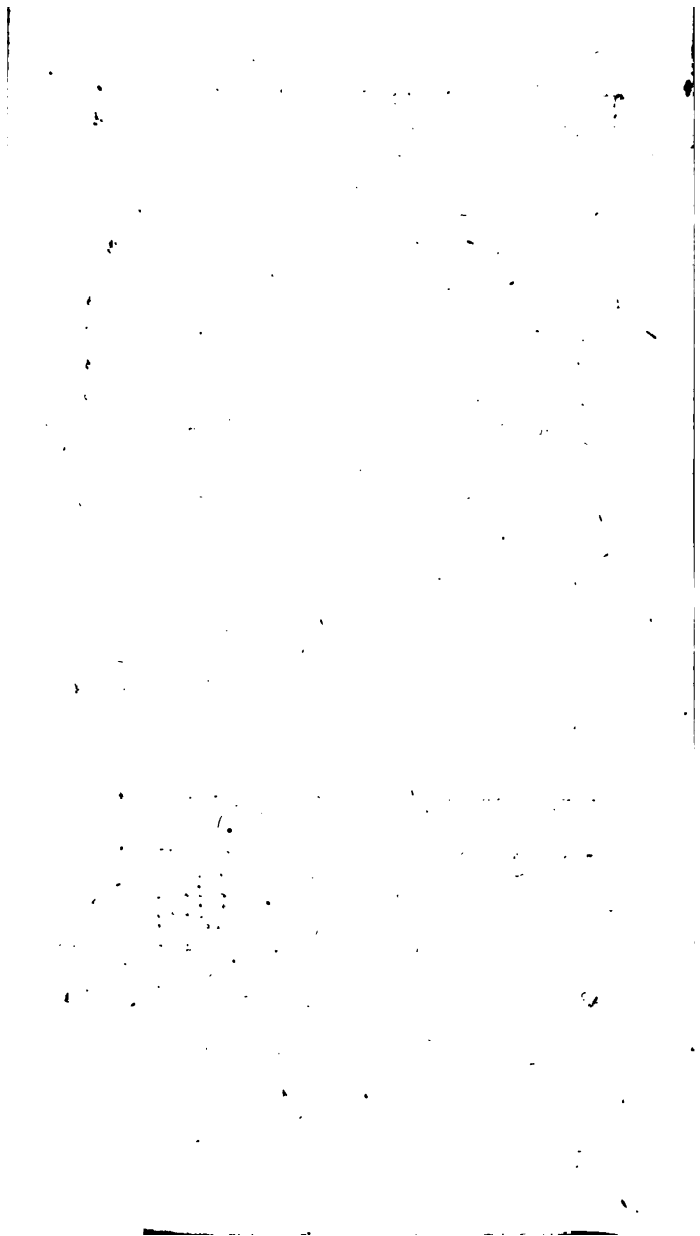
Lettre G,

T O M E X X.


A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



Péron, Alexis

**GUSTAVE-
WASA,
TRAGÉDIE.**

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François le 7 Janvier 1733.*



A PARIS,
Chez **DUCHESNE**, Libraire, rue saint
Jacques, au-dessous de la Fontaine
S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PERSONNAGES.

GUSTAVE, *Prince du Sang des Rois de Suède.*

A D É L A I D E , *Princesse de Suède.*

CHRISTIERNE , *Roi de Danemarck & de
Norvège.*

FRÉDÉRIC , *Prince de Danemark.*

LÉONOR , *Mère de Gustave.*

CASIMIR , *Seigneur Suédois.*

RODOLPHE , *Confident de Christierne.*

SOPHIE , *Confidente d'Adélaïde & de Léonor.*

GARDES.

*La Scène est à Stockholm , dans l'ancien Palais
des Rois de Suède.*

*Dram. 7h.
Sept. P. P. Langz
3-7 188*



**G U S T A V E
W A S A ,
T R A G È D I E .**

**A C T E P R E M I E R .
S C E N E P R É M I È R E .
C H R I S T I E R N E , R O D O L P H E .
C H R I S T I E R N E .**



ODOLPHE, quel rapport viens-tu faire à
ton Roi ?

De Christierne absent, révère-t-on la loi ?

Et tandis que Stockolm exige ma présence,
Le Danemarck en paix souffre-t-il la Régence ?
La Reine....

R O D O L P H E .

Elle n'est plus, Seigneur ; & cette mort
Peut-être enlève un Sceptre au Monarque du Nord.
Du Sénat mécontent l'autorité jalouse

A ij

Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste Epouse ;
 A peine a-t-il en main le timon de l'État ,
 Que le Peuple , sous Lui , respire l'attentat ;
 Traite d'invasion , de puissance usurpée ,
 Ce qu'ici vous tenez de Rome & de l'Épée :
 Et s'érigeant en Juge entre Stockolm & Vous ;
 Prétend borner vos droits , ou vous les ravir tous.

C H R I S T I E R N E ,

Gustave est mort. Sa chute & décide & prononce.
 C'est une autre nouvelle , Ami , que je t'annonce ;
 Nouvelle dont le bruit , é frayant les Mutins ,
 Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
 Jusqu'ici , dans le cours d'une guerre inconstante ,
 Du malheureux Sténon la dépoüille flotante
 Divisa la Suède , & retint suspendu ,
 Entre Gustave & moi , l'hommage qui m'est du.
 Fatigué des complots de ce Rival habile ,
 Je mis sa tête à prix : il n'a plus eü d'azile ;
 Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler ;
 Et son heureux Vainqueur demande à me parler.
 Je crains peu les effets , ayant détruit la cause ;
 Et le Chef abatu , le reste est peu de chose.
 Laissons donc , pour un tems , ces soins ambitieux ;
 Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.

Tu m'annonces le sort d'une Epouse importune
 L'Epoux , dès-long-tems , méditoit l'infortune :
 Mort la frappant de ses traits imprévus ,
 Des nœuds que bientôt le Divorce eût rompus.

R O D O L P H E.

Quelles raisons, Seigneur, l'avoient donc condamnée ?

C H R I S T I E R N E.

Le projet résolu d'un nouvel Hyménée ,
Les transports d'un amour vainement combattu ,
Et d'autant plus ardent , que toujours il s'est tu.

R O D O L P H E.

Tout le monde en effet , Seigneur , en est encore
A connoître l'Objet que votre flamme honore.

C H R I S T I E R N E.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom ;
Adélaïde.

R O D O L P H E.

Elle !

C H R I S T I E R N E.

Oui : la Fille de Sténon ,
Héritière du Trône , attachée à Gustave ,
Promise à Frédéric , détenuë en Esclève ,
Reste unique & plaintif d'un sang que j'ai versé ;
Voilà d'où part , Ami , le trait qui m'a percé.

R O D O L P H E.

Si sa possession, Seigneur, vous est si chère ,
Pourquoi permettre donc que Frédéric, espère ?

C H R I S T I E R N E.

Hélas ! Souvent, ainsi nous-mêmes, contre Nous ;

Du sort qui nous poursuit , nous préparons les coups.
Juste punition de la façon barbare ,
Dont ma rage accueillit une Beauté si rare !
Écoute ; & plains un cœur qui n'a pu s'attendrir ,
Qu'après avoir tout fait , pour n'oser plus s'offrir.
Par un dernier assaut , cette Ville emportée
Couvroit de ses débris la Mer ensanglantée ;
La vengeance y faisoit éclater sa fureur ;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce Palais renfermant de nombreuses Cohortes ,
Nous y courons. La hache en fait tomber les Portes ;
J'entre , on fuit devant Nous , le sang coule , & nos cris
Font voler la terreur , sous ces vastes lambris.
Mourante entre les bras d'une Femme éperdue ,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur , à mon œil de colère enflamé ,
Déroba mille apas qui m'auroient désarmé.
D'un mortel Ennemi , je ne vis que la Fille ,
Que le reste d'un Sang funeste à ma Famille.
Les armes de son Père ont fait périr mon Fils ;
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime ,
Je détournois les yeux de dessus la Victime ,
Et ce courroux ainsi , libre dans son essor ,
L'envoya dans la Tour , où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais , elle étoit condamnée ;
Mais on adore ici le sang dont elle est née ;
Il étoit important de tout pacifier ;

Et ce fut à ma haine à se sacrifier ;
 A souffrir que l'Himen unit à sa personne ,
 L'Héritier présomptif de ma triple couronne.
 Frédéric , avoué de l'Etat & de Moi ,
 Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
 Il y fut ; le penchant suivit l'obéissance ;
 Mais quoiqu'il eût pour Lui rang , mérite & naissance ,
 Qu'au plus dur esclavage , en s'ofrant , il mit fin ,
 Deux ans de soins n'ont pû faire accepter sa main.
 Cent fois , lûs du mépris dont on payoit ses peines ,
 D'un mor , j'aurois tranché ces difficultés vaines ;
 Si le Prince alarmé , rejetant ce secours ,
 N'eût heureusement sçû m'en empêcher toujours.
 Enfin je m'acufai de trop de complaisance ;
 Et croyant qu'à mon ordre , il manquoit ma présence ,
 Je vis Adélaïde. Ah , Rodolphe ! Pein-toi
 Tout ce qu'a la Beauté de séduisant en foi !
 Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des graces ;
 Oû la tendre langueur fait remarquer ses traces !
 Jamais , de deux beaux yeux , le charme en un moment
 N'a , sans vouloir agir , agi si puissamment ;
 Ni jamais , dans un cœur , l'amour ne prit naissance ,
 Avec tant d'ascendant , & si peu d'espérance.
 De quoi pouvois-je alors en effet me flater ?
 Les suites d'un divorce étoient à redouter.
 Qu'eûs-je opéré d'ailleurs sur cette Ame inflexible
 Que , de loin , dominoit un Rival invincible ?
 Je n'osai donc parler ; mon feu se renferma ;

Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'aluma ;
 Du Fugitif aimé, craignant l'audace active,
 Je resserrois toujours les fers de ma Captive ;
 Enfin pour n'avoir plus à la persécuter,
 Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
 Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
 Qu'il aille à Copenhague, y remplacer la Reine ;
 Qu'il parte ; & que l'honneur d'un si brillant emploi
 Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de Moi.

R O D O L P H E.

Frédéric est encor vertueux & fidèle ;
 Mais il est adoré dans le Parti rebelle :
 Et des Écrits publics font revivre des droits
 Que l'on prétend qu'il a de nous donner des loix.
 Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
 Qui travestit le crime en acte de justice,
 Du Maître & des Sujets, rompt le sacré lien,
 Et fait, d'un Parricide, un zélé Citoyen.
 N'exposez pas le Prince au danger trop visible
 D'oublier ses devoirs, en trouvant tout possible ;
 Et surtout, au moment qu'environé d'Amis,
 Son amour offensé se croiroit tout permis.
 Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
 Vainement soupïrer aux pieds de la Princesse ;
 Cependant, sous le joug, ramenant le Danois,
 Et bientôt, pour un sceptre, en pouvant offrir trois,
 Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre :
 Déclarez-vous en Roi qui n'a plus rien à craindre :

Et vous verrez alors qu'un Amant couronné.
Deviens , dès qu'il lui plaît , un Epoux fortuné.

C H R I S T I E R N E.

Des foudres dévorans où mon cœur se consume ,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils , Ami , je réglerai mes pas.
Veille , écoute & vois tout , ne te ralentis pas.
Perce de cette Cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde ;
Fais la , de sa prison , passer en ce Palais ;
Mais , auprès d'elle encor , n'accorde aucun accès.
Du sort de son Amant , gardons-nous de l'instruire ;
Chargeons-en le Rival à qui nous voulons nuire.
Vas ; tâche seulement , lui peignant ma grandeur ,
Tâche à la disposer à l'ordre de mon cœur.

S C E N E I I.

C H R I S T I E R N E.

DES faveurs que le Ciel m'annonce & me prépare ,
Un si fidèle Ami sans doute est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit.
La Fortune me cherche , & le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des thônes que l'on vante ,
Siègent les noirs soupçons , & l'aveugle épouvante ;
Un foveil inquiet en suspend les travaux ;

A ▼

Et le trouble m'y suit , jusqu'au sein du repos.
 Quoi ? Pour objets de crainte , ou de guerre éternelles,
 Des Voisins ennemis , ou des Sujets rebelles !
 J'ai dompté les Premiers ; & les autres , cent fois ,
 D'un châtement sévère , ont ressenti le poids.
 Déjà , si je n'acours , l'Hydre est prête à renaître.
 Esclâves révoltés , tremblez sous votre Maître !
 Redoutez un courroux trop souvent ralumé !
 Traîtres , je serai craint , si je ne suis aimé.

S C E N E I I I .

CHRISTIERNE , FRÉDÉRIC,
 CASIMIR.

C H R I S T I E R N E .

FRÉDÉRIC , sçavez-vous le destin de la Reine ?

F R É D É R I C .

Seigneur , on me l'apprend : & le devoir m'amène....

C H R I S T I E R N E .

Vous a-t-on dit aussi , qu'infidèle à son Roi ,
 Mon Peuple ose , pour Vous , s'élever contre Moi ?

F R É D É R I C .

Ah , je le dés avouë ! & je n'ambitionne....

C H R I S T I E R N E.

Prince, on ne s'ouvre guère à Ceux que l'on soupçonné.
 Qui m'eût été suspect sur un tel inxérêt,
 Pour toute confiance, eût reçu son arrêt.
 Je vous conois si bien, que mon ordre suprême,
 Du soin de nous venger, vous eût chargé Vous même,
 Si je n'avois pas craint, pour Vous, l'état fâcheux
 D'un Amant qu'on arrache à l'Objèt de ses feux.

F R É D É R I C.

A de pareils égards, je dois être sensible ;
 Mais cet Objèt aimé, Seigneur, est inflexible ;
 Il le fera toujours ; & quelque éloignement
 Seroit, pour moi, plutôt un secours qu'un tourment.

C H R I S T I E R N E.

Le désespoir vous trompe : & n'est qu'une foiblesse
 Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse ;
 Et je veux....

F R É D É R I C.

Vous voulez croître ce désespoir,
 Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
 Ah, laissez moi me vaincre, & soyez moins rigide.
 Ne persécutons plus la triste Adélaïde
 Croyant par mon Himen, adoucir ses malheurs,
 Mes assiduités secondoient vos rigueurs ;
 Mais puisque la constance, & vous & moi, nous brave ;
 Puisque le nœud fatal qui l'atache à Gustave,

Est serré par le tems , loin d'en être afoibli ;
Je ne veux , & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

C H R I S T I E R N E .

Espérez mieux d'un bruit que la Cruelle ignore.

F R É D É R I C .

Et quel bruit ?

C H R I S T I E R N E .

Ce n'est plus qu'une Ombre qu'elle adore.

F R É D É R I C .

Qu'une Ombre ! Quoi ? Gustave....

C H R I S T I E R N E .

Est tombé sous les coups

D'une secrète main venduë à mon courroux.

Voilà pour son Amante une triste nouvelle ;

Mais c'est une raison pour tout obtenir d'Elle.

L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.

Informez-l'en , vous-même , & ne m'acusez pas.

D'un glorieux Hymen , lui relevant les charmes ,

Achevez d'épuiser & d'essuyer ses larmes.

Du reste vantez lui vos soins officieux ,

Je leur acorde enfin son retour en ces lieux :

Elle y peut revenir. Mais , plus de résistance !

Sçachez faire cesser sa désobéissance ,

Lui faire respecter mes ordres absolus :

Maitre ofensé ne vous consulte plus.

SCÈNE IV.
FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

MON ame , dès-longtems , Seigneur , vous est
connuë :
Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vuë ,
Les malheurs de Gustavé , & ceux de mon Pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répondons, Casimir, l'un & l'autre des larmes ;
Toi , sur ton Prince : & Moi , sur la honte des armes
Dont nous venons d'abatre un Ennemi si grand,
Christienne triomphe en nous dés honorant !
L'Inhumain ! Et je suis son Sujet ! Lui , mon Maître !
Ah , laissant là les droits du sang qui m'a fait naître ,
C'est un cri qui du Ciel doit être autorisé ,
Tout sceptre que l'on souille , est un sceptre brisé !

CASIMIR.

L'infortune publique , & ce noble langage
Montrent bien que le Thrône étoit votre partage.
Hélàs , que plus d'ardeur en Vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets & du sang !
Faut-il que la vertu modeste & magnanime
Néglige ainsi ses droits , pour en armer le crime ?

F R É D É R I C .

Donne à mon indolence , Ami, des noms moins beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance :
J'évitai le fardeau de la toute-puissance ,
Je cédai sans effort des honneurs dangereux ,
Et le pénible soin de rendre un Peuple heureux.
D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
Des forfaits du Tiran , ma molesse est coupable ;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il comè ,
Le Cruel m'associe au comble qu'il y mè.
Par un assassinat qui tient lieu de victoire ,
C'est peu que de son Peuple il ait terni la gloire ;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté ,
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
Pour achever ma honte , & consommer son crime ,
Il veut que ce soit Moi qui frappe la Victime !
Que , de Moi , la Princesse apprene son malheur !
Qu'en lui tendant la main , je lui perce le cœur !
Evitons la. Fuyons. Prévenons ma foiblesse.
Son amour inquiet m'interroge sans cesse ,
Et sans cesse , à regret , le mien se voit réduit.
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit ;
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile ?
Et quand je le voudrois , serois-je assez tranquille
Un seul mot , un regard , un soupir.... Je la voi.
Retiens , cher Casimir , tes pleurs ; ou laisse moi.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

SÉJOUR où comandoit l'Auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes Ayeux, où leur sang est prosrit,
Hélas, que votre aspect me frappe & m'attendrit !

FRÉDÉRIC *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence ?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel éfroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du Roi.
A la clarté du jour, il veut bien que je vive.
Avec quelque douceur, il parle à la Captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix ;
Vous l'êtes-vous promise ? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir & Gustave & ma gloire ?

FRÉDÉRIC.

Non, Madame. Vous-même avez-vous, un moment,
Acsé mon amour d'un tel égarement ?

NON : sacré & foûmis , j'ai , sur votre confiance ,
Ainsi que mes discours , réglé mon espérance.
Frédéric qui vous aime , & que vous avez craint ,
N'aspire qu'à l'exil ; & ne veut qu'être plaint.

A D É L A I D E .

Etre plaint ! Ah , Seigneur ! Le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez , dites vous ; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler mes pleurs ?

F R É D É R I C .

Madame , l'on ressent , quand l'amour est extrême ,
Avec ses propres maux , ceux de l'Objet qu'on aime ;
Souffrant donc à la fois , ma peine & vos ennuis ,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

A D É L A I D E .

Vous avez , je le sçais , partagé mes alarmes.
La prison d'où je sors , vous a coûté des larmes ;
Et votre apui sans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pu ctaindre un moment qu'à mon Pertécuteur ,
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine , & prête à lui complaire
Grâce au Ciel , elle a sçû plus noblement agir ;
Et je puis en goûter les effets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance !
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance ?
Vous sçavez , Seigneur , si j'en puis disposer.

Ce n'est plus un tribut qu'on me doit imposer.
 Lâchez-vous d'un récit qui toujours vous afige ;
 Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
 Je dois être à Gustave : il en a pour garant ,
 La volonté d'un Père, & d'un Père expirant.
Ma Fille , me dit-il , *compsons sur sa vaillance :*
Il sera mon Vengeur ; soyez sa récompense.
 Cet ordre , mes sermens , mon amour , sa valeur ,
 Voilà ses droits : j'en compte encore un : son malheur ,
 La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique ;
 Exil , où mon image est la ressource unique !
 Cela seul , en mon cœur , a droit de le graver :
 Et le vôtre est trop grand , pour ne pas m'approuver.
 Si la Fortune aussi , pour nous moins inhumaine ,
 Si la Victoire , un jour , en ces lieux le ramène ,
 De ce Héros instruit de vos bontés pour moi ,
 L'estime & l'amitié paîront ce que je doi :
 J'espère tout encor , Seigneur , puisqu'il respire :
 Et c'est Vous , tous les jours , qui me le daignez dire.
 Il m'aime : il sçaura vaincre ; il brisera mes fers.
 Les Tyrans font-ils seuls à l'abri des revers ?
 Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC *à part.*
 Malheureuse Princesse !

ADELAÏDE.
 Vous vous troublez ! Quelle est la douleur qui vous presse ?

FRÉDÉRIC.
 Vous connoissez le Roi , Madame ; & vous sçavez . . .

A D É L A I D E .

Je sçais que le Barbare ose tout. Achevez.

F R É D É R I C .

Hélas !

L É O N O R .

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage ?

F R É D É R I C .

Léonor , soutenez aujourd'hui son courage.

Adieu. (*Il sort.*)L É O N O R *le suivant.*

Qu'annonce enfin ce douloureux transport ?

A D É L A I D E .

Ah , mon cœur a frémi , Seigneur ! Gustave est mort !

S C E N E V I .

A D É L A I D E , L É O N O R .

A D É L A I D E .

A Ce comble de maux , vous m'aviez réservée ,
 Madame , & par vos soins , je m'y vois arrivée !
 Non , ce cœur déchiré ne vous pardone pas !
 Pourquoi , mille fois prête à mourir dans vos bras ,
 Le jour où , dans les fers , par vous je fus suivie .

Pourquoi m'avoir renduë aux horreurs de la vie ?
 Mes yeux , mes tristes yeux qu'à regret je rouvris ,
 N'auroient pas maintenant à pleurer votre Fils.

L É O N O R.

Montrons , montrons , Madame , une ame plus virile :
 Est-ce à vous à pleurer , quand sa Mère est tranquile ?

A D É L A I D E.

Calme dénature qui ne sert en ce jour ,
 Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour.

L É O N O R.

Il prouve qu'à mon âge , un peu d'expérience
 Condamne entre Ennemis l'exès de confiance.
 Un Fils m'est aussi chër que vous l'est un Amant ;
 Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
 Mais n'est-ce pas , Madame , être aussi trop crédule ?
 De nous tromper ici , se fait-on un scrupule ?
 On veut vous dégager de vos premiers sermens.

A D É L A I D E.

Ah , le Prince eut toujours de nobles sentimens !
 Frédéric est sincère.

L É O N O R.

Oui ; mais , Madame , il aime.

Christianne d'ailleurs peut l'abuser lui-même :
 Celui-ci , sur un bruit qui flate sa fureur ,
 Tout le premier peut-être est aussi dans l'erreur.
 Se plaisant au récit d'événemens semblables ,
 Le Peuple a , de tout tems , donné cours à des Fables.

Gustave (sans chercher d'exemples au-dehors)
 Sur ce mauvais Garand , me compte au rang des Morts.
 Dans le sanglant désastre , où je perdis son Père ,
 L'opinion publique envelopant la Mère ,
 Sans doute , quand le bruit en parvint jusqu'à lui ,
 Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
 Comme moi , sous un nom qui le fait méconnoître ,
 Peut-être il vit : que dis-je ? Il triomphe peut-être !
 Pour un heureux augure , acceptons mon espoir.
 C'est un cœur maternel qui tarde à s'émeouvoir.
 Enfin , Madame , enfin si le vouloir céleste ,
 Par un songe , aux Mortels , souvent se manifeste ,
 Le bras , le bras vengeur est levé sur ces lieux.
 Deux fois , le Ciel , deux fois cette nuit , à mes yeux ,
 Ce Ciel au châtement trop lent à se résoudre ,
 A présenté Gustave ayant en main la foudre.
 De la pourpre royale , il étoit revêtu :
 Tandis que , sous ses pieds , Christienne abattu ;
 Cachant dans la poussière un front sans diadèmes ,
 Restoit , dans cet oprobre , en horreur aux Siens mêmes.
 Est-ce nous annoncer mon Fils privé du jour ?

A D É L A I D E .

Hé bien donc , de Sophie atendons le retour.
 Sophie , à ses Parens , pour un moment renduë ,
 Sçaura d'Eux la nouvelle , & qui l'a répandue.
 Vous aurez , jusques-là , suspendu mes tourmens.
 Puisse l'efet répondre à vos présentimens !


Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

C A S I M I R.


 ROS de la Patrie, Ombre auguste & plaintive,
 Princes, à qui les Destins veulent que je survive,
 Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
 C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
 Ici bientôt, ici, ton Bourreau mercenaire
 Doit venir, de ton sang, demander le salaire;
 Ce fer le lui réserve, il mourra! Fût de aux yeux
 Du Cruel abreuvé d'un sang si précieux,
 Lui-même eût satisfait le premier à tes Mânes.
 Mais le Juge des Rois, le Ciel, aux mains profanes;
 Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper;
 Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
 Souffre donc,



S C E N E II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

C A S I M I R .

AH Seigneur ! Où courez-vous ? D'où naissent
Les transports & le trouble où tous vos sens paroissent ?
Fuyez-vous un Séjour où l'aveugle fureur....

F R É D É R I C .

Ah ; je me fais moi-même , & je me fais horreur !
Casimir , c'en est fait ! J'ai part au parricide.
J'ai , du fort de Gustave , instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée ; & j'en porte la peine.
Son malheur , contre moi , va redoubler sa haine.
Anoncer ce malheur , l'avoir moi-même osé ,
C'est m'être mis au rang de Ceux qui l'ont causé.
Ma douleur , à ses yeux , peut-elle être sincère ?
Elle craint mon amour ; elle croit que j'espère ;
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein ,
Les lâches sentimens d'un Rival inhumain ;
Je ne la blâme pas : d'Ennemis entourée ,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée ?
pour Elle ici , qu'injure ou faux respect ;

Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
 Je ne m'en prens qu'aux soins du Tiran qui l'acable.
 Plus il veut mon bonheur , plus il me rend coupable.
 A sa honte , à la mienne , il veut être obéi ;
 Et s'il me servoit moins , je serois moins haï.

C A S I M I R.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princesse ,
 Que sans doute , pour Vous , en ce moment il presse.

F R É D É R I C.

Eh , c'est là le sujet de mon emportement !
 Je courois la rejoindre à son appartement ,
 Épancher à ses pieds & mon cœur & mes larmes ,
 Jurer de ne jamais atenter à ses charmes ,
 Et là-dessus du moins la laisser sans éfroi.
 Christierne venoit de s'y rendre avant moi ;
 Et quand je veux l'y suivre , on m'en défend l'entrée
 De douleur , de dépit , je me sens l'ame ourrée !
 C'est trop mètre à l'épreuve un Prince au désespoir ,
 Qui , hors de l'équité , méconoît tout pouvoir :
 Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
 Je ne répons de rien , blessé dans ce que j'aime.
 Tant de méchancetés , d'injustices , de sang ,
 Ne rapellent que trop Frédéric à son rang.

C A S I M I R.

Remontez-y , Seigneur. Abatez qui vous brave.
 Attaquez-l'en un tems , où le sang de Gustave ,

Où le sang indigné de tant d'autres Proscrits ,
 Aux lieux d'où part la foudre , a fait monter ses cris.
 Vos armes , dans le cours d'une si juste guerre ,
 Auront l'apui du Ciel , & les vœux de la Terre.
 Que dis-je ? Le Tiran n'est-il pas déposé ?
 Le Peuple & le Sénat , pour Vous , ont tout osé.
 La clameur vous couronne ; & la Flote informée
 Déjà , du même zèle , est sans doute animée.
 Éclatez ! La victoire est sûre , & n'est pas loin.
 Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
 Je le fus trop long-tems des maux de ma Patrie.
 Je vais de Christierne affronter la furie.
 Meûre le Scélérat dont le bras l'a servi !
 Et que le jour après , s'il veut , me soit ravi !
 Trop content , si je suis la dernière victime
 D'un pouvoir si funeste & si peu légitime !

F R É D É R I C .

Adieu , le Meurtrier s'avance vers ces lieux ;
 Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.



SCENE

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part, voyant Gustave qui détourne la vue à sa rencontre, & semble vouloir l'éviter.*

DEVROIS-JE, d'un défi, favoriser le Traître ?

(Haut, & tirant l'épée)

Monstre souillé du sang de mon auguste Maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours !
Je ne t'imite point, Lâche ! Défends tes jours !

GUSTAVE *se découvrant & allant à Lui.*

Arête. Ouvre les yeux, Casimir : envisage
L'Ennemi qui t'aborde, & que ton zèle outrage.
Cet accueil, pour Gustave, est un accueil bien doux.

CASIMIR *se jettant à ses pieds.*

Que vois-je ? Quel prodige ! Ah, Seigneur, est-ce Vous ?
Vous, de qui la Suède a pleuré la disgrâce !

GUSTAVE.

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, & m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi.

Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
 Vous , vivant ! Vous , ici ! Vous , dans le Palais même
 D'un Barbare qui va partout , l'or à la main ,
 Mandier contre Vous le fer d'un Affassin !

G U S T A V E .

Je conois Christierne : & sçais où je m'expose.
 Sois tranquile. J'espère encor plus que je n'ose.
 Envain la Barbarie habite ce séjour ,
 Cher Ami , si , pour moi , j'y retrouve l'amour.
 Plus avant que jamais , rentre en ma confiance.
 Mais se peut-on parler ici sans imprudence ?

C A S I M I R .

Cet endroit , du Palais est le plus assuré.
 De tous les Courtisans , Christierne entouré
 Ne revient pas si-tôt d'avec Adélaïde.

G U S T A V E .

Avant tout autre soin , rassure un feu timide
 Qui , de dix ans d'absence , a lieu d'être alarmé.
 Le fidèle Gustave est-il encore aimé ?

C A S I M I R .

Ose-t-il soupçonner la foi de la Princesse ?

G U S T A V E .

Sur le bruit de ma mort , libre de sa promesse ,
 N'eût-elle pas laissé disposer de sa main ?

CASIMIR.

Tel qui s'en flate ici , s'en flate bien envain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre ?

CASIMIR.

Dans la tombe , avec Vous , elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne conois donc plus ni crainte , ni danger ,
Ami ; Stockholm est libre , & je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissée ?
J'ignore l'entreprise , au moment de l'issuë ?
De vos secrets , Seigneur , j'étois moi seul exclus ?
Et de votre amitié , vous ne m'honoriez plus ?

GUSTAVE.

En entrant (tu l'as vû) sur un bruit qui t'offense ,
J'évitois , je l'avouë , & craignois ta présence.
Christierne , dit-on , est devenu ton Roi ,
T'apelle à ses Conseils , & ne s'ouvre qu'à Toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une ame inaccessible
D'aucune confiance est-elle susceptible ?
Non , Seigneur , non ; le Traître , au crime abandoné

Se croit , de ses Pareils , toujours environé ;
 Et s'il me distingua , ce ne fut qu'un caprice
 Qui fut une faveur pour moi , moins qu'un supplice.
 J'en soutenois l'afront : mais le motif est beau.
 Vos Amis , sans cela , seroient tous au tombeau.
 Je flatois sans rougir , une injuste Puissance
 Qui souvent , à ma voix , épargna l'Innocence ;
 Et vous devez , Seigneur , à ce zèle , à ma foi ,
 Ceux que vous avez crû plus fidèles que Moi.

G U S T A V E .

Pardone ; & désormais , n'ayons l'ame occupée ,
 Que du plaisir de voir toute erreur dissipée.
 Je te retrouve stable & ferme en ton devoir ;
 Tu me revois vivant , & plein d'un bel espoir.

Dans le piège mortel , je tiens enfin ma proie.
 Conçois-tu , Casimir , mon audace & ma joie ?
 Pour te les peindre , songe aux horreurs du Passé ,
 A tant d'excès commis , à tant de sang versé !
 Rapellons nous ici ma première infortune.
 Image à des Vengeurs plus douce qu'importune !

A la Cour du Tiran , Gustave Ambassadeur ,
 Et d'un sang dont l'on dut révérer la splendeur ,
 Éprouve des Cachots la rigueur & l'injure.
 Je languis dans les fers ; tandis que le Parjure
 En vient charger ici des Peuples éperdus
 Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus
 Échappé , mais trop tard , & fuyant nos Frontières ,

Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères ,
Je passai sous un Ciel encor plus ennemi ,
Où le Soleil n'échaûfe & ne luit qu'à demi ,
Tombeau de la Nature , éfroyables Rivages
Que l'Ours dispute encore à des Hommes sauvages ;
Azile inhabitable , & tel qu'en ces Déserts ,
Tout autre Fugitif eût regretté ses fers.
Sans Amis , sans Patrie , ignoré sur la Terre ,
C'est-là , durant trois ans , que je suis & que j'erre ;
Qu'impuissant Ennemi , qu'Amant infortuné ,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde & si rare
Trouva quelque pitié dans ce Climat barbare.
Des Cavernes du Nord , du fonds de ses frimars ,
Je scus faire sortir des Hommes , des Soldats ,
Et même des Amis généreux & fidèles
A. ne le pas céder aux Ames les plus belles.
Suivi d'Eux , je reviens ; & les âpres Hivers
Nous font , d'un pied léger , franchir de vastes mers.
A peine ai-je abordé cette triste Contrée ,
Et , de quelques succès , signalé mon entrée ,
Que l'espoir , à ce bruit , renaissant dans les cœurs ,
Range nos vieux Guerriers sous mes Drapeaux vengeurs.
C'est alors , que pour vaincre , il fallut disparaître :
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un Traître)
Abandonant ma vie aux plus indignes mains ,
Environa mon Camp , le remplit d'Assassins.
Je dépouille d'un Chef l'aparence nuisible :

Travesti , mais des Miens partout l'ame invisible ,
Je marche à la faveur de ce déguisement ;
Et Gustave à couvert , triomphe impunément.
Dans Stockolm , à l'abri de l'heureux stratagème ,
Je viens seul me servir d'Émissaire à moi-même.
Là , je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un Temple , d'un Palais le marbre ensanglanté ,
Une Veuve , une Fille , une Mère plaintive ,
Tout m'émeut ; tout retrace à mon ame attentive ,
L'Instant où , de leur Fils réclamant le secours ,
Pérent sous le fer les Auteurs de mes jours.
Et juge de ma tendre & vive impatience ,
Quand , le cœur embrâsé d'amour & de vengeance ,
Je lance mes regards vers l'horrible Prison ,
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes Amis ; mon aspect les ranime ;
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime ;
Ils doivent , cette nuit , attaquer le Palais ;
Tandis qu'à fondre ici des Bataillons tout prêts ,
Du creux de nos Rochers , sortant sous ma conduite ,
Amèneront l'alarme & le meurtre à ma suite.
Du carnage , mon nom fera l'afreux signal.

Ma s je veux m'assurer , avant l'instant fatal ,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse ;
Je veux , de ce Palais , enlever ma Princesse.
Dans ce dessein (qu'envain tu n'approuverois pas.)
Après avoir semé le bruit de mon trépas ,
J'ose me présenter au Tiran que je brave ,

A titre de Vainqueur du malheureux Gustave.
 J'hésitois, je l'avouë, à m'y déterminer ;
 L'Ombre de l'imposture a de quoi m'étonner ;
 Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde :
 Et croyons tout permis, pour punir un Perfide.

C A S I M I R.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
 Du Tiran soupçonneux le regard pénétrant ?

G U S T A V E.

Non. Lorsque le Barbare usa de violence,
 Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence ;
 Et rendu par le tems méconnoissable aux Miens,
 Je puis me présenter sans risque aux yeux des Siens.
 Mais quand, pour m'introduire auprès de la Princesse,
 Il ne me faut pas moins de courage & d'adresse ;
 Que personne (du moins tel est le bruit public)
 Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric ;
 Ami, j'y réfléchis. Dis moi. Comment t'en croire ?
 Surquoi l' assures-tu fidèle à ma mémoire ?

C A S I M I R.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir ;
 Sur sa pitié pour Elle, & sur son désespoir.
 N'en cherchez pas, Seigneur, de preuve plus solide ;
 Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
 Quoiqu'Amant maltraité, son cœur compâtiſſant

B iv

N'a de maux & d'ennuis que ceux qu'elle ressent.
 Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
 Il s'emporte , il menace , il vous plaint , il s'accuse.
 Du Tiran qui le sert , il déteste l'apui.
 Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui.
 D'aujourd'hui , comme un crime, il regarde sa flamme.

G U S T A V E .

Voilà , pour un Rival , bien de la grandeur d'ame.

C A S I M I R .

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour Vous.
 Plus le Rival est grand , plus le triomphe est doux.

G U S T A V E .

J'aimerois mieux une Ame & moins noble & moins tendre.
 Moins Frédéric prétend , plus il a dû prétendre.
 Que n'eût pû sa vertu sur un cœur vertueux ?
 Je serois bien injuste & bien présomptueux ,
 Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périsse ,
 D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice.
 La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
 On l'estime ; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
 Déjà peut-être Mais mes yeux vont m'en instruire.
 Un plus long entretien , Ami , nous pouroit nuire.
 Sors ; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux ,
 Apprendre à nos Amis à te conoître mieux ,
 Te redonner entre Eux le rang que tu mérites ,
 Concerter notre marche , en mesurer les suites ,
 Et t'indiquer , en cas de revers imprévûs ,
 Les moyens d'y pourvoir , & de n'en craindre plus.

S C E N E I V.

G U S T A V E.

MEs yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde,
 Je tremble. Voilà donc ce Gustave intrépide
 Qui vient changer la face & les destins du Nord ?
 Ce Guerrier redouté qui méprisant la mort ,
 Jusques dans son Palais , vient braver Christierne ?
 Un mouvement jaloux l'abat & le consterne !
 De quoi jaloux encor ? J'en rougis : mais , hélas !
 Tendre & toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas ?
 Quelqu'un paroît. Gardons que ce trouble n'éclate !

S C E N E V.

 CHRISTIERNE ; GUSTAVE,
 RODOLPHE.

C H R I S T I E R N E.

QU'EL air tranquile & fier ! Je vois ce qui la flate ;
 Elle croit qu'on-la trompe , & loin de renoncer....
 Est-ce là le Soldat qu'on vient de m'annoncer ?
 Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

G U S T A V E.

Oui Seigneur. Triompez ; & que le Ciel aprête
 A tous vos Ennemis un semblable destinz !

B v

C H R I S T I E R N E .

Pourquoi se présenter fans ce gage à la main ?

G U S T A V E .

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance ,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance .
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir :
Et c'est à vous , Seigneur , à vous faire obéir .

C H R I S T I E R N E .

Ton nom ?

G U S T A V E .

En avoir un que tout le monde ignore ,
C'est , selon moi , Seigneur , n'en point avoir encore ;
Mais je me sens une ame au-dessus du commun ,
Qui bientôt m'en promet & saura m'en faire un .

C H R I S T I E R N E .

Tous les déguifemens de ce Chef téméraire ;
A tes yeux vigilans , n'ont donc pû le soustraire ?

G U S T A V E .

Quelque forme qu'il prit , Seigneur , pour échaper ,
Je le conoissois trop , pour m'y laisser tromper .

C H R I S T I E R N E .

Où l'as-tu rencontré ? Dans quelle circonstance ;
Le Ciel a-t il livré le Traître à ma vengeance ?

G U S T A V E .

Quand vous aviez , pour Vous , tout à craindre de Lui .

CHRISTIERNE.

En quels lieux ? Dans quel tems ?

GUSTAVE.

A Stockolm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux !

GUSTAVE.

Ici même ; & dans l'instant peut-être ,
Qu'au péril de vos jours , il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis. Comment triomphes-tu ?
L'as-tu pris sans défense ? Ou l'as-tu combattu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pouvez dans la suite éprouver mon courage ;
Et vous verrez alors , quand je cueille un laurier ,
Que je le sçais cueillir en généreux Guerrier.

CHRISTIERNE à Rodolphe :

J'aime sa noble audace. (à Gustave) Indique ton salaire ;
Si j'ai promis trop peu , dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras , dans ce motif , ne s'étoit point armé.
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
Teus pour objet unique , en exposant ma vie ,

B vi.

La gloire de servir mon Maître & ma Patrie :
Et puisque l'honneur seul excita ma valeur ;
Veuillez , pour tout salaire , acquiter cet honneur.

C H R I S T I E R N E .

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce. Que veux-tu ?

G U S T A V E .

Dégager ma parole.

C H R I S T I E R N E .

Explique toi.

G U S T A V E *tirant un billet.*

Gustave , aux Portes de la Mort ,
A tracé cet écrit par un dernier effort ;
Et j'ai crû lui pouvoir hazarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la Princesse.

C H R I S T I E R N E .

Voyons ce qu'il contient ; tu seras satisfait.
Je connois sa main ; donne. Oui , c'est elle en effet.

(Il lit .)

Adieu , Princesse infortunée :

*La victoire n'est pas du plus juste Parti ;
Je vous servois , je meurs ; telle est ma destinée :
Et mon Astre cruel ne s'est point démenti .*

*D'une félicité vainement atendue ,
Si vous m'aimez encore , oubliez les douceurs .*

*Votre repos m'occupe au moment où je meurs ;
Règnez ; je vous remets la foi qui m'étoit due ;
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.*

(à Gustave lui rendant le billet.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse,
Rodolphe te fera parler à la Princesse.

G U S T A V E.

El me reste une grace à demander.

C H R I S T I E R N E.

Et quoi ?

G U S T A V E.

Que, par ménagement & pour Elle & pour Moi,
On ne m'anonce point comme auteur de sa perte ;
Mais comme un simple Ami dont la main s'est offerte...

C H R I S T I E R N E.

Je t'entens : ç'ôût été le premier de mes soins.

S C E N E V I.

C H R I S T I E R N E , R O D O L P H E.

C H R I S T I E R N E.

HÉ bien . lui faudra-t-il encor d'autres Témoins ?
Elle en croira Gustave : elle verra sa lèze ;

Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non ; j'aurai la main :

R O D O L P H E .

Sans doute , un peu de tems...

C H R I S T I E R N E .

Non , Rodolphe : demain
C'est tout le tems que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lâché la gêne & le silence.
Soumisé ou non , demain , elle m'a pour Époux.

R O D O L P H E .

Sans vous embarrasser des fureurs d'un Jaloux ,
D'un Rival qu'apuiroient des Sujets infidèles ?

C H R I S T I E R N E .

Vains discours ! Je ne crains ni Lui , ni les Rebèles.
Frédéric y renonce ; osant le déclarer ,
Lui-même , il s'est privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes Sujets , tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède.
Ici , par mon himen , quand j'aurai tout calmé ,
Là bientôt , par la peur , tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaïde , & je ne vois plus qu'Elle.
Toi-même qui l'as vuë , à d'amoureux transports
Peux-tu , sans injustice , oser tes efforts ?
Peux-tu donc mon pouvoir ? Maître de tant de charmes ,

S'agira-t-il toujours de contrainte , d'alarmes ,
 D'obstacles , de délais , de mesure à garder ?
 Il s'agit de mourir , ou de la posséder.
 Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne ,
 Diférer est le seul aujourd'hui que je craigne .
 Il me reste un Rival qui s'est fait estimer ;
 Si je perds un instant , il peut se faire aimer .

R O D O L P H E.

Reposez-vous , Seigneur , sur Ceux qui vous secondent .
 Elle le verra peu : mes soins vous en répondent .
 Je veillerai sur Eux . Vous , si vous m'en croyez ,
 Ne précipitez rien ; daignez plaire : essayez
 D'écarter ce qui peut occuper sa pensée .
 De quoi n'est pas capable une Amante insensée ?
 Voulez-vous . . .

C H R I S T I E R N E.

Oui , Rodolphe , oui ; telle est mon ardeur :
 Dût-elle , entre mes bras , signaler sa fureur ,
 Fût-ce , à la Perfidie , allier la Tendresse ;
 Et placer dans mon lit la Haine vengeresse
 Mais de quoi s'alarmer au sein de la Vertu ?
 J'aurai sa foi ; je l'aime , & je règne . Crois-tu
 Que , du lien formé , la sainteté soit vaine ?
 Les Autels sont alors les bornes de la haine .
 Les noms de Roi , d'Époux , ne désarment-ils pas ?
 L'himen a des devoirs ; le trône a des apas :

L'un ou l'autre peut-être adoucira son ame.
 Tantôt , tu permètois plus d'espoir à ma flamme.
 D'un Amant couronné , tu relevois les droits ;
 Et l'amour , à t'entendre , obéissoit aux Rois.

R O D O L P H E .

Aussi je ne crois pas la Princesse , inflexible.
 Quelques soins , quelque égard peut la rendre sensible.
 Si même à Frédéric elle résiste encor ,
 Ne l'en acusez point.

C H R I S T I E R N E .

Et qui donc ?

R O D O L P H E .

Léonor.

Cette Femme , Seigneur , vous est-elle connue ?

C H R I S T I E R N E .

C'est , s'il m'en souvient bien , la Suivante éperdue :
 Qui , le jour qu'en ces lieux je portois le trépas ,
 Soutenoit la Princesse expirante en ses bras.

R O D O L P H E .

C'est votre véritable & mortelle Ennemie.
 Seigneur , Adélaïde est , par elle , affermie
 Dans le ressentiment qu'elle fait éclater.
 J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter :
 Je dis plus ; je la crois toute autre qu'on ne pense :
 Ce qu'elle est , se démêle à travers l'aparence ;

Et tout son air dénonce , à l'orgueil qu'on y lit ,
 Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
 En tout ceci , daignez souffrir que je vous guide.
 Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

C H R I S T I E R N E .

Ayant à la fléchir , ce sera l'irriter.
 N'importe : ton avis n'est pas à rejeter.
 Use , en homme éclairé , de ton zèle ordinaire.
 Observe-les de près : & , s'il est nécessaire ,
 Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant ,
 Tu peux les séparer. Vas ; mais auparavant ,
 A quelque grand péril qu'un prompt himen expose ,
 Vole au Temple ! Que tout , pour demain , s'y dispose.
 Préviens-en de ma part la Fille de Sténon.
 De l'Époux seulement laisse ignorer le nom ;
 C'est au pied de l'Autel où je dois la conduire ,
 Qu'en Monarque absolu , je prétens l'en instruire.

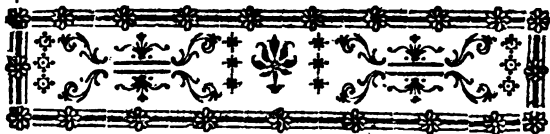
R O D O L P H E .

Vous pouvez tout , Seigneur. Si pourtant . . .

C H R I S T I E R N E .

Plus d'avis ,
 Ni de retardemens. Je le veux. Obéis.

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

ADÉLAÏDE , SOPHIE .

A D E L A I D E .



É bien , chère Sophie , après tant de misère ,

Libre enfin tu t'es vuë entre les bras d'un Père ?

Je partage avec toi.... Mais je vois , à tes pleurs ,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

S O P H I E .

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture !
J'eûsse ignoré des maux dont frémit la nature.

A D É L A I D E .

Ainsi , dans notre sang , l'Ennemi s'est baigné ?
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

S O P H I E .

Il a laissé partout le deuil & le ravage.

Nous ne nous en faisons qu'une imparfaite image.
 Cette Ville n'est plus qu'un débris éfrayant ,
 Où l'œil épouvanté la cherche , en la voyant.
 Stockholm a disparu ; sa splendeur est éteinte ;
 Un Désert est resté. Vaste & lugubre Enceinte ,
 Où tout ce que la Guerre épargna de Héros ,
 A péri dès long-tems par la main des Bourreaux.
 Mon Père fut du nombre , & je viens de l'apprendre ;
 Mais envain je demande où repose sa cendre ;
 Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort ,
 L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

A D É L A I D E .

Ton Père fut fidèle & chér à sa Patrie ;
 Pour oublier sa mort , souviens-toi de sa vie ;
 Et te fers des conseils dont tu sçavois si bien.
 Combats ma douleur , quand je pleurois le mien.
 Hélas ! Quels sont tes maux près de ceux que j'endure !
 Vois gémir à la fois l'amour & la nature....
 Car enfin , sois sincère , en crois-tu Léonor ?
 Qu'en pense-tu ? Son Fils respire-t-il encor ?

S O P H I E .

Non , Madame ; sa mort n'est que trop avérée.

A D É L A I D E .

Cruelle ! Eh , quel témoin t'en a donc assurée ?

S O P H I E .

Le Meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

A D É L A I D E .

Le même coup , deux fois , m'assassine en un jour !

S O P H I E .

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles ,
 C'est l'espoir dont flatoient ses armes invincibles.
 Le Ciel , depuis six mois , favorisoit ses coups.
 De triomphe en triomphe il s'avançoit vers Nous.
 Nos malheurs l'atendoient au bout de la Carrière :
 C'est-là qu'il est frappé d'une main meurtrière ;
 Et qu'à ce Défenseur long-tems victorieux ,
 On arrache la palme & la vie , à nos yeux.
 Sa déplorable Mère est enfin convaincuë ;
 Et du coup trop certain sa grande ame abatuë

A D É L A I D E .

Nous nous importunons dans notre acablement.
 J'ai besoin , comme toi , d'être seule un moment.

S C E N E I I .

A D É L A I D E .

ET ma douleur profonde , à ce récit funeste ,
 De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste !
 Ainsi donc la vertu cède au crime impuni !
 Toute erreur est cessée ; & tout espoir fini !
 Ai-je bientôt du Ciel épuisé la colère ?
 O mort ! ô seul azile !

SCÈNE III.
ADÉLAÏDE, LÉONOR.

LÉONOR.

AH ma Fille !

ADÉLAÏDE.

Ah ma Mère !

LÉONOR.

Moi sans Fils , comme Vous maintenant sans Époux ,
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices ?

LÉONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai crûs plus propices !

ADÉLAÏDE.

Présentimeas trompeurs !

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE.

O mon dernier espoir ! ô Gustave !

LÉONOR.

O mon Fils !

A D É L A I D E.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume & d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes !

L É O N O R.

Qu'il vive en votre cœur ! Ne l'oubliez jamais !
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

A D É L A I D E.

S'il vivra dans mon cœur ! Oubliez-vous, Vous-même,
Combien , depuis quel tems , à quel titre je l'aime ?
Oubliez-vous , Madame , en ce triste moment,
Que je le pleure à titre & d'Époux & d'Amant ?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance ,
Le désir de lui plaire occupa mon enfance :
Et quand ce Prince aimable abandonna ces lieux ,
Un souvenir si chère attendrit nos adieux.

Bien que mon second lustre alors finît à peine ,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme , en attendant des nœuds plus solennels ,
Croissoit de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié , je mesurois la sienne.
Mon Père fut le sien , sa Mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux.
Ils faisoient notre joie. Ah , Madame ! Est-ce à Vous ,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à Vous d'oser croire
Qu'un Autre le pouroit bannir de ma mémoire ?
Qui seroit-ce ? Jamais Frédéric , à mes yeux ,
Tout soumis qu'il paroît , ne fut plus odieux !

L É O N O R.

Encore est-ce un bonheur que , dans notre infortune ,
 Il sçache comander à sa flame importune ;
 Et que l'Usurpateur , jusqu'ici son apui ,
 Semble craindre à présent de vous unir à Lui.
 Oh , que vous voyant libre & moins tiranisée ,
 Étrangement , tantôt , je m'étois abusée !
 A de justes remords , j'impurois sa douceur.
 Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur.
 Ne craignant plus mon Fils , il n'a plus rien à craindre ,
 Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
 Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'État
 Qu'il a sçû mieux trancher par un assassinat.

A D É L A I D E.

Madame , atendons-nous à quelque ordre sinistre.
 Le Tiran se fait craindre à l'aspect du Ministre.

S C E N E I V.

 A D É L A I D E , L É O N O R ,
 R O D O L P H E.

R O D O L P H E.

NON , Madame ; le Roi veut faire désormais
 A la sévérité , succéder les bienfaits.
 En ce jour , où tout prend une paisible face ,

Il veut que le Passé se répare & s'éface ;
 Qu'avec la liberté , vous repreniez vos droits ;
 Et que votre bonheur couronne ses exploits.
 La Garde qui vous fuit déjà n'est plus la sienne.
 Ce Palais reconôit en Vous , sa Souveraine :
 Comandez-y , Madame ; & remplissez un rang ,
 Où la Vertu vous place encor plus que le Sang.

A D É L A I D E.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait répandre ,
 Si , d'un tel Bienfaicteur , mon bonheur peut dépendre,
 Si tout , dans ce Palais , se doit assujétir ,
 Si j'y comande enfin ; qu'on m'en laisse sortir.
 Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
 Il est d'affreux Climats qui bornent cet Empire ;
 La Nature y languit loin de l'Astre du jour ;
 Mon repos , mon bonheur est là ; c'est le Séjour ,
 L'Azile & le Palais qu'on demande à ton Maître ;
 Et non , des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
 Qu'il daigne en ces Déserts me faire abandonner.
 Loin de Lui , je consens à lui tout pardonner.

R O D O L P H E.

Madame , il faut s'armer d'un plus noble courage.
 Que parlez-vous d'aller , dans un Climat sauvage ,
 D'un Peuple qui vous aime ensevelir l'espoir ?
 Faites céder pour Lui la tristesse au devoir.
 Faites céder pour Vous la foiblesse à la gloire.
 On dépose à vos pieds les fruits de la Victoire.
 Votre Père n'eût eû qu'un Sceptre à vous laisser.

Dans

Dans un Rang trop commun c'étoit vous abaïſſer.
 La Fortune ſe fert de votre malheur même,
 Pour vous ceindre de front d'un triple diadème ;
 Mais c'eſt en exigeant le don de votre main,
 Madame ; & les Aurels ſont parés pour demain.

L É O N O R.

De nos Perſécuteurs le Miniſtre barbare
 Leur a-t-il inſpiré l'ordre qu'il nous déclare ?
 Ou peut-il ignorer , s'il ne fait qu'obéir ,
 Qu'obéir aux Tirans , ſouvent c'eſt les trahir ?
 Parlons à cœur ouvert , & laiſſez l'inſolence
 Qui , ſous un beau ſemblant , masque la violence ;
 L'Uſurpateur a mis le comble à ſes forfaits ;
 De leur fruit dangereux il veut jouïr en paix ;
 Et l'Himen qu'il opoſe à la haine publique ,
 De ſes Parcils toujours fonda la politique.
 Mais quel tems choiſit-il , pour en former les nœuds ?
 Qu'il ſoit prudent du moins , s'il n'eſt pas généreux.
 Qu'infultant lâchement aux pleurs de la Princeſſe,
 Toute pudeur en Lui , toute humanité ceſſe :
 Bravera-t-il un Peuple encor mal aſſervi ?
 Idolâtre d'un Sang dont on ſ'eſt aſſouvi ?
 Qui , pour premier trophée , à cette horrible Fête ;
 De Guſtave égorgé , verra porter la tête ?
 Que ces reſtes ſanglans , nos cris , notre fureur ,
 Soient , au Néron du Nord , des ſources de terreur !

R O D O L P H E .

Réprimez , Léonor , une audace inutile.
 Du Vainqueur à jamais le pouvoir est tranquille ;
 Et du Vaincu la tête exposée en ces lieux ;
 N'y doit épouvanter que les Séditieux.

L É O N O R .

Ciel vengeur ! Se peut-il que ta justice endure
 D'un semblable Vaincu le malheur & l'injure ?
 De Ceux qu'on assassine , est-ce donc là le nom ?
 Téméraire ! En nommant le Gendre de Sténon ,
 Respecte d'un Héros l'auguste caractère ;
 Surtout , en adressant la parole à sa Mère.

R O D O L P H E .

Vous , sa Mère !

A D É L A I D E .

Il manquoit cette horreur à mon sort.
 Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

R O D O L P H E .

Non , Madame. Le Roi ne cherchant qu'à vous plaire ,
 Je réponds de ses jours , dès-qu'elle vous est chère.
 Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
 D'écartier de l'Autel un semblable Témoin ;
 Et que , pour contenir la douleur qui l'égare ,
 D'avec Vous aujourd'hui mon devoir la sépare.

A D É L A I D E.

Nous séparer , Cruel ! Et qui t'en a chargé ?

R O D O L P H E.

Pour mon Maître , pour Vous , je m'y crois obligé
Gardes !

A D É L A I D E.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

R O D O L P H E.

Vous servir , ce n'est pas manquer d'obéissance.

L É O N O R.

Adieu , Madame , adieu. Ce triste éloignement ,
D'un trépas désiré hâtera le moment.

Le Tiran m'offriroit une grace inutile.

A D É L A I D E.

Entre mes bras encoré , il vous reste un azile ?
Animés de l'excès des plus vives douleurs ,
Ces foibles bras sçauront vous disputer aux leurs !
Eh , quoi ! Vous me laissez désolée & confuse ?
A mes embrassemens ma Mère se refuse ?

L É O N O R.

Que me reprochez-vous ? Hé bien , je les reçois ;
Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance ;
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.

Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié ?
 Est-il ici , pour Nous , ni respect ni pitié ?
 Et le sexe & le rang y sont sans privilèges.
 Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges ;
 Les dés-aimerez-vous par d'inutiles cris ?
 A tant d'indignités oposons le mépris !
 Que le vôtre , en ce jour , plus que jamais éclate ?
 Confondez hardiment l'espoir dont on se flate !
 Redoutant vos Sujets prêts à se révolter ,
 Christierne à vos jours n'oseroit atenter :
 A qui donc ose ici vous traiter en Esclave ,
 Expliquez-vous en Reine , en Veuve de Gustave !
 Redemandez le sang d'un Père , d'un Epoux !
 Pleurez-les ! Pleurez-moi ! Vengez-les ! Vengez-vous !
 Je ne me croirai point d'avec vous séparée ,
 Si , fidèle à l'amour que vous m'avez jurée...
 Vous le ferez. C'est trop ofenser votre foi.
 Vous ne trahirez point Sténon , mon Fils , ni Moi.
 Adieu. (à Rodolphe.) Fais ton devoir. *Elle sort.*

R O D O L P H E.

Gardes ! Qu'on la retienne.



SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix plus forte que la sienne,
 Du côté le plus sûr, sçaura guider vos pas.
 La Mère, sur le Fils, ne l'emportera pas.
 On ne veut rien de Vous, qu'il n'ait voulu Lui-même.
 Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
 Un Amant peut ne pas vous supplier envain.
 On a de Lui pour Vous un billêt de sa main :
 Ses derniers sentimens s'y font assez conoître.
 Un des Siens vous l'apporte ; & je le vois paroître.
 Je vous laisse.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE à part, & au fond du Théâtre.

J'AI vû tout ce que j'avois craint.
 Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint.
 Au Temple, où tout est prêt, ma Mémoire est proscrire.

A D É L A I D E ,

· sans presque tourner les yeux de son côté.

Aprochez. Je conçois quel trouble vous agite.
 Mon aspect vous rapelle, un Prince qui n'est mort ;
 Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
 Sans Moi , vous n'auriez pas à regretter sa vie.

G U S T A V E ,

élevant peu la voix , & s'avançant lentement.

Son malheur , jusques-là , n'est digne que d'envie ;
 Madame ; à vos Sujets rien ne paroît plus doux ,
 Que l'honneur de combattre & de mourir pour Vous.
 Gustave , je l'avouë , avoit plus à prétendre ;
 Il croyoit....

A D É L A I D E , *sans l'envisager.*

Vous avez un billèt à me rendre.

G U S T A V E .

Oui , Madame ; au milieu des horreurs du trépas ,
 Il a , de vos sermens , afranchi vos apas ;
 Et le dernier éfort de son amour extrême
 Est allé jusqu'au soin de vous rendre à Vous-même.

A D É L A I D E *prenant le billèt.*

Il eût dû s'épargner des éforts superflus.

(L'ayant ouvert)

C'est Lui-même. Écoutons un Amant qui n'est plus.

(Après avoir lû bas quelque tems.)

. (Haüt.)

*D'une félicité vainement attendue ,
 Si vous m'aimiez encore , oubliez les douceurs.
 Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
 Regnez ; je vous remets la foi qui m'étoit due ;
 Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.
 Que plutôt , mille fois périsse Adélaïde !
 Voilà donc mon arrêt , & sur quoi l'on décide ?
 Injuste Frédéric ! Est-ce-là ta vertu ?
 Ton Rival expiroit : de quoi te prévaux-tu ?
 Son aveu , de mon sort ne te rend pas l'Arbitre ;
 Il est , pour Toi , plutôt un exemple , qu'un titre.
 Ah , sur ce titre , envain ton espoir est fondé !
 Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
 De ce Héros , à Toi , daignerois-je descendre ?
 Ce qu'il a fait pour Moi , je le dois à sa cendre
 Et m'embarassant peu d'une paix qui me fuit ,
 Mon amour veut le suivre , où le sien l'a conduit.
 Reprenons le récit que ma douleur exige.*

(Se tournant vers Gustave.)

Dites-moi... *(Il est à ses pieds)* Mais que vois-je ?

G U S T A V E.

Adélaïde !

A D É L A I D E.

Où suis-je ?

G U S T A V E.

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour Vous !

A D É L A I D E.

Ah! Je le reconois ! J'embrasse mon Époux.

G U S T A V E .

O nom dont la douceur me paye avec usure ,
Des malheurs dont j'ai crû voir combler la mesure !

A D É L A I D E .

Et tu veux donc combler la mesure des miens ,
Cruel ! Je n'atendois qu'une mort : & tu viens
M'en faire souffrir mille , en mourant à ma vuë !

G U S T A V E *se relevant avec fierté.*

D'un biller captieux le sens vous a déçuë ,
Madame ; si j'accorde aux Vainqueurs votre foi ,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres Vainqueurs que Moi.
Vos Bourreaux & les miens vont payer de leurs têtes ,
Les cruautés....

A D É L A I D E .

Songez & voyez où vous êtes !

Si quelqu'un....

G U S T A V E .

Je ne suis écouté que de Vous.
Casimir nous seconde , & veille ici pour Nous.

A D É L A I D E .

Et d'erreur , en entrant , ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets prolongé la durée !
Et , sur des fictions , laissé couler mes pleurs !

G U S T A V E .

Ces pleurs m'étoient garands du plus grand des bonheurs

Ils remètoient la paix dans une ame faisie
 Des terreurs d'une aveugle & tendre jalousie.
 Terreurs que j'avoûrai comme un crime à présent ;
 Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
 Le bruit de mon trépas , près de neuf ans d'absence ,
 Les feux de Frédéric , ses vertus , sa puissance ,
 Et dans le Temple enfin son bonheur anoncé....

A D É L A I D E.

Ah , qu'un moment plutôt mon amour ofensé ,
 A cette jalousie injuste & criminelle ,
 Opoisoit un Témoin bien chér & bien fidèle !

G U S T A V E.

Et qu'atester encore après ce que j'ai vû ?
 Au fond de votre cœur , l'heureux Gustave a lû.
 Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
 Cette nuit , vous règnez ; je vous vange ; & la foudre
 Tombe sur Christierne , avant qu'elle ait grondé.
 Sans le soin de vos jours , le coup eût moins tardé.
 Mais vous étiez , Madame , à la merci d'un Traître ;
 Qui , dans son désespoir , vous saisissant peut-être ,
 Le poignard , à nos yeux , levé sur votre sein ,
 Nous auroit arraché les armes de la main.
 Nous mêmes , des fureurs décharmons la plus noire.
 Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
 Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend ,
 L'usage est d'importance , & l'avantage est grand.

Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre ,
 Sur ces lieux menacés , épaissira son ombre ,
 Hâtez-vous de vous rendre au Portique ici près ,
 Où l'Élément glacé joint la Râde au Palais.
 La Valeur attend là votre auguste présence.
 A l'instant , mon triomphe & le vôtre comence ;
 Et j'immole , à vos yeux , Celui qui fit , aux siens ,
 Immoler les Auteurs de vos jours & des miens.
 Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

A D É L A I D E .

Non ; je vous conois trop pour vous donner des larmes.
 Que n'a pas déjà fait , que ne peut votre bras ?
 Et vos feux rassurés ne l'afoibliront pas.
 Mais qu'à cet Ennemi dont vous craignez la rage ,
 Ma fuite laisse encore un précieux ôtage !

G U S T A V E .

De le faire avertir , il faut prendre le soin ,
 Madame ; quel est-il ?

A D É L A I D E .

Ce fidèle Témoin

Près de qui s'instrueroit votre flamme jalouse :
 Une Tête aussi chère à Vous qu'à votre Epouse :
 Votre Mère.

G U S T A V E .

Ma Mère ! Eh quoi ! ma Mère vive !

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
 Et, près de Moi, resta tout ce tems inconnue.
 Mais enfin la douleur ne s'est plus contenuë,
 Dès-que de votre mort le bruit s'est confirmé.
 De ce qu'elle est, par Elle, on vient d'être informé ;
 Et déjà, dans la Tour, elle rentre peut-être....

SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR.

CASIMIR.

J'APERÇOIS Frédéric, Seigneur ; il va paroître.
 Sortons !

GUSTAVE.

Ah, Casimir ! Qu'ai-je appris ? Viens, suis Moi.

ADÉLAÏDE.

Gustave !

GUSTAVE.

Demeurez ; & calmez cet éfroi.

Au lieu marqué, songez seulement à vous rendre !

ADÉLAÏDE.

Ah, vous allez tout perdre, osant trop entreprendre !
 Laissez de Frédéric implorer le crédit....

Et tout le prix du tems qu'avec Moi vous perdez.
 Seigneur ! Avant la nuit , si vous me la rendez ,
 Si , de votre amitié , j'obtiens cette assurance....
 Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance ?
 La Gloire seule émeut la Magnanimité ;
 Et son premier Salaire est d'avoir éclaté.

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC.

LAISSONS-là mon départ. Courons la satisfaire.
 Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire ;
 Et de lui plaire encor par un soin généreux.
 Quel plaisir , à ce prix , de pouvoir être heureux !

Fin du troisième Acte.



Madame , foyez libre , & partons cette nuit .
 La Flore est toute à moi ; je disposerai d'Elle .
 La Fortune , les Vents , les Cœurs , Tout nous appelle .
 Je n'ai que trop tardé . L'infortuné Danois
 Me reproche ses fers & l'oubli de mes droits .
 Vos malheurs & les siens sont devenus mes crimes .
 Pour un Monstre abhorré , ce sont trop de Victimes .
 Pouvant parler en Maître , & lâs de supplier ,
 Cause de tant de maux , j'y dois remédier .
 D'un si juste Projet , foyez l'heureux mobile .
 Où je retrouve un Thrône , acceptez un Azile ,
 Madame ; & que , du soin qui m'anime pour Vous ,
 Renaissent & ma gloire & le bonheur de Tous .

A D É L A I D E .

Non ; je dois respecter l'Azile qu'on m'accorde ,
 Et ne pas y traîner une affreuse discorde
 Dont je serois , Seigneur , le flambeau détesté .
 Un autre espoir en Vous aujourd'hui m'est resté .
 Si vous ne la saûvez , Léonor est perduë !
 Qu'avant la fin du jour , elle me soit renduë !
 Sa vie est en péril ; & la mienne en dépend .

F R É D É R I C .

J'avois traité de fable un bruit qui se répand .
 De Gustave en éfet seroit-elle la Mère ?

A D É L A I D E .

Vous concevez par-là combien elle m'est chère ,

C H R I S T I E R N E .

Et, dis-moi ; d'un bonheur qu'il n'accepta jamais ,
De quel œil Frédéric a-t-il vû les aprêts ?

R O D O L P H E .

Je le fais observer , sans pénétrer encore
S'il cède , ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ , à la nuit , d'abord étoit marqué ;
Mais , presque sur le champ , l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins , & plein de confiance ,
Maintenant il vous cherche avec impatience ;
Et Moi , d'un entretien que vous ne cherchez pas ,
J'ai voulu , mais en vain , vous sauver l'embaras.
Sur mes pas , devant Vous , il est prêt à se rendre.

C H R I S T I E R N E .

Tôt ou tard il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du Peuple quels sont cependant les discours ?

R O D O L P H E .

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant , rendons la manifeste ;
Ou ce doute , aujourd'hui , peut vous être funeste.

C H R I S T I E R N E .

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui , pour éteindre un feu que l'erreur perpétue ,

Présentons aux Mutins leur Idole abasé ;
 Dans la Place publique , où fut lû son arrêt ,
 Qu'à l'instant le Proscrit paroisse tel qu'il est.
 Vas le prendre des mainz de son brave Adversaire ;
 Et de-là , devant Moi , fais paroître sa Mère.
 Voici le Prince. Vas , cher Rodolphe ; & reviens
 Interrompre au plûtôt de facheux entretiens.

S C E N E II.

CHRISTIERNE , FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré , Seigneur , que ma tendresse
 Se chargeât d'essuyer les pleurs de la Princesse ;
 Et je vois qu'on la prive , en ce jour de douleur ,
 Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
 N'est-il pas tems enfin que le Vainqueur comence
 A triompher des cœurs , s'il peut , par la clémence ?
 Des cris du Malheureux ne vous lâchez-vous pas ?
 Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas ?
 Gustave a succombé (Puisse , pour notre gloire ,
 Un semblable triomphe échaper à l'histoire)
 Enfin Gustave est mort ; & tout vous est soumis.
 Un coup infructueux joindroit la Mère au Fils.
 La Princesse m'implore , & nous la redemande,

Pour l'intérêt commun , souffrez que je la rende ,
Seigneur ; & qu'une fois vous ayant défarmé ,
Je serve ce que j'aime , & puisse en être aimé.

C H R I S T I E R N E .

Prince , on ose abuser de votre ministère.
Le Rival de Gustave en doit craindre la Mère.
Le passé , ce me semble , à tous deux nous l'apprend ;
Et c'est une imprudence en Vous qui me surprend.

F R É D É R I C .

La générosité jamais n'est imprudence.

C H R I S T I E R N E .

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

F R É D É R I C .

Mais si l'on obéit ; si l'on vous satisfait ?

C H R I S T I E R N E .

Leur séparation produira cet effet.

F R É D É R I C .

Mes soins l'auront produit.

C H R I S T I E R N E .

Quoi ? Cette Ame hantaine...

F R É D É R I C .

Obtenant Léonor , seroit moins inhumaine.

C H R I S T I E R N E .

Vous avez la parole ?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis :
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain. C'est Moi qui vous l'anonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi , je lui porterois cette triste réponse ?

CHRISTIERNE.

Triste ou non ; j'ai parlé. Ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois crû mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du Temple , on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grace , & non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi , quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la Princesse craint ; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance.

Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême ?
 Quel Autre dans ma Cour , dégageant votre foi ,
 Ppouvoit plus dignement vous remplacer que Moi ?

F R É D É R I C .

Est-ce Moi (Moi , pour qui son cœur est tout de glace)
 C'est Celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace ;
 Et si quelqu'un le peut dignement remplacer ,
 Je ne reconois qu'Elle en droit de pronocer.
 Quoi , Seigneur ? C'est donc là l'usage que vous faites
 Des droits de ma naissance , & du rang où vous êtes ?
 Mes refus généreux vous ont-ils couronné ,
 Ce Rang qui fut le mien , vous l'ai-je abandonné ,
 Pour voir dés-honorer l'éclat du Diadème ?
 Pour voir gémir le Foible , & pour gémir Moi-même ?
 Ainsi , vous confiant le plus saint des dépôts ,
 J'ai crû , de plus d'un Peuple , assurer le repos ;
 Et j'aurai préparé ma honte & leurs suplices !
 Que dis-je ? Malheureux dans tous mes sacrifices ,
 J'adore Adélaïde , & j'en suis estimé ;
 Je survis au Rival qui seul en est aimé ;
 Tout me force ou m'invite à m'en rendre le Maître ;
 Seul je me le défends ; & vous prétendez l'être ?
 Du prix de cet effort , je serai plus jaloux.
 Je me suis immolé pour Elle , & non pour Vous.
 L'apui de Frédéric ne sera point frivole.
 Vous oserez me perdre : ou je tiendrai parole :
 Oui , d'un si juste prix , vous paierez mes bienfaits ;
 Ou vous vous soüillerez du plus noir des forfaits !

CHRISTIERNE.

Demeurez, Je ne veux vous perdre ni vous craindre :
 Mais j'ai , de mon côté , comme vous , à me plaindre ;
 Et laissant là le ton dont vous m'osez parler ,
 Perfide ! Cette nuit , où vouliez-vous aller ?
 Gardez !

FRÉDÉRIC.

J'ai mérité que le Méchant m'acable.
 Je fus son Bienfaiteur. Poursuis , Ciel équitable !
 Protège Adélaïde , en foudroyant l'Ingrat ;
 Et que ce soit ici son dernier attentat !

CHRISTIERNE.

En imprécations , l'impuissance est féconde.

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE,
 GARDES.

CHRISTIERNE *aux Gardes.*

QU'ON l'on suive ses pas , allez : qu'on m'en ré-
 ponde ;

Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

Rodolphe , je te vois frappé d'étonnement.

Eh quoi , devois-je encor souffrir qu'un Téméraire...

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.

Tout me devient suspect ; tout vous doit l'être ici ;
Et ce qui me surprend , va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

C H R I S T I E R N E .

Qu'entends-je ?

R O D O L P H E .

Adélaïde

Nous en apprendroit plus sur un projet perfide
Dont elle a vû tantôt le Complice ou l'Auteur.

C H R I S T I E R N E .

Quoi , ce fier Inconnu...

R O D O L P H E .

N'étoit qu'un Imposteur
Dont l'audace a d'abord apuyé l'artifice ;
Et qu'elle a fait courir ensuite au Précipice.

C H R I S T I E R N E .

Son récit , ce billèt , tous ces bruits...

R O D O L P H E .

Étoient faux.

C H R I S T I E R N E .

Et le Traître , dis-tu , qui tramoit ces complôts...

R O D O L P H E .

Est en nos mains. De plus , par un bonheur extrême ,
Cet Inconnu , je crois , est Gustave lui-même.

C H R I S T I E R N E .

C H R I S T I E R N E.

Gustave ! D'où te naît ce soupçon ?

R O D O L P H E.

De tout l'oe

Ofert à l'un des Miens qui gardoit Léonor.
 Dans ses empressemens pour cette Prisionière,
 On a crû voir un Fils alarmé pour sa Mère.
 Le Garde incorruptible a feint de l'écouter.
 Par ce moyen , sans bruit , on a sçû l'arrêter.
 Je l'ai vû. Sur son front , au lieu de l'épouvante ,
 Sont peints le fier dépit & la rage impuissante.
 Ses regards dédaigneux , un silence obstiné ,
 Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
 Quand vous le reverrez , vous jugerez de même ;
 Mais , pour nous en convaincre , usons de stratagème.
 Il ne peut être ici reconnu que des Siens
 Moins prêts à referrer qu'à rompre ses liens.
 Songeons donc à percer prudemment ce Mistère.

C H R I S T I E R N E.

Il en est un moyen. Tu m'amenois sa Mère ?

R O D O L P H E.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment ,
 Pour vous entretenir de cet événement.

C H R I S T I E R N E.

Dans le Salon prochain , fais conduire le Traître ,
 Et qu'au premier signal , il soit prêt à paroître.

D

Léonor le verra. S'il est son Fils ; Ami,
 La Nature jamais ne s'échape à demi.
 Bientôt la vérité se verra confirmée
 Dans les regards surpris d'une Mère alarmée.
 Pour me nommer Gustave , elle n'a qu'à frémir.
 Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
 Il me trahit : ceci le condamne & m'éclaire.
 Ainsi que Frédéric , à mes desseins contraire ,
 Il a pour Léonor employé son crédit.
 Elle entre, Vas, cours , fais tout ce que je t'ai dit.

S C E N E I V.

CHRISTIERNE , LÉONOR,
 SOPHIE.

CHRISTIERNE.

VOTRE Juge ofensé n'est pas inexorable.
 Dans vos premiers transports , vous étiez excusable ;
 Peut-être , dans les miens , me suis-je trop permis ;
 En les dés-avoüant , cessons d'être Ennemis :
 Mais sçachez profiter de ma bonté facile :
 Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile ,
 Qui pouroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
 On signale à sa honte un courage imprudent.
 Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse.
 Car exposant des jours si chers à la Princesse ,

Vous exposez les siens. Songez-y , Léonor.
 Sauvez-la ! Sauvez-vous ! Il en est tems encor.
 Prométez-moi près d'Elle une heureuse entremise.
 A mes intentions , rendez-la plus soumise.
 En un mot réparez ce que vous avez fait.
 A ce prix , je pardone ; & je suis satisfait.

L É O N O R.

N'espère pas , Tiran , que mon orgueil se lâsse.
 Le tien se satisfait à me parler de grâce ,
 Et le mien , à vouloir n'en mériter jamais.
 Puissent mes soins te nuire autant que je te hais !
 Vas ! J'ai de la Princesse affermi le courage.
 Pour moi , je respirois après un long orage.
 Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
 Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir ?
 Que nous proposes-tu ? Quelle offre oses-tu faire ?
 Quels traités ? Nous pleurons ; Moi, Gustave & son Père ;
 Elle , un Thrône usurpé , son Père & son Époux.
 Ce n'est qu'à des Vengeurs à traiter avec Nous ;
 Et du traité , ta mort seroit le premier gage.

C H R I S T I E R N E.

Toujours la même audace , & le même langage !
 Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
 Les atentats d'un Autre , & les coups du Destin ?
 Le Ciel favorisa mes armes légitimes.
 Son Père & ton Époux en furent les Victimes.

D ij

J'ai vaincu , j'ai conquis , & n'ai rien usurpé.
 Pour ton Fils, dans son sang, ma main n'a point trempé.
 Suis-je son meurtrier ? Veut-on que je réponde
 D'un coup...

L É O N O R.

Mérites-tu, Lâche , qu'on te confonde ?
 Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon Fils ?
 Et son assassin vient t'en demander le prix !
 Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le Traître !
 Tu n'as pas ignoré qu'en payer un , c'est l'être.
 Aux yeux des Nations dont tu te rends l'horreur ,
 Crois-tu , par ce détour , excuser ta fureur ?
 D'un forfait si visible , est-ce ainsi qu'on se lave ?
 Pour te justifier du meurtre de Gustave ,
 Inflige au Scélérat des tourmens ignorés !
 Que du Monstre , à mes yeux , les membres déchirés ,
 Nous prouvent...

C H R I S T I E R N E.

J'y consens. Qu'il meure en ta présence.
 Tu verras si le crime ici se récompense ;
 Si je me rends coupable aux yeux de l'Univers.
 Rodolphe , paroissez !



SCÈNE V.

CHRISTIERNE, LÉONOR, GUSTAVE,
RODOLPHE, SOPHIE,
GARDES.

CHRISTIERNE.

TIENS , regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches ?
Suis-je acufable encor du meurtre de tes Proches ?
Qu'il périsse ; & qu'enfin ce coup nous rende Amis.
Qu'on l'immole. Frappez !

LÉONOR *retenant le bras du Garde.*

Arrête !

CHRISTIERNE.

Ah , c'est ton Fils !

GUSTAVE.

Oui , je le suis. Je fais cet aveu fans contrainte.
Pour d'autres que pour Moi , j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en user ;
Et je le fens trop peu , pour daigner t'abuser.

LÉONOR *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher Époux ! Fils d'un malheureux Père
Dans quel état le fort te rend-il à ta Mère ?

Dit

G U S T A V E .

Madame , excitez moins un tendre sentiment
 Qui , de notre malheur , vient d'être l'instrument.
 La seule Piété nous ravir la Victoire.
 Sur le point de vous rendre un Fils couvert de gloire ,
 J'ai craint de vous laisser pour ôtage en ces lieux ;
 Et voulant vous sauver , je péris à vos yeux.
 Daignez , pour prix d'un soin si funeste & si tendre ,
 (Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
 Daignez ou retenir , ou me cacher vos pleurs.
 Dérobons un triomphe à nos Perfécuteurs !
 Gustave à peine émû de sa propre misère ,
 Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa Mère ?
 Que perdez-vous , Madame ? Un Fils déjà pleuré ;
 Mais Moi qui vois la mort , d'un visage assuré ,
 Que de regrets mortels , au moment où j'expire !
 Je perds , avec la vie , une Mère , un Empire ,
 D'incroyables travaux le fruit presque certain ,
 Ma gloire , ma vengeance , Adélaïde enfin ;
 Pour tout laisser... Hélas ! A qui ?

L É O N O R .

Qu'on me soutienne ?

G U S T A V E .

Ma Mère !... mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine !
 Elle se meurt ! Soldat , frappe ! Délivre moi
 De tant d'objets d'horreur , de tendresse , & d'effroi !
 Frappe !

CHRISTIERNE.

Prenez soin d'Elle ; amenez-la , Sophie ;
Et que votre secours la rapelle à la vie.

SCENE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE,
RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

GUSTAVE , il n'est pas tems encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir ,
Ou s'attendre à languir long-tems dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures ?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu ?
Quel espoir , quel dessein , quel Complice avois-tu ?

GUSTAVE.

Si la Nature en Moi tantôt eût pû se taire ,
Sourd à la voix du Sang , si j'avois pû me faire
Un cœur aussi farouche , aussi bas que le tien ,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre ;
Et c'est pour t'obeir , moins que pour te confondre.

Tâche à te rapeller ici tous mes discours.
Tu n'y remarqueras que de légers détours ,
Sous qui la vérité maintenant reconuë ,

A d'autres yeux qu'aux tiens , eût paru toute nue.
 Mais la soif de mon sang qui te les fascinoit ,
 Vers l'erreur , à mon gré ; plus que Moi , t'entraînoit.

Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
 On n'affassine point l'Ennemi qu'on méprise.
 Je te l'ai dit. Celui qui t'eût fait succomber ,
 Sçait arracher la palme , & non la dérober.
 Aux atentats , ma main ne s'est point éprouvée.
 A la tête des Miens , la Princesse enlevée ,
 Je t'aurois donc offert la Victoire ou la Mort ,
 Et le droit du plus Brave eût réglé notre sort.
 Tels étoient mes projets. Le Destin qui nous jouë ,
 Couronnant le plus lâche , ordonne que j'échouë.
 Tu règnes , & je meurs. Triomphe ; mais , crois moi
 Ton bonheur sera court , triomphe avec éfroi.
 Tant de Calamité que Stockolm a soufferte ,
 Mes soins & mon exemple ont préparé ta perte.
 Elle suivra la mienne , & la suivra de près.
 Sois Maître de mes jours ; & tandis que tu l'ês ,
 Éprouve ma constance au milieu des suplices.
 Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour Complices,
 Tous les Gens vertueux qu'ont lâssés tes forfaits.
 Je ne les trahis point : tu n'en connus jamais.

C H R I S T I E R N E .

Ce mot seul va coûter bien chër à ta Patrie.
 Moins tu veux la trahir , plus tu l'auras trahie.
 A qui tout est suspect , tout est indiférent.
 Le sang des Suédois coulera par torrent.

Que , sur un échafaut , le tien les en instruis :
 Vas-y trouver la mort. Gardes ! Qu'on l'y conduise ;
 Et que , dans un moment , je me sçache obèi.

S C E N E V I I .

CHRISTIERNE, GUSTAVE
 ADÉLAÏDE, RODOLPHE,
 GARDES.

ADÉLAÏDE *courant à Gustave.*

AH, Prince infortuné ! Quel arrêt ! Qu'ai-je ouï ?
 (*Se jettant au devant des Gardes.*)

Soldats , n'avancez point ! N'osez rien entreprendre ,
 Qu'après que votre Maître aura daigné m'entendre ;
 Et que sensible ou sourd à mes cris douloureux ,
 Il n'ait révoqué l'ordre , ou n'en ait donné deux.

C H R I S T I E R N E .

Rodolphe , demeurez.

G U S T A V E .

Adieu , belle Princesse.
 Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
 Si Gustave en doutoit , vous ne le verriez pas
 Si courageusement s'avancer au trépas.

D v

A D É L A I D E .

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?
 Fléchissez ! Léonor, Moi , tout vous y convie.
 (*Tombant aux pieds de Christierne*)
 Serez-vous sans pitié, Seigneur ? & ne peut-on...

G U S T A V E .

Adélaïde aux pieds du Bourreau de Sténon !

C H R I S T I E R N E .

Que direz-vous pour Lui ? Vous l'entendez, Madame.

A D É L A I D E .

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame,
 Plaignez mon infortune, & daignez m'écouter !

C H R I S T I E R N E .

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
 Il ne tiendra qu'à vous que je ne le témoigne.
 Sa grâce est aux Autels.

A D É L A I D E *bms.*

Faites donc qu'il s'éloigne.

C H R I S T I E R N E à *Rodolphe.*

Qu'on le mène où j'ai dit ; mais , en le gardant bien,
 Que , jusqu'à nouvel ordre , on n'exécute rien.
 (à *Adel.*) Parlez ; je vous entens.

G U S T A V E .

Point de pitié cruelle.
 Laissez fraper , Madame , & foyez-moi fidèle !

SCÈNE VIII.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

MAis consultez-vous bien ; & songez qu'aujourd'hui
 L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à Lui ;
 Que si le Fils périt , la Mère est condamnée ;
 Que Stockolm , à la flame , au fer abandonée
 Regorgera du Sang de tous ses Citoyens.
 Balancez maintenant mes avis & les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités , & quel arrêt terrible !
 Vous n'adoucierez point ce couroux inflexible ?
 Quelle raison peut donc si fort intéresser
 A ce fatal hîmen où l'on veut me forcer ?
 Les droits que la naissance atache à ma Personne ?
 Eh , s'il m'en reste encor , je vous les abandonne !
 La Fortune aujourd'hui vous les a confirmés ;
 Jouïssiez-en ! Jamais les ai-je réclamés ?
 Ces droits , depuis dix ans , cédés au droit des armes ;
 Ont-ils eû jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
 Les ai-je un seul instant regrétés ? Non , Seigneur.
 Toute ambition cesse , où règne la douleur.
 De mon Père égorgé la déplorable image ,

D vj

De mon Amant proscrit la mort ou l'esclavage ,
 Son Rival importun , l'horreur de ma prison ,
 Occupoient de trop près mon cœur & ma raison.
 Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée ;
 Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée ,
 Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours !
 Ou moins sévère , hélas , terminez en le cours !
 Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime !
 A trahir un Amant fidèle & magnanime ,
 A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux ,
 Qu'elle a même déjà nommé du nom d'Époux !
 Veut-on qu'Adélaïde infidèle , parjure....

C H R I S T I E R N E .

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure !
 Gustave , en expirant , va vous en afranchir.
 Je ne vous laisse plus le tems d'y réfléchir.
 Aussi-bien l'on conspire ; & je dois un exemple.
 Holà , Gardes !

A D É L A I D E .

Seigneur ! Qu'on me conduise au Temple !
 Contentez Frédéric , & le faites chercher !
 Qu'il vienne ! Sur ses pas , je suis prête à marcher.

C H R I S T I E R N E .

De vous servir encor , vous le croyez capable.
 Mais vous comptez envain sur l'apui d'un Coupable
 Qui trop-long-tems rebelle à mon autorité ,
 Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté.

Nous saurons achever , sans Lui , cet Hyménée.
Venez , Madame.

A D É L A I D E.

A qui suis-je donc destinée ?

Quel est Celui , Seigneur , à qui vous prétendez...

C H R I S T I E R N E.

Le Nord n'a plus de Reine ; & vous le demandez ?
Venez mètre , Madame , un terme à vos disgrâces.
Surmonter votre haine , en effacer les traces ,
Sauver , en partageant le rang dont je jouïs ,
Gustave , Léonor , & tout votre Pays
Rodolphe de retour ! Que viendrais-tu m'apprendre ?

S C E N E I X.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE,
RODOLPHE.
RODOLPHE.

SUR la Flôte, Seigneur, hâtons-nous de nous rendre
Par ces lieux détournés, on peut gagner le Port.
Fuyons ! Vous tenteriez un inutile effort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le Prince & Léonor sont en votre puissance.
Saïsi d'Eux, vous avez de quoi faire la loi.

C H R I S T I E R N E.

Moi , Fuir !

R O D O L P H E .

C'est un parti qui révolte un grand Roi.
 Mais vos armes , Seigneur , font ici les moins fortes.
 A des flots d'Ennemis Stockholm ouvre ses Portes.
 Le traître Casimir qu'on cherchoit vainement ,
 Se fait voir à leur tête , & paroît au moment
 Que la Place déjà de Mutins étoit pleine ,
 Et que tous nos Soldats ne résistoient qu'à peine.
 Le nombre nous acable ; & , pour tout dire enfin ,
 Le terrible Gustave a le fer à la main.
 Rien ne l'arrête ; il vole ; & bientôt....

C H R I S T I E R N E .

Qu'il me voie !

Je cours le recevoir (*emmenant Adélaïde.*)

Toi , tremble ! & de ta joie ,
 Viens payer , à ses yeux , ce transport indiscret !

A D É L A I D E .

Qu'il vive ! Qu'il triomphe ! Et je meurs sans regret.

C H R I S T I E R N E s'arrêtant .

J'en suis le Possesseur ; & je la sacrifie !

(*à Rod.*) Fuis avec Elle, Ami ; ton Roi te la confie :

Je te suis : mais avant que de quitter ces Bords ,
 On s'y ressentira de mes derniers efforts.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.



E revois la lumière , & tu veux que je vive ;
Mais, sous quel astre enfin ? Suis-je Reine ,
ou Captive ?

Parle , dois-je bénir ou détester tes soins ?

Tes yeux , de tant d'horreurs , étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non , Madame ; j'étois dans ce Palais errante ,
Lorsque , sans mouvement , pâle , froide & mourante ,
Je vous ai prise ici de la main des Vainqueurs.

Étoient-ce vos Tirans , ou vos Libérateurs ?

Ma vuë , à tout cela , ne s'est guère attachée.

Léonor ; de mes bras , venoit d'être arrachée.

Mon trouble , votre état , des cris renouvelés ,

Par ces cris , les Vainqueurs au combat rapelés ,

De tant d'événemens & le nombre & la suite

N'ont pû , de notre sort , me laisser bien instruite ;
 Et du feu meurtrier le bruit sourd & lointain
 Dit trop que le succès est encore incertain.
 Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue ,
 C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

A D É L A I D E.

Tu pâiras , Sophie , au récit du danger ,
 Qu'en ce désordre affreux , l'on m'a fait partager.
 Sur ces Bords , dont l'hiver a glacé la surface ,
 Mes Ravisseurs fuyoient ; & franchissant l'espace
 Qui semble séparer le Rivage & les eaux ,
 M'enlevoient vers la Râde, où flotoient leurs Vaisseaux.
 J'en croyois Frédéric ; & je m'étois flatée
 De voir , en sa faveur , la Flote révoltée ;
 Mais plus nous aprochions , moins j'avois cet espoir
 Tout ce que j'aperçois paroît dans le devoir.
 Laisant donc pour jamais Gustave & ma Patrie ,
 Je demandois la mort ; quand ce Prince en furie ,
 Du Palais , où ses yeux ne me rencontroient point ,
 Entend mes cris , me voit , vole à Nous , & nous joint.
 On se mêle. Je veux regagner le Rivage ;
 Par tout je me retrouve au centre du carnage.
 La Fortune se jouë en ce combat fatal.
 Sur la glace , long-tems , l'avantage est égal ;
 Elle nuit à la force , elle aide à la foiblesse ;
 Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
 Parmi des cris de rage & de mourantes voix ,
 Un bruit plus éfrayant , plus sinistre cent fois ,

Sous Nous , autour de Nous , au loin se fait entendre.
La glace , en mille endroits , menace de se fendre ,
Se fend , s'ouvre , se brise , & s'épanche en glaçons
Qui nâgent sur un Goufre où nous disparaîssons.

Rien encor , quelque éfroi qui dût m'avoir émuë ,
Rien n'avoit échapé jusqu'alors à ma vuë ;
Mais , du voîle mortel , mes yeux envelopés ,
D'aucun objèt , depuis , n'ont plus été frapés.
Du reste , mieux que Moi , tu n'ès pas informée :
Ainsi , de plus en plus , tu me vois alarmée.
D'un rude & long combat , peut-être qu'afoibli ,
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli ;
Peut-être que , sans Chef , nos Troupes fugitives
Auront , à son Rival , abandoné ces Rives ;
Et quand je me figure , en proie à ses transports ,
L'épouventable abîme où je retombe alors....

S O P H I E.

Non , non , d'un tel péril avoir été sauvée ,
Au bonheur le plus grand , c'est être réservée ,
Madame ; espérez tout. Cessant d'être ennemi ,
Le Destin rarement favorise à demi.

A D É L A I D E.

Et que peut-il pour Moi ? Que veux-tu que j'espère ,
Le Fils m'étant rendu , s'il faut pleûrer la Mère ?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur ,
Si Christierne fuit , s'il échape au Vainqueur ?
Léonor , au Tiran demeure abandonée.

Elle , à qui je dois plus qu'à Ceux dont je suis née !
 Elle dont le malheur n'est venu que du mien !
 Qui me tint lieu de tout ! Sans qui tout ne m'est rien !
 Son sang paîroit bientôt la commune allégresse.
 Léonor périra !

S O P H I E .

Le bruit des armes cesse.
 Elles ont décidé , Madame. On vient à Nous.

SCENE II.

CASIMIR *qui veut rentrer en voyant Adélaïde,*
 ADÉLAÏDE , SOPHIE.

A D É L A I D E .

CASIMIR ! Casimir ! Pourquoi me fuyez-vous ?
 Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères ?

C A S I M I R .

Vous remontez , Madame , au Thrône de vos Pères.

A D É L A I D E .

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
 Gustave , Léonor....

C A S I M I R .

Christierne est vaincu.

A D É L A I D E .

Et peut-être vengé ?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADELÀIDE.

Ah, vous n'avez rien fait !

CASIMIR.

Ayant vû fuir le Traître ;
 Qui , du milieu des flots , brave à présents nos coups ,
 Gustave impatient revenoit près de Vous.
 Mais , par des Furieux qui refusoient la vie ,
 Presque de pas en pas , la course ralentie
 Veut qu'il combatte encor , & vainque à chaque instant.
*Ami , prens , m'a-t-il dit , un soin plus important ;
 Je saurai disperser cette Foule impuissante.
 Dans la Tour , cependant , ma Mère est gémissante ,
 Chasse de devant Elle & la crainte & la Mort ;
 Et , pour la rassurer , instruis la de mon sort.*
 Je le quitte , & j'accours. Mais , hélas ! Du rivage ,
 Sur un Navire exprès aprocché de la Plage ,
 Je découvre... ô spectacle , où de la cruauté ,
 Triomphe , sous nos yeux , l'horrible impunité
 Christienne , à ses pieds , d'une main forcenée ,
 Tenant sur le tillac Léonor prosternée ,
 Et de l'autre , déjà haussant pour se venger ,
 Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
 A cet aspect , vers lui , nos mains sont étendus.
 Du Peuple suppliant le cri perce les nuës.

Pour une heure , le coup demeure suspendu ;
Et , par un trait lancé , ce billèt est rendu.

A D É L A I D E *le recevant.*

Ah ! Je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse.
(*Elle lit bas.*)

S C E N E III.

GUSTAVE , ADÉLAÏDE , CASIMIR ,
SOPHIE.

G U S T A V E à *Ceux qui le suivent.*

SOLDATS , qu'on se retire , & que le meurtre cesse.
Que le sang le plus vil devenu précieux
Témoigne que c'est moi qui comande en ces lieux.

(*Apercevant & abordant Adélaïde.*)

O faveur que du Ciel je n'osois presque attendre !
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre ,
Madame , vous vivez ; & par d'heureux moyens ,
Les secours de Sophie ont secondé les miens !
Vous vivez ! Quelle crainte en mon cœur est cessée !
Dans quel état affreux je vous avois laissée ,
Pour courir assûrer un succès balancé
Par l'Ennemi qu'enfin vos armes ont chassé !

A D É L A I D E.

Hélas !

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie.
 Et, avec le Trône, abandonné la vie ;
 Les des Soins plus sacrés me pressoient tour à tour.
 J'allois à rassurer la nature & l'amour.
 Vous & ma Mère avez favorisé sa fuite.
 Vous avez l'une & l'autre arrêté ma poursuite.
 Vous deux, mes lauriers devenoient superflus.
 Vous vous voyez ; je respire. Il ne me reste plus,
 Que de goûter sans mélange une faveur si chère,
 Et de m'en applaudir dans les bras de ma Mère.
 Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs....
 Mais que m'annonce-t-on ? Je ne vois que des pleurs !
 Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie !
 Je m'effraye.... Tout se tait. Ah ma Mère est sans vie !

A D É L A I D E.

Mon honneur voit le jour.

G U S T A V E.

Et vous soupirez Tous ?

A D É L A I D E *lui donnant le billet.*

Voyez quel sacrifice on exige de Vous.

G U S T A V E *lit.*

Ou deviens Parricide, ou fléchis ma colère,
Gustave. Je t'accorde une heure pour le choix :
Songe à ce que tu peux : songe à ce que tu dois.

On rends-moi la Princesse ; on vois périr sa Mère.
Le Barbare , en fuyant , l'avoit en son pouvoir !

C A S I M I R.

Du haut de ce Palais , Seigneur , on peut tout voir.
Le poignard , à nos yeux , reste levé sur Elle.

A D É L A I D E.

J'atens le même coup de ma douleur mortelle.

G U S T A V E.

Juste Ciel ! A qui donc sera dû votre apui ?
La Piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

A D É L A I D E.

Frédéric eût été notre ressource unique ;
Je pourois tout encor sur son ame héroïque ,
Et j'irois me jeter , sans rien craindre , à ses pieds ;
Si ce Rival étoit le seul que vous eûssiez.

G U S T A V E.

Le seul ! Ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

A D É L A I D E.

Non , Seigneur.

G U S T A V E.

Eh qui donc ?

A D É L A I D E.

Le Tiran.

G U S T A V E.

Christienne!

A D É L A I D E.

Lui-même. J'aprenois ce dernier coup du sort,
Lorsque, sur l'Échafaut, vous atendiez la mort.

G U S T A V E.

Aussi n'est-ce pas Vous qu'on livrera, Madame.
C'est à Moi d'affouvir le couroux qui l'enflame.
(à *Casim.*) Vas le trouver, Ami ; sçache s'il y consent.
Dè ce couroux, ma Mère est l'objet innocent.
Qu'il accèpte au lieu d'Elle un Rival qu'il déteste.

C A S I M I R.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste !
Tout ordre qui vous nuit, passe votre pouvoir,
Seigneur ; & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

S C E N E I V.

G U S T A V E, A D É L A I D E,
S O P H I E.

G U S T A V E.

MA Mère, je le vois, n'a plus que Moi pour Elle.
(*Il veut sortir.*)

A D É L A I D E *Parléans.*

Ah, Prince, où courez-vous !

G U S T A V E .

Où le devoir m'appelle.

A D É L A I D E .

Insensé ! Le devoir te fait-il une loi
 De périr sans sauver ni ta Mère , ni Moi ?
 Pense-tu qu'à son Fils elle veuille survivre ?
 Qu'en tous lieux ton Épouse hésite de te suivre ?
 Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras ?
 Et qu'en m'abandonant , tu ne me livres pas ?
 Que deviens-je , s'il faut que ton sang se répande ?
 Qui veux-tu si tu meurs , Cruel , qui me défende
 Contre les attentats d'un mortel Ennemi
 Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi ?
 S'il s'endurcit déjà contre une telle image ,
 Si , courant au trépas , tu crains peu qu'on m'outrage ,
 Respecte ta Patrie , & daigne au moins songer
 Aux maux où , par ta mort , tu vas la replonger.
 Ta valeur n'aura fait qu'acroître nos misères.
 La cruauté sans frein brisera ses barrières ;
 Et , jointe à la vengeance , aura bientôt versé
 Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
 Amant peu tendre , Apui téméraire & fragile ,
 Pernicieux Vainqueur , & Victime inutile ,
 Vas perdre , n'écoutant qu'un aveugle transport ,
 Ta Reine , ton Pays , ta victoire , & ta mort !

G U S T A V E .

Je serai , si l'on veut , un Apui condamnable ,

Une

Une aveugle Victime , un Vainqueur domageable ;
D'un regret volontaire un Amant déchiré ;
Mais je ne ferai point un Fils dénaturé !
Ma vie appartenant à qui me l'a donnée ,
De remors éternels seroit empoisonée ,
Si , faute de l'offrir , l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup ... que j'aurois dû prévoir ;
Que ma Mère , pour moi , voit levé sur sa tête ,
Que même à partager votre amitié s'apprête ,
Qui dans l'aënte enfin d'un échange odieux ,
Des deux Peuples sur Moi fixe à présent les yeux.
Justice , amour , honneur , tout veut que je me livre.

Madame , encouragez ma Mère à me survivre.
Pour recevoir ses pleurs , ouvrez-lui votre sein.
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource. Enfin
Pour Stockolm & pour Vous cessez d'être alarmée.
Je vous laisse au milieu d'un Peuple , d'une Armée ,
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts...
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards !
L'Amour me fait sentir tout le prix de la vie !
Mais j'aurai délivré ma Mère & ma Patrie.
Je vous aurai laissée au Thrône en vous quittant.
Mourant si glorieux , je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me soupçonne.
Sous le fer menaçant la Victime friffone :
Et chaque instant qu'ici j'acorde à mon amour ;
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.
Adieu. (à Sophie.) Retenez la.

E

A D É L A I D E *se jettant au-devant de lui.*

Vainement on l'espère !

G U S T A V E .

Hé que prétendez-vous ? Laisser périr ma Mère !

A D É L A I D E .

Non ; mais t'accompagnant , je veux...

S C E N E V .

LÉONOR , GUSTAVE , ADÉLAÏDE ;
SOPHIE .

L É O N O R .

RÊNEZ , mon Fils :

Nous triomphons , Madame ; & nos maux sont finis :

A D É L A I D E .

Ah que votre salut alloit coûter de larmes !

G U S T A V E .

Eh quel prodige heureux fait cesser nos alarmes ?

L É O N O R .

Puisse-t-il à jamais épouvanter les Rois

Qui sur la violence établiront leurs droits !

Christienne laissant une foible espérance ,

Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance ;

Partoit , & de mon sang prêt à rougir les flots ,
Du geste & de la voix pressoit les Masclots.
Un tumulte soudain l'intimide & l'arrête.
Tous les Chefs de la Flote , & le Prince à leur tête ,
Les armes à la main , volant sur notre Bord ,
Fondent sur le tillac , où j'atendois la mort.
Rodolphe , trop fidèle aux volontés d'un Traître ,
Glorieux & puni , meurt aux yeux de son Maître.
Je demeurois sans force aux pieds de l'Inhumain.
Le nouveau Roi m'aborde ; & me tendant la main ,
Honteux de mes liens , les détache lui-même.
*Pour prémices , dit-il , de mon pouvoir suprême ,
Madame , je vous rends à votre illustre Fils.
Que son Epouse & m'aime & m'estime à ce prix :
Allez ; & de la paix soyez le premier gage :
Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avant-âge :
C'est pour by révéler que je vais m'éloigner ;
Et ne mettre mes soins désormais qu'à regner.*
Frédéric , à ces mots qu'un soupir acompagne ,
Me laisse , & fait partir la Flote qu'il regagne ;
Tandis que sur ces Bords on ramène avec Moi ,
Le Monstre dont la rage y fera tant d'éfroi.



S C E N E V I .

GUSTAVE , ADÉLAIDE , LÉONOR ,
CASIMIR , SOPHIE .

C A S I M I R .

L'ALLÉGRESSE partout, Seigneur, vient de renaître,
Christierne enchaîné, devant Vous, va paroître.
Son sang sur le Rivage eût aussitôt coulé ;
Et le Peuple en fureur l'eût cent fois immolé ;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égalier, s'il se peut, le châtement au crime :
De la mort, dont pour Vous il ordonna l'aprêt,
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

S C E N E V I I . & dernière.

GUSTAVE, CHRISTIERNE *chargé de fers*,
ADÉLAIDE , LÉONOR , SOPHIE ,
CASIMIR , GARDES .

G U S T A V E .

QUEL spectacle ! ô Fortune ! Ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la Justice.

Tygre ! L'horreur, l'opprobre & le rebut du Nord !

Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort,
Vois à quel Tribunal il t'oblige à paroître.
Sur ces terribles lieux où je te parle en Maître ;
Lève les yeux , Barbare , & les lève en tremblant,
Voici de tes forfaits le Théâtre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes ?
Ces marbres prophanés , & ces murs , & ces voûtes ,
Et l'Ombre de mon Père , & celle de Sténon ,
Et ce Reste exploré d'une illustre Maison ,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance ?
Toi-même en as banni dès-long-tems la clémence.
Le jour , l'heure , l'instant dépose contre Toi.
J'ai vû lever le fer sur ma Mère & sur Moi.
La Reine a craint encore un destin plus horrible...

C H R I S T I E R N E.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant , pense-tu m'émouvoir ,
Toi , de qui la pitié croîtroit mon désespoir ?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devoit être assouvie.
Gustave triomphant , le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu.
Profite de l'exemple , & satisfais ta rage.

G U S T A V E.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la satisfais donc. Je t'épargne. Survis

A la perte des biens qu'un Rival t'a ravis.
Éprouve le dépit , la honte & l'épouvante.
Même à ta liberté je défens qu'on atente.
Errant & vagabond , jouis-en si tu peux.
Exécration par-tout , sois par tout malheureux ;
Par tout , comme un Captif que poursuit le Suplice ;
Et qui du Monde entier s'est fait un précipice.
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir ; qu'on l'éloigne ; & que dans le moment ,
De ce Montre à jamais on purge le Rivage.
Et Nous , Madame , après un si long esclavage ,
En de tendres liens allons changer nos fers ,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

Fin du cinquième Et dernier Acte.



Procope-Couteaux, Michel Coltellé, Calles

LA GAGEURE,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES

ET EN VERS LIBRES,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Par M. DU P***.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le neuf Février 1741.

Remise au Théâtre plusieurs fois, & en dernier lieu le 14 Juillet 1751.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve CAILLEAU, rue S. Jacques,
au-dessus de la rue des Mathurins, à S. André.

M. DCC. LII.

Avec Permission & Privilège du Roi.

ACTEURS.

CLITANDRE.

DAMIS, *Officier Gascon.*

DUPEVILLE, *Conseiller bas Normand.*

M. DE BONNEFOY, *Notaire.*

ARLEQUIN, *Valet de Duperville.*

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE.

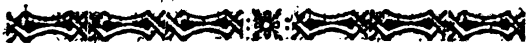
ISABELLE.

La Scène est à la Campagne.



LA GAGEURE,

COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, DAMIS.



DAMIS.

UI, Clitandre, tu peux m'en croire,
Sous un astre fatal il faut que je sois né ;
Damis est des mortels le plus infortuné.

En deux mots voici mon histoire.

Je touchois au moment flatteur ,

Qui décidoit de mon bonheur :

La Fortune & l'Amour , tous deux d'intelligence ;
Paroissoient me conduire au plus heureux destin ;

J'y courrois avec confiance ,

Je me suis vu forcé d'enrayer en chemin :

Il n'est plus moyen que j'avance ;

Car je suis , mon cher , en ce jour ,

A ij

4 *LA GAGEURE,*
Trompé par la Fortune, ainsi que par l'Amour,
Ils m'ont fait banqueroute au jour de l'échéance.

CLITANDRE.

Comment se peut-il faire ?

DAMIS.

Oh, voici le comment :
Je suis Gascon, tu sçais, & d'assez bon lignage,
Je me suis malheureusement,
Trouvé commun en parentage
Avec certain cousin Normand, & bas Normand.
Nous avions à nous deux un oncle à la campagne,
Mais j'étois plus neveu, sandis,
Car je l'étois comme on l'est à Paris,
L'autre à la mode de Bretagne.
Cet oncle s'appelloit Geronte, homme fort vieux,
Qui déjà battoit en ruine ;
Il étoit pulmonique, asmatique, gouteux ;
Par dessus cela, si tu veux,
Entiché de la Medecine.
Je m'attendois, avec raison,
A posséder en plein, ou du moins en partage,
Le montant de son héritage ;
Mais, pendant que j'étois à notre garnison,
Mon Normand, que le diable emporte,
Sçut revirer l'esprit de cet oncle, de sorte
Que, par un Testament en forme & décifif,
Il se fit déclarer héritier présomptif,
Et moi, légitimé, sans le sou, sans la maille.

CLITANDRE.

Le trait est noir.

DAMIS.

Ce n'est pas tout ;
Mon cher ; écoute jusqu'au bout.
J'avois fait à Paris une bonne trouvaille.

COMÉDIE.

5

D'une fille charmante & riche ; mon amour,
Par elle étoit payé d'un sincere retour.

Mes amis étoient prêts d'en faire,

Pour moi , la demande à son pere ;

Mais' mon diable de bas Normand ;

Que l'enfer a formé pour me nuire sans cesse ;

A sçu me gagner de vitesse ,

Et raser son consentement.

As-tu vû de guignon semblable ?

Voilà mon sort. Eh bien , n'est-il pas déplorable ?

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Je plaide pourtant , sans espoir de succès ,
Tout le monde le dit , je perdrai mon procès ;
Mais , n'importe , par-là son hymen se differe ,
Et c'est beaucoup pour moi que de le differer.

CLITANDRE.

Je te plains , cher Damis , & comme ami sincere ;
Aprenant tes malheurs , je veux les réparer.

DAMIS.

Eh ! comment ?

CLITANDRE.

Angelique est jeune , riche , belle ;
Travaillons de concert à t'unir avec elle.

DAMIS.

Angelique , dis-tu ? tu railler.

CLITANDRE.

Non , Damis.

Tu me fais tort.

A iij.

6 LA GAGEURE,
DAMIS.

Par la fands ,
Tu me railles , te dis-je , ou l'enfer me confonde.
Me prends-tu pour quelqu'un qui vient de l'autre
monde ?

Je sçais que de tout tems , de toute antiquité,
Cette fille t'est destinée :

N'avez-vous pas ensemble autrefois contracté ,
Par avis de parens , un précoce hymenée ?

CLITANDRE.

Nos peres , il est vrai , pour cimenter leur paix ,
Arrêrèrent ce mariage ,

Et nous firent signer un contrat en bas âge ;
Cependant cet hymen ne se fera jamais.

DAMIS.

La cause ?

CLITANDRE.

Le desfin.

DAMIS.

Comment donc ! Angelique
Auroit-elle dans l'ame une autre passion ?

CLITANDRE.

Plût au ciel !

DAMIS.

Auriez-vous ensemble quelque pique ?
Et de te plaindre d'elle as-tu l'occasion ?

CLITANDRE.

Que je serois heureux si cela pouvoit être !

DAMIS.

Quel diable de discours ! j'en y puis rien connoître.
Dis-moi. . .

COMEDIE.

CLITANDRE.

Je n'ai pour elle aucun attachement ;
Et qui plus est, j'ai aimé une autre & perdument.

DAMIS.

Avant que d'être époux tu veux faire divorce.

CLITANDRE.

J'en suis au désespoir. Un autre amour me force
A rompre cet engagement ;
Je voudrois cependant le faire à l'amiable.

DAMIS.

Tout cela ne vaut pas le diable ;
Et tu vas te jeter dans un dédale affreux.
Renonces-y, croi-moi.

CLITANDRE.

Cela m'est impossible ;
Mon cœur est trop épris : quel bonheur pour tous
deux,

Si quelqu'un pouvoit rendre Angelique sensible !

Si je pouvois t'engager en ce jour,
Pour moi, pour toi, pour elle, à lui faire la cour !
Bien fait & plein d'esprit, tu lui plairois sans doute.

DAMIS.

Je n'y vois point d'impossibilité.

CLITANDRE.

Rends-moi donc ce service.

DAMIS.

Ecoute :

De te faire plaisir je serois enchanté ;
Mais mon amour pour Isabelle
M'en sequestre la liberté.

A iv.

3. LA GAGNEUR,
De la constance en moi tu vois le vrai modèle ;
Le symbole vivant de la fidélité.

CLITANDRE.
Isabelle ?

DAMIS.
Oui, c'est ainsi qu'on l'appelle.

CLITANDRE.
Fille de Lisidor ?

DAMIS.
Tu dis bien, justement.

CLITANDRE.
N'est-elle pas promise à Monsieur Dupeville ?

DAMIS.
Eh, oui.

CLITANDRE.
Le connois-tu ?

DAMIS.
Trop ; c'est mon Bas-Normand,
Celui dont l'adresse subtile
A fait en sa faveur dicter le Testament :
Le connois-tu toi-même ?

CLITANDRE.
Aussi-bien que personne ?
C'est un homme d'honneur, & dont je fais grand
cas.

DAMIS.
Un homme d'honneur ! lui ? Tu ne le connois pas.

CLITANDRE.
Mais si tu le hais tant, cher Damis, je m'étonne

COMÉDIE.

9.

De te voir en ce lieu ; car tu sçais que c'est lui
Qui dans cette maison nous régale aujourd'hui.

D A M I S.

Qui ? lui ? quel guet-à-pens ! comment , Madame
Argante

Peut ainsi me tromper ? elle veut donc , fands ,
Voir arriver quelque scène sanglante ?

Dans le désespoir où je suis
Je ferois ici quelque esclandre ,
Je veux l'éviter si je puis ,
Et je décampe ; adieu , Clitandre.

CLITANDRE.

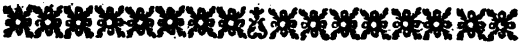
Arrête.

D A M I S.

Non , non.

CLITANDRE.

Je te suis.



S C E N E II.

CLITANDRE, DUPEVILLE.

DUPEVILLE.

U N mot , Clitandre , un mot.

CLITANDRE.

Ah , c'est vous , Dupeville !
Damis sort d'avec moi , furieux contre vous ;
J'ai fait , pour l'apaiser , un effort inutile.

A V

DUPEVILLE.

Je sçaurai bien tantôt défarmer son couroux ,
Ne craignez rien ; parlons de votre belle.

CLITANDRE.

J'ai ce matin reçu ce billet d'elle ;
Lisez.

DUPEVILLE *lit.*

» Je sçais que vous êtes aujourd'hui en partie
» de plaisir dans la maison de campagne de M.
» Lisidor avec Madame Argante & sa fille , &
» qu'il doit y avoir un Bal. Nous avons résolu ma
» mere & moi , d'y aller masquées à notre ordi-
» naire. Je me rendrai sur le soir dans le jardin ,
» où je vous prie de venir m'informer si vous êtes
» tout à fait dégagé d'avec Angelique , comme
» vous me l'avez promis. En ce cas je serai char-
» mée de vous faire connoître que vous ne perdez
» rien en me la sacrifiant.

Bon , ce billet doit vous faire juger
Qu'elle a pour vous de la tendresse ;
Mais préalablement il faut vous dégager ,
Vous en avez fait la promesse.

CLITANDRE.

Il est vrai , mais je suis dans un grand embarras ;
Donnez - moi vos avis ; comment dois-je m'y
prendre ?

DUPEVILLE.

J'imagine un moyen ; mais

CLITANDRE.

Daignez me l'apprendre.

DUPEVILLE.

Je pourrais sans éclat vous tirer de ce pas,
 Mais il m'en conteroit le repos de ma vie.
 Faut-il à l'amitié que jø te sacrifie,
 Tendre amour? ... après tout elle ne m'aime pas.
 Ce n'est point se faire un outrage
 Que de reprendre un cœur dont on trahit l'hommage.

CLITANDRE.

Que dites-vous?

DUPEVILLE.

Allez joindre Damis,
 Tâchez de le calmer, engagez-le à m'entendre;
 Et je vous ferai voir comme on sert ses amis.

CLITANDRE.

Quoi! vous pourriez...

DUPEVILLE.

Allez sans plus attendre.

CLITANDRE.

Que de grâces tous deux nous aurons à vous rendre!

DUPEVILLE *seul*.

Et d'un, dans mes filets les autres vont se prendre,
 Je n'en sçaurois douter; c'est sur leur bonne foi
 Que j'ai fondé mon stratagème;
 Ils s'imaginent tous travailler pour eux-mêmes,
 Et ne travaillent que pour moi.



SCENE III.

DUPEVILLE , ARLEQUIN.

DUPEVILLE.

QUE fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Je bois.

DUPEVILLE.

Maraud.

ARLEQUIN.

Point de colere,

Monsieur, vous le sçavez, le jour je ne bois guere ;

Mais quand à travailler on a passé la nuit ,

On a soif , il faut bien que l'on se désaltere.

Pour le reste , Monsieur , nous n'aurons point de
bruit ,

Vous serez bien servi , grand vin & bonne chere ,

Concert , soupé , ballet , & tout ce qui s'ensuit.

Il vous en coûtera.

DUPEVILLE.

Sans doute ;

Quand on gage & qu'on perd , il faut bien qu'il en
côte.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi voulez-vous aussi

Tous les jours parier avec Madame Argante ?

Que vous avez tous deux l'humeur contrariante !
 Dès qu'un de vous dit non, l'autre aussi-tôt dit si,
 Et puis on vous entend crier à pleine tête :
 Je gage, je parie, & le pis de ceci,

C'est que toujours vous perdez, dieu merci.

Madame Argante n'est pas bête,

Et pour parler franchement entre nous,

Elle est dans les Paris plus experte que vous.

Vous vous jouez à votre maître,

Voilà dix fois au moins qu'elle gagne.

DUPEVILLE.

Pett-être

Aurai-je quelque jour ma revanche.

ARLEQUIN.

Fort bien.

DUPEVILLE.

Je l'espère, du moins.

ARLEQUIN.

Craignez. . . .

DUPEVILLE.

Point de morale.

ARLEQUIN.

Soit, lisez ce papier pour changer d'entretien.

Qu'on dépense d'argent ici quand on régale !

DUPEVILLE.

Qu'est-ce ? le mémoire ?

ARLEQUIN.

Oui.

DUPEVILLE.

Mais je n'y comprends rien ;

Ta façon de compter me semble originale,

24. LA GAGEURE,
Sans rien spécifier, tu mets somme totale
Vingt louis.

ARLEQUIN.

Tout autant.

DUPEVILLE.

Mais qu'est-ce que cela ?
Où donc est le mémoire ?

ARLEQUIN.

Eh, parbleu, le voilà.

DUPEVILLE.

Et les articles ?

ARLEQUIN.

Quoi ? que voulez-vous me dire ?

DUPEVILLE.

Les articles, benêt, il me les faut bien lire,
Afin de les compter en détail.

ARLEQUIN.

En détail ?

Jé suis marchand en gros.

DUPEVILLE.

Prenez votre mémoire,
Et m'en faites un autre.

ARLEQUIN.

Ah ! la plaisante histoire !

DUPEVILLE.

Article par article.

ARLEQUIN.

Oh, c'est bien du travail.

DUPEVILLE.

Hom , ce n'est pas à moi que l'on en fait accroire.
 Apprenez , Monsieur le faquin ,
 Qu'il faut être avec moi plus exact ou plus fin.

ARLEQUIN *seul.*

Mais je sers un drole de maître ,
 Qui trompe tout le monde & qui ne veut pas l'être.
 Vous le ferez pourtant , Monsieur , & par ce vin
 J'en vais faire un serment ... Mais je vois Isabelle ,
 Madame Argante est avec elle ;
 Pour boire en paix , allons quelque part nous ca-
 cher.



SCENE IV.

Madame ARGANTE, ISABELLE ;
 ARLEQUIN.

Madame ARGANTE.

TON maître est-il ici ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais le chercher.
 Madame , sans cérémonie ,
 Je sçai que je devois vous tenir compagnie ;
 Mais je suis malgré moi contraint de vous quitter ;
 Un ordre de mon Maître. . . .

Madame ARGANTE.

Allez l'exécuter.



SCÈNE V.

Madame ARGANTE , ISABELLE.

~~Madame ARGANTE.~~

Madame ARGANTE.

SERÉZ-vous tout le jour triste & mélancolique?

ISABELLE.

Hélas ! puis-je être gaie en l'état où je suis ?
Pour cacher mon chagrin, je fais ce que je puis.

Madame ARGANTE.

Reposez-vous sur les soins d'Angelique ;
Elle vous aime, elle aime aussi Damis ;
Ils sont tous deux parens, & qui plus est, amis :
Votre commun bonheur est ce qu'elle souhaite.
Elle a pour Dupeville une haine parfaite.

ISABELLE.

S'il est ainsi, pourquoi le recevoir si bien ?
Car à juger par l'apparence,
On croiroit qu'il a seul toute sa confiance.

Madame ARGANTE.

Et cependant il n'en est rien.
Ma fille a ses raisons, n'en soyez point en peine ;
Pour tromper ce qu'on hait il faut cacher sa haine,
Angelique est prudente & fait tout ce qu'il faut.
Vous ne connoissez pas encor ce qu'elle vaut.
Jose dire, quoique sa mère ;
Que ce n'est pas un esprit ordinaire ;

Vous-même en conviendrez bien-tôt.
 Vous sçavez qu'au Mans elle est née,
 Qu'en Languedoc elle a resté longtems,
 Et qu'à Paris depuis cinq ans,
 Nos affaires l'ont amenée.
 Croyez que des pays où nous avons été,
 Elle a pris tout le bon par choix & par sagesse :
 Chez elle des Marseaux on trouve la finesse,
 Des Gascons la vivacité,
 Et des Parisiens la grace & la bonté :
 Mais je la vois venir.



SCENE VI.

Madame ARGANTE, ANGELIQUE ;
 ISABELLE.

ANGELIQUE.

MA joie est sans seconde ;
 Tous les convives sont ici,
 Et je me trouve ce jour-ci
 De la meilleure humeur du monde.

Madame ARGANTE.

Je voudrois qu'Isabelle eût la même gaité.

ISABELLE.

Lorsque de passions le cœur est agité,
 Peut-on...

ANGELIQUE.

Je te trouve charmante
 Avec tes passions, m'en crois-tu donc exempté ?

Dans mon cœur je sens tout à tout
 L'amitié, la haine, & l'amour,
 Et qui plus est un desir de vengeance
 Dont rien n'atteint la violence.
 Je les satisferai toutes assurément,
 Sans perdre de mon enjouement.
 J'ai certain projet dans l'idée,
 Qui nous réussira, j'en suis persuadé :
 Mais voici mon petit cousin,
 J'espère qu'il pourra dissiper ton chagrin.

SCENE VII.

DAMIS & les Acteurs précédens.

DAMIS.

COMME il n'est pas poli, dit-on, qu'on se
 retire
 Sans que le congé ne soit pris,
 Madama, je viens pour vous dire
 Que je m'en retourne à Paris.

ANGELIQUE.

Que dit-il ?

DAMIS.

Que je pars.

ANGELIQUE.

Vous partez ?

DAMIS.

Tout à l'heure.

ANGELIQUE.

Non.

DAMIS.

Que je sois berné, sandis, si je demeure.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un grand fou.

DAMIS.

Non, ma cousine, non !
Mon départ en cette occurrence
Est le plus grand trait de prudence
Qu'ait jamais fait voir un Gascon.

Madame ARGANTE.

Mais quel motif vous fait quitter la compagnie ?

DAMIS.

Quel motif ? le voici, vous l'allez trouver bon :
J'ai sçu que Dupeville est de cette partie.
Si j'ai contre cet homme un peu d'antipathie,
Ai-je tort ? puis-je voir d'un œil fort satisfait,
Un visage pareil, après ce qu'il m'a fait ?
Quand la colère me commande,
Je ne suis pas trop circonspect,
Je craindrois le voyant, de manquer au respect
Que votre présence demande.
Peur d'accident je pars votre humble serviteur.

ANGÉLIQUE.

Non, reste, je le veux.

Madame ARGANTE.

Et moi je t'en supplie.

DAMIS.

Mais vous voulez donc voir ici la tragédie ?

ISABELLE.

Je tremble qu'il n'arrive ici quelque malheur.

ANGELIQUE.

Non, non, ne craignez rien, il restera tranquile.

DAMIS.

Je verrai de sang froid Monsieur de Dupeville ?

ANGELIQUE.

Oui,

DAMIS.

Non.

ANGELIQUE.

Tu le verras, ou de force ou de gré.
 Ecoute, je n'ai plus qu'un seul mot à te dire :
 Je travaille pour vous, & je réussirai ;
 Mais, si tu ne fais pas tout ce que je desire,
 Je t'abandonne. Eh bien, à quoi te résous-tu ?

Madame ARGANTE.

Pouvez-vous vous résoudre à quitter Isabelle ?
 Ne comptez-vous pour rien un jour passé près
 d'elle ?

DAMIS.

Je sens chanceler ma vertu ;
 Mais si Dupeville a l'audace
 De me venir parler, que faut-il que je fasse ?

ANGELIQUE.

Tu lui répondras poliment.

DAMIS.

Poliment ? oh, parbleu, c'est une barbarie.

ANGELIQUE.

Il faut t'y soumettre, autrement. . . .

ISABELLE.

Faites-vous cet effort, Damis, je vous en prie.

DAMIS.

Vous m'en priez, pour moi c'est un ordre absolu ;

Et je ne sçaurois aller contre.

Eh bien, m'y voilà résolu,

Oui, je le verrai, qu'il se montre.

Mais au reste peut-on entrer dans tes projets ;

Cousine ? Car s'il faut que quelqu'un les seconde,

L'imagination est chez moi très-féconde,

Je t'en assure le succès.

L'esprit fut de tout tems mon patrimoine unique ;

C'est-là mon préciput, mon fond essentiel,

Et de ce côté-là je suis, chere Angelique,

Un légataire universel.

Conte-moi tes desseins.

ANGELIQUE.

Il n'est pas nécessaire ;

J'attens ici notre Notaire,

Et lui seul me suffit.

DAMIS.

Qui ? Mons de Bonnefoi ?

ANGELIQUE.

Oui, sans doute, lui-même.

DAMIS.

Quoi !

Lui pour qui je ressens une haine implacable,

Doit aujourd'hui paroître aussi devant mes yeux ?

Vous avez fait gageure, ou je me donne-au-diable

De ne me faire voir que des gens odieux.

Madame ARGANTE.

Tâchez de retenir ce courroux dans votre ame ;

Le voici.

De tout mon cœur.

DAMIS.

Ce mot désarme ma colere.

ANGELIQUE.

Laissez-nous ici seuls raisonner un moment.

DAMIS.

Réparez donc, & vite ment.



SCENE IX.

ANGELIQUE, LE NOTAIRE.

ANGELIQUE.

PUIS-JE compter sur vous ?

LE NOTAIRE.

La question m'offense,

Madame, doutez-vous de ma reconnoissance ?

Me croyez-vous capable d'oublier

Que je dois ma fortune à Monsieur votre pere ?

Par d'injustes soupçons c'est trop m'humilier ;

Jugez mieux de mon caractere.

Je suis prêt d'obéir, commandez seulement.

A quoi puis-je vous être utile ?

Quel est votre dessein ?

ANGELIQUE.

J'en ai plus d'un, vraiment.

Je

Je veux tromper Monsieur de Dupeville ,
 Le forcer doucement à restitution ,
 Rendre à Damis sa part de la succession ,
 Obliger Lisidor à l'accepter pour gendre
 Me faire un fort heureux en prenant un époux ;
 Me vanger galamment des froideurs de Clitandre ;
 Et me divertissant enfin , les tromper tous.

LE NOTAIRE.

Voilà de grandes entreprises.

ANGELIQUE,

Pour en venir à bout mes mesures sont prises.
 Dupeville est un fourbe ou jamais il n'en fut ;
 J'ai pénétré , je crois , ses projets & son but.
 Clitandre est amoureux d'une fille inconnue.

LE NOTAIRE.

Je sçais qu'il en est fou sans l'avoir jamais vue.

ANGELIQUE.

Dupeville soutient & flate son amour ;
 Il se presse de rompre avec nous.

LE NOTAIRE.

Ah ! le traître !

Il oseroit vous jouer ce tour ?

Que veut-il ?

ANGELIQUE.

M'épouser.

LE NOTAIRE.

Cela pourroit-il être ?

Auroit-il cette vision ?

ANGELIQUE.

Je le crois.

LE NOTAIRE.

S'il l'avoit ?

ANGELIQUE.

Ah ! j'en serois ravi ;

Je n'aurois jamais eu tant de joie en ma vie :
 Je scaurois profiter de cette occasion ;
 Mais je n'en puis juger que sur des conjectures.
 Pour prendre contre lui de plus justes mesures,
 Il faudroit de sa bouche apprendre ses dessein ;
 Le pourrez-vous ?

LE NOTAIRE.

Ma foi , sans être trop habile ;
 J'ose vous le promettre , & la chose est facile.

ANGELIQUE.

Les gens de ce pays sont fins.

LE NOTAIRE.

La nation , il est vrai , n'est pas sotte ;
 Mais , grace au ciel , je suis

ANGELIQUE.

Quoi ?

LE NOTAIRE.

Son compatriote.

ANGELIQUE.

Tant mieux. Pour le forcer à vous tout avouer,
 D'un homme intéressé prenez le caractère.

LE NOTAIRE.

Ah ! quel rôle pour un Notaire !

ANGELIQUE.

Tous ne le trouvent pas difficile à jouer.

Pour entrer dans sa confiance ,
 C'est à mon gré la meilleure façon :
 Un fourbe aux gens d'honneur ne dit pas ce qu'il
 pense ,

Qui veut gagner sa confiance ,
 Doit sçavoir à propos se mettre à l'unisson.
 Je me retire , adieu , le voici qui s'avance.

LE NOTAIRE.

Je vais mettre à profit votre bonne leçon.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

SCENE X.

DUPEVILLE, LE NOTAIRE.

DUPEVILLE.

MONSIEUR de Bonnefoi , le plus humble des
 vôtres.

LE NOTAIRE.

Monsieur , je vous baise les mains.

DUPEVILLE.

Vous êtes à mon gré le meilleur des humains ,
 Et le plus honnête homme.

LE NOTAIRE.

Oh , pas plus que les autres.

DUPEVILLE.

Mon cœur est tout à vous , vous pouvez y compter ,
 Je suis franc.

LE NOTAIRE.

Tout de bon ?

B ij

LA GAGEURE,

DUPEVILLE.

En pouvez-vous douter?

LE NOTAIRE.

Pourquoi non? au pays d'où vous & moi nous
sommes

La franchise n'est pas le vice des grands hommes;
Et pour un grand esprit vous passez en tous lieux.

DUPEVILLE.

J'ai perdu du pays jusqu'à l'accent.

LE NOTAIRE.

Tant mieux.

DUPEVILLE.

Et pour vous en donner des preuves plus certaines,
Je vais vous confier mes chagrins & mes peines.

LE NOTAIRE.

En avez-vous?

DUPEVILLE.

Beaucoup.

LE NOTAIRE.

Qui peut vous les causer?

DUPEVILLE.

L'amour & l'amitié. Je suis ami fidèle,
Et tendre amant. J'aime Isabellé;
Je puis, si je le veux, dès demain, l'épouser;
Mais on vient de m'apprendre une triste nouvelle;
Damis l'adore & possède son cœur:
Si mon hymen se conclut avec elle,
Je ferai leur commun malheur,
Sans être heureux; car peut-on l'être;
Quand on fait le malheur d'autrui!
D'autre part on m'a fait connoître

Qu'Angelique n'est pas plus heureuse que lui.
 Clitandre au bal a fait une conquête,
 Il l'aime, & l'aime éperdument;
 Et malgré mes conseils il s'est mis dans la tête
 De rompre son engagement.
 Ce seroit un affront sensible.
 Je la plains, car enfin que faire en pareil cas?
 Si l'on pouvoit trouver quelque moyen plausible
 Pour la sauver de là? ... Vous ne répondez pas?
 A quoi rêvez-vous?

LE NOTAIRE.

Moi? je suis tout en extase,
 En vous voyant si tendre & si compatissant.
 Peste! si du pays vous n'avez plus l'accent,
 Vous en avez ma foi toujours le tour de phrase.
 Allons au fait sans marchander,
 A mon âge l'on n'est pas dupe.
 Croyez-vous me persuader
 Que le bonheur d'autrui tout entier vous occupe?
 Non, parbleu; tenez, entre nous,
 Point de détour, point de mystère;
 Vous avez un projet, y suis-je nécessaire?

DUPEVILLE.

Le succès dépendroit de vous.

LE NOTAIRE.

Parlez donc, & soyez sincère.

DUPEVILLE.

Mais avant d'être sur, fait-on pareil aveu?

LE NOTAIRE.

Ah! vous avez raison, un peu de méfiance
 En cette occasion, n'est pas hors de son lieu,
 J'approuve ce trait de prudence,

Nous devons être sûrs , moi de vous , vous de moi ;

Il vous faut de ma bonne foi

Une preuve certaine , une entière assurance ;

Je vais vous la donner par une confiance :

Sur ma charge je dois encor deux mille écus ;

Prenez vos sûretés à présent là dessus.

DUPEVILLE.

Que veut dire cela ?

LE NOTAIRE.

Ma phrase est-elle obscure ?

DUPEVILLE.

Je ne vous entens point , Monsieur , je vous assure.

LE NOTAIRE.

Expliquons-nous donc mieux. Ne sçavez-vous pas
bien

Que dans ce monde on ne fait rien pour rien ?

Défiez-vous de ceux qui sans nul bénéfice ,

S'offrent à vous rendre service :

Pour ne courir aucun danger ,

Par leur propre intérêt il faut les engager.

Moi , je vous parle en honnête homme ;

Et comme l'on dit bon François ,

Je vous servirai bien , moyennant cette somme ,

Et je vous répons du succès ,

Sinon je vous romps en visière ;

Je vous sers ou vous nuis , voilà mon caractère.

Il n'est plus tems de reculer ,

Je sçais votre projet & je vais vous le dire ;

Sans le vouloir , vous-même avez sçu m'en in-
struire ,

Et vos discours subtils me l'ont fait démêler.

Vous n'avez point , Monsieur , d'amour pour Ka-
belle ,

Angélique est plus riche qu'elle,
 Vous voulez l'épouser, profitant en ce jour
 Du refus de Clitandre & de son seul amour.

J'ai du crédit dans la famille.

Je puis déterminer & la mère & la fille,
 Ou pour ou contre vous, cela dépend de moi.

J'agirai selon la manière

Dont vous en userez. Deux mille écus, sans quoi ;

Je le répète encor, je vous romps en visière :

Rêvez-y, je vous laisse en pleine liberté.

DUPEVILLE.

Deux mille écus, Monsieur, c'est beaucoup.

LE NOTAIRE.

Eh ? qu'importe ?

Un plaisir doit être acheté,

Et plus la somme sera forte,

Plus vous aurez de sûreté.

DUPEVILLE.

Soit, je vous la promets, cela doit vous suffire.

LE NOTAIRE.

En ce cas, je vais donc sans attendre à demain ;

Trouver Madame Argante & sonder le terrain.

à part. Il est ma dupe, allons en rire.

DUPEVILLE *seul*,

Il est parbleu madré ce Monsieur Bonnefoi.

A ses deux mille écus il m'a fallu soumettre ;

Mais il n'en sera pas plus avancé ma foi,

Je n'ai fait que les lui promettre.

Voici Damis.

SCENE XI

DUPEVILLE, CLITANDRE,
DAMIS.

DUPEVILLE

DU meilleur de mon cœur
Je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

DAMIS.

Et moi je ne suis pas le votre.

DUPEVILLE.

Je viens vous demander.....

DAMIS.

Encor ? quelle pitié!

DUPEVILLE.

Votre estime & votre amitié.

DAMIS.

Je vous refuse l'une & l'autre.

DUPEVILLE.

J'espère cependant, Monsieur, les obtenir.

DAMIS.

Oh, parbleu, je vous en dese.

CLITANDRE.

Ecoute-le, je t'en supplie.

DUPEVILLE.

Comment pouvez-vous me haïr ?
Quand pour vous je me sacrifie ?

DAMIS.

Que jargonne-t'il là ?

DUPEVILLE.

Je viens dans ce dessein.

Vous aimez Isabelle ?

DAMIS.

Eh donc ?

DUPEVILLE.

Elle vous aime.

DAMIS.

Après.

DUPEVILLE.

Pour elle aussi mon ardeur est extrême ;
 Mais malgré mon amour , je vous cede sa main.

DAMIS.

Est-ce une fable ou bien un conte
 Que vous me debitez par forme d'entretien ?

DUPEVILLE.

C'est un fait.

Je veux qu'on m'affronte.

DAMIS.

S'il est vrai , ni si j'en crois rien.

GLITANDRE.

S'il alloit s'en-donner une preuve certaine ?

DAMIS.

S'il me la donnoit en ce cas ,
 Peut-être même encor ne le croirois-je pas.
 Va , son attente sera vaine ,

B. v

DUPEVILLE.

Pour dissiper vos doutes offensans ,
 Ecoutez.

CLITANDRE.

Ecoutons.

DAMIS.

Ecoutons , j'y consens ;
 Mais contre ses discours tenons-nous bien en garde.

DUPEVILLE.

Le projet que j'ai fait-tous les deux vous regardé.

CLITANDRE.

Moi ?

DAMIS.

Laisse-le parler.

CLITANDRE.

Qu'aurois-je de commun....

DAMIS.

Tais-toi donc.

DUPEVILLE.

Vous cherchez quelqu'un
 Qui, dans ce jour vous débarasse
 D'un triste engagement, d'un hymen importun ,
 Et qui près d'Angelique occupe votre place ;
 Je m'offre....

CLITANDRE.

Vous, mon cher, serois-je assez heureux ? ...
 Ah ! Damis , le projet me semble merveilleux.

DAMIS.

Pais donc, à chaque mot tu lui fermes la bouche,
 Jusq'ici je ne vois rien encor qui me touche.

DUPEVILLE.

Pardonnez-moi, Monsieur, il est aisé de voir
Qu'Isabelle est à vous, si j'épouse Angélique.

DAMIS.

Je commence à vous concevoir ;
Mais permettez que je réplique :
Grace à vous, je n'ai pas de bien,
Lisidor voudra-t'il d'un gendre qui n'a rien ?

DUPEVILLE.

Il vous acceptera.

DAMIS.

J'en doute.

DUPEVILLE.

Quand je fers mes amis, il n'est rien qui me coûte.
Pour lever tout obstacle en cette occasion,
Je partage avec vous

DAMIS.

Quoi ?

DUPEVILLE.

La succession.

DAMIS.

Ah ! pour gagner mon cœur voilà la bonne route.
Ce dernier mot vient de me mettre au fait.
Oui, Elisandre, à présent je goûte le projet.

DUPEVILLE.

Serai-je votre ami ?

DAMIS.

Mon ami ? mon intime.

DUPEVILLE.

Et m'accorderez-vous l'honneur de votre estime.

B. vj.

DAMIS.

Mon estime, sandis, mon admiration,
 Mon plus profond respect, ma vénération ?

CLITANDRE.

Tout ceci va le mieux du monde.

DUPEVILLE.

Qui, mais il faut qu'on me seconde.

DAMIS.

Que faire pour cela, dites ?

DUPEVILLE.

En ma faveur -
 Prévenez tous les deux, Angelique & sa mère.
 Et même, s'il le faut, prenez le ton flatteur,
 Il réussit pour l'ordinaire.

DAMIS.

Oui, c'est bien dit, laissez-moi faire ;
 Si louange pour vous je serai libéral.

DUPEVILLE.

C'est-là pour commencer tout ce que je désire.

DAMIS.

Tenez, sandis, je vais leur dire.
 Autant de bien de vous que j'en pense de mal.

Fin du premier Acte.






A C T E . I I .

S C E N E . P R E M I E R E .

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE,
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE:



 OUI, Clitandre & Damis, comme je viens
 de dire,

 Madame, auprès de vous lui serviront d'agents.

ANGELIQUE.

A tout ce qu'ils voudront je suis prête à souscrire.
 Qu'ils sont dupes les pauvres gens !
 Les choses vont enfin comme je le desiré.
 Je me divertirai ce soir à leurs dépens.
 Mon projet vous plaît-il ?

LE NOTAIRE.

Je l'approuve, Madame.

ANGELIQUE.

Vous nous secondez ?

LE NOTAIRE.

Oh, de toute mon ame.

**LA GAGEURE,
ANGELIQUE.**

Allons, ma mere, allons, vous rêvez; qu'avez-vous ?

MADAME ARGANTE.

Le scrupule me prend, consultons entre nous :
Si nous n'encourons aucun blâme.

Pouvons-nous en honneur le tromper ?

ANGELIQUE.

Oui, fort bien.

MADAME ARGANTE.

Et ne voyez vous rien en cela qui vous blesse ?

ANGELIQUE.

Non, ma mere, je n'y vois rien.

MADAME ARGANTE.

Et vous ?

LE NOTAIRE.

Doit-on avoir tant de délicatesse
Quand on n'a point à craindre de remords ?

ANGELIQUE.

Dupeville est un fourbe, & par cent faux-rapports
Il a perdu Damis dans l'esprit de Geronte,
S'est fait donner son bien, c'est un vol qu'il lui fait;
Le forcer à le rendre est-ce un mal en effet ?

LE NOTAIRE.

Non, non, si c'en est un, je le prends sur mon
compte.

Madame, en vérité, votre fille a raison,
Et vos scrupules sont ici hors de saison.

La réputation comme à vous m'est fort chere;
On marche droit chez nous; & si dans cette affaire
Je voyois aucun mal, non, je ne voudrois pas.

Pour tous les biens du monde être votre complice.
Tromper Dupeville en ce cas ,
Ce n'est pas tromperie, ains acte de justice.

Madame ARGANTE.

Je me rends.

ANGELIQUE.

N'allez pas tout à coup le presser...
Le voilà qu'à propos le hazard vous envoie.

Madame ARGANTE.

Je sçaurai doucement le mettre sur la voye ,
Laissez-moi faire, allez, je m'en vais commencer.
Vous, secondez-moi bien.

LE NOTAIRE.

Parlez sans balancer ;
Et moi je vous soutiens que Clitandre est volage.



S C E N E I I.

Madame ARGANTE , DUPEVILLE ,
LE NOTAIRE.

Madame ARGANTE.

Monsieur de Bonnefoi, mais vous n'êtes pas
sage ;
Comment, vous donnez là dedans ?
Vous croyez un conte, une fable,
Qui n'a pas l'ombre du bon sens,
Qui n'est pas même soutenable ?
L'en fais juge Monsieur.

DUPEVILLE.

Vous me faites honneur :

Mon jugement vous sera favorable ;

Mais de quoi s'agit-il ?

Madame ARGANTE.

De le tirer d'erreur.

Monsieur m'assure que Clitandre

Depuis cinq ou six mois épris d'un feu secret ,

Refuse maintenant de devenir mon gendre ,

Et veut rompre l'accord que son pere avoit fait.

DUPEVILLE.

C'est comme il vous le dit , ce n'est plus un secret.

Madame ARGANTE.

Quoi ? vous aussi , Monsieur , vous croyez cette
histoire ?

DUPEVILLE.

Oui, Madame, sans doute, & pour ne la pas croire,
Je la tiens de trop bonne part.

Madame ARGANTE.

En vérité , vous êtes un pauvre homme.

Si quelqu'un vous le dit encore par hazard ,

Pariez contre lui , telle que soit la somme ,

Avec vous je serai de moitié , s'il le faut.

Clitandre dans huit jours , & peut-être plutôt

Epousera ma fille ; oui , Monsieur le Notaire.

LE NOTAIRE.

La raison ?

Madame ARGANTE.

Des raisons ? oh , je n'en donne point ;

Je gage , c'est là ma manière ,

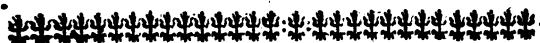
Et je gagne pour l'ordinaire.
 Vous devez ce me semble être expert sur ce point.

DUPEVILLE.

Mais....

Madame ARGANTE.

Adieu, vos discours me mettroient en colere.



SCÈNE III.

DUPEVILLE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

MAis voyez quel entêtement ?

DUPEVILLE.

Non, je n'ai jamais vû de femme plus tenace,
 Elle contredit tout, & n'a d'autre argument.
 Que de dire toujours : Je gage.

LE NOTAIRE.

A votre place.

Je l'aurois prise au mot.

DUPEVILLE.

Ah ! parbleu, c'est bien dit,
 En cette occasion j'ai bien manqué d'esprit.
 Attendez ... il me vient une bonne pensée....
 Oui, oui, par ce moyen elle y sera forcée.
 Ne la détrompez pas, parlez d'une façon
 Qui l'anime & la laisse en son erreur, ensuite.
 Je ferai ce qu'il faut,

LA GAGEURE,

LE NOTAIRE *à part.*

Il mord à l'hameçon.

DUPEVILLE.

Oh, je fais maintenant sûr de la réussite.

LE NOTAIRE.

Attendez donc ... à M. Lifidor

N'avez-vous pas donné votre parole ?

Il s'attend.

DUPEVILLE.

Attente frivole,

Bon ! je l'aurois donnée à cent autres encor,
 Qu'est-ce que cela fait ? quitte pour la reprendre,
 J'ai bien aussi la sienne, & je vais la lui rendre.

Nous n'avons rien signé, je crois.

LE NOTAIRE.

Cela va le fâcher à ce que je présume,
 Ces bourgeois de Paris se sont fait une loi
 De tenir leur parole.

DUPEVILLE.

Ils le peuvent ; Mais moi

Je m'en tiens à notre coutume.

Tant qu'on n'a point signé l'on n'est point engagé,
 Et qui pense autrement suit un faux préjugé ;
 Je vous aprens cela.

LE NOTAIRE.

La leçon est fort bonne,

Et j'en vais profiter.

DUPEVILLE.

Que faites-vous donc là ?

COMEDIE.

43

LE NOTAIRE.

Vous l'allez voir.

DUPEVILLE.

Encor ?

LE NOTAIRE.

Je me précautionne.

Signez.

DUPEVILLE.

Qu'est-ce donc que cela ?

LE NOTAIRE.

Un billet d'une somme à moi par vous promise.
De bouche seulement, payable à volonté,
Et duquel votre seing fera la sûreté.

DUPEVILLE.

Pourriez-vous de ma part craindre quelque surprise ?

LE NOTAIRE.

Non, mais signez toujours.

DUPEVILLE.

Volontiers, mais ma foi

Je vous aurois payé.

LE NOTAIRE.

Maintenant je le crois.

DUPEVILLE *seul.*

Il a parleu bien fait, peste ! le fin compere !

Il sçait se précautionner :

Il est de mon pays, & qui plus est Notaire,

Cela ne doit pas m'étonner.



SCÈNE IV.

DAMIS, DUPEVILLE.

DAMIS.

EH bien, Monsieur de Dupeville ;
Sais-je faire un éloge, & prends-je le bon stile ?

DUPEVILLE.

Le meilleur.

DAMIS.

Grace au ciel, on a quelques talens ;
H n'est que les Gascons pour bien louer les gens.

DUPEVILLE.

Vous m'avez fait rougir.

DAMIS.

Sottise !

Nous ne devons rougir que lorsqu'on nous méprise ;

Au reste, je me suis devant vous retenu ;

Pour ne pas porter coup à votre modestie ;

Mais, dame, après votre sortie

Il falloit voir comment je vous ai soutenu.

Tant y a, j'ai rendu vos qualités notoires

Mieux que dix orateurs ensemble ne feroient ;

Et des éloges plus vingt fois que n'en tiendroient :

Vingt Epîtres dédicatoires.

Cela fera son plein effet,

Je vous en donne ma parole.

Angelique rioit, sandis, comme une folle ;

C'est signe qu'elle avoit le cœur fort satisfait.

Je gagerois ma légitime
 Qu'elle a conçu pour vous bien plus qu'e-
 stime.

Vous lui plaisez, vous dis-je, & par un doux lieu
 On verra votre sort dans peu s'unir au sien,
 La moitié du chemin est faite.

DUPEVILLE.

De tout mon cœur je le souhaite,
 Plus pour votre intérêt encor que pour le mien.
 Mais il faut à présent que votre soin s'applique
 A faire en ma faveur expliquer Angelique,
 Sans cela nos projets ne réussiroient pas.

DAMIS.

Eh! c'est à quoi je vais travailler de ce pas:
 Je vois arriver Isabelle,
 Sortez, & laissez-moi concerter avec elle
 Les moyens les plus courts pour la mettre en nos
 lacs.

DUPEVILLE *à part.*

Quelle dupe! écoutons ce qu'ensemble ils vont
 dire.



SCÈNE V.

DAMIS, ISABELLE.

DAMIS.

CERTES, vous arrivez ici fort à propos,
 Car j'ai certain secret à vous dire en deux mots.

ISABELLE.

Et moi, Monsieur, je me retire ;
Et ne veux rien du tout sçavoir.

DAMIS.

D'où vient donc cette humeur que vous me faites
voir ?

Ho ça, pour aujourd'hui point de tracasserie.

Je sçais qu'un peu de beouillerie

Ragoûte quelquefois à point les amans ;

Mais on perd trop de temps en raccommodement.

Voyons le terme où nous en sommes.

ISABELLE.

Vous êtes le plus sombre & le plus noir des hommes.

DAMIS.

Qui, moi, noir ? l'épithète a de quoi m'étonner,

C'est contre mon honneur un attentat infigne,

Et de tous les côtés j'ai beau m'examiner,

Je me trouve plus blanc qu'un cigne.

De quoi vous plaignez vous, de grace répondez ?

Voyons.

ISABELLE.

Vous me le demandez !

DAMIS.

Comment, si je vous le demande ?

Si j'en sçais un seul-mot, je veux que l'on me
pende.

ISABELLE.

Je vais vous l'expliquer, Monsieur, puisqu'il le faut.

Que n'avez vous pas dit tantôt

En nous parlant de Dupeville ?

Perfome à le louer parut-il plus habile ?

L'éloge étoit-il vrai ?

DAMIS.

J'ose le garantir.

ISABELLE.

A-t'on menti jamais avec plus d'assurance?

DAMIS.

Menti ? le terme est fort.

ISABELLE.

Qui j'appelle mentir
 Quand on parle des gens autrement qu'on ne pense.

DAMIS.

Permettez qu'un instant je me mette en defense,
 Les gens de mon pays vont souvent à l'excès,
 Ils exagerent fort, mais ne mentent jamais.

Voilà la difference en somme,

Tout ce que j'ai dit de cet homme

Je la pense à présent, & vous le penserez

Tout de même que moi quand vous m'écouteriez.

ISABELLE.

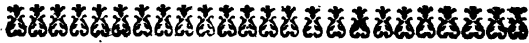
J'ignore d'où pour lui provient votre grand zèle.

DAMIS.

Il a capitulé, je rentre dans mes droits.

Ma Cousine paroît de grace devant elle.

N'en dites point de mal.



SCENE VI.

LE NOTAIRE, ISABELLE, DAMIS ;
ANGELIQUE, DUPEVILLE *caché*.

LE NOTAIRE.

Il est là.

ANGELIQUE.

Je le vois.

Vous semblez, mes enfans, être ensemble en querelle ;

Quelle en est la raison ?

DAMIS.

C'est une bagatelle.

Madame ne scauroit souffrir

Que je dise du bien de Monsieur Dupeville ;

Elle lui veut un mal, mais un mal à périr.

ANGELIQUE.

Elle a tort, & pour lui je suis moins difficile.

Que je te trouve injuste en cette occasion !

Tu ne juges de lui que par prévention.

En quoi te déplaît-il ? il est en tout passable ;

Bien fait.

DAMIS.

Bien découplé.

ANGELIQUE.

Pour l'esprit.

DAMIS.

DAMIS.

C'est un diable.

ANGELIQUE.

Il parle bien.

DAMIS.

Comme feu Ciceron.

ANGELIQUE.

N'est-il pas poli , doux ?

DAMIS.

Affable , sociable ?

ANGELIQUE.

On le dit honnête homme.

DAMIS.

On le doit préfumer.

ISABELLE.

Puisqu'il est si parfait , il mérite qu'on l'aime ,
Et pour vous contenter, Monsieur , je vais l'aimer.

DAMIS.

Eh , qui vous dit cela ? vous allez à l'extrême ,
Suffit pour vous de l'estimer ;
D'en penser bien , & d'en parler de même.

ANGELIQUE.

Mais aussi contre lui pourquoi te gendarmer ?
L'amour qu'il a pour toi cause-t'il sa disgrâce ?
J'en sçai qui penseroient autrement à ta place.

ISABELLE.

Seroit-ce vous ?

ANGELIQUE.

Peut-être.

C

**LA GAGEURE,
DAMIS.**

Eh , tandis , pourquoi pas ?
 La conquête d'un cœur a toujours des appas ;
 D'ailleurs pour le beau sexe il est de la prudence
 D'en attirer plus d'un sous son obéissance.
 Les hommes sont portés à la légèreté ;
 Dans leur ame on en voit la source ;
 Et souvent un amant qu'on n'a point rebuté ,
 Est une excellente ressource ,
 Au cas d'une infidélité.

ISABELLE.

De l'avoir pour amant seriez-vous glorieuse ?

ANGELIQUE.

Mais je croi qu'il pourroit rendre une femme heu-
 reuse.

DAMIS.

Ma foi , de tes discours je demeure enchanté.
 Par exemple , je te suppose ;
 Pour un autre que toi si Clirandre entêté
 Vouloit rompre l'accord autrefois arrêté ,
 Dont votre hymen est une clause ,
 Quel seroit ton parti dans cette extrémité ?

ANGELIQUE.

Je m'en consolerois.

DAMIS.

Pouffons plus loin la chose.
 Si Dupeville alors te venoit humblement
 Offrir son cœur , sa main ; répond précisément ,
 Les accepterois-tu ? parle net , & pour cause.

ANGELIQUE.

Je les accepterois.

DAMIS.

Au vrai ?

ANGÉLIQUE.

Sans hésiter.

DAMIS.

Je ne suppose plus , tu peux les accepter.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ANGÉLIQUE.

Clitandre m'auroit-il trahie ?

DAMIS.

Tu l'as dit ; à quoi bon chercher tant de détours ?

Je t'apprens qu'il a pris de nouvelles amours ,

Qu'avec une autre il se marie ,

Et Dupeville t'offre un cœur

Qui vient tout à propos réparer ce malheur.

ISABELLE.

Ah ! je respire.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible ?

Clitandre pour une autre auroit le cœur sensible ?

Non , permettez-moi d'en douter.

DAMIS.

C'est moi qui te l'assure , & tu peux y compter.

Que te faut-il de plus ?

ANGÉLIQUE.

L'apprendre

Par le propre aveu de Clitandre :

Je ne le croirai point , j'ose le déclarer ,

Si lui-même aujourd'hui ne vient m'en assurer.

Engagez-le à cela , je suis prête à l'entendre.

DAMIS.

Je vais l'y préparer.

Cij

LA GAGEURE;
ANGÉLIQUE.

Je reviens à l'instant.

DAMIS.

Suivez-la de grace, Madame :
Et dans ces bons desseins entretenez son ame,
Car notre bonheur en dépend.



SCÈNE VII.

DAMIS, DUPEVILLE.

DAMIS.

JE viens de faire un coup de tête,
Et pour votre bonheur, notre ami, tout s'apprête.

DUPEVILLE.

Vous avez fait merveille, & j'ai tout entendu.
Je vais faire avertir Clitandre,
Afin qu'il vienne ici se rendre,
Il est bon qu'il soit prévenu.
Le voici justement. ●



SCENE VIII.

CLITANDRE, DUPEVILLE;
DAMIS.

DAMIS.

JE t'annonce un orage
Mon cher, mais il faut le braver,
J'ai déjà commencé l'ouvrage,
Et c'est à toi de l'achever.
Angelique sçait tout, j'ai pris soin de l'instruire
De ce qu'à ton sujet il importoit de dire.
Elle a pris cela d'un air doux,
Et ne s'en est pas mise un instant en couroux.
Il faut en convenir, c'est une bonne fille.
Il s'agit à présent d'un rien, d'une vétille;
C'est que dans mes discours elle a toujours douté
Que je lui dise vérité;
Et comme de bien près cette affaire la touche,
Elle veut seulement l'apprendre de ta bouche;
Tu n'as qu'à dire un mot, & tout est arrêté.

CLITANDRE.

Que me propose-tu ? je ne puis y souscrire.

DAMIS.

Tu ne le peux ? ah ! sandis, je t'admire.

CLITANDRE.

Comment, je lui ferois moi-même un tel aveu ?

DAMIS.

Eh, pourquoi non ? c'est ce qu'elle desire.
Ne vas pas mettre ici les vains égards en jeu,
Car c'est un pas qu'il te faut faire.

CLITANDRE.

Il est rude.

DAMIS.

D'accord, mais il est nécessaire.

CLITANDRE.

Quel tour prendre, dis-moi ?

DAMIS.

L'on en trouve, il suffit,
On se tire de tout avec un peu d'esprit.

CLITANDRE.

Quelle confusion est égale à la mienne !

DAMIS.

Allez lui dire qu'elle vienne.

CLITANDRE.

Grands Dieux ! quel trouble je ressens !
Faire un tel compliment, la démarche est cruelle,
Et comment le recevra-t'elle ?

DAMIS.

Tu n'as qu'à le larder de quelques grains d'encens,
Compte qu'il passera, car aujourd'hui tout passe :
Tiens, mon ami, dans tout ce que l'on entreprend
Le point essentiel c'est le tour que l'on prend.

Je lui ferois, si j'étois à ta place,
Un si joli portrait de l'infidélité,
Qu'elle en voudroit tâter par curiosité.

COMEDIE.
CLITANDRE.

55

Mais puis-je sans rougir. . . .

DAMIS.

Quoi, rougir à ton âge!
Moque-toi du qu'en dira-t'on,
Fais, fais comme César, passe le rabinon,
Je ferai ton second ... allons, ferme, courage.
Je la vois s'avancer, songe à te tenir prêt.



SCENE IX.

DAMIS, CLITANDRE,
ANGELIQUE.

DAMIS.

MA Cousine, on t'attend.

ANGELIQUE.

Laissez-nous, s'il vous plaît,
Un moment sans témoin nous expliquer ensemble.

CLITANDRE, *bas à Damis.*

Non, ne me quitte pas.

DAMIS.

Vous pouvez, ce me semble,
Devant moi vous entretenir,
Je sçais tous les discours que vous aïlez tenir.

ANGELIQUE.

N'importe, à mes desirs consentez de vous rendre;
Ou bien je ne veux rien entendre.

C iv

DAMIS.

Mais pourquoi donc. . . .

CLITANDRE.

Je sens croître mon embarras ;

Reste.

ANGELIQUE.

Partez , vous dis-je , ou je fors de ce pas.

Si le discours désagréable

Que vous m'avez tenu se trouve véritable ,

Mon amour propre souffriroit

D'avoir quelque témoin qui nous écouteroit.

DAMIS.

Puisqu'il le faut jè me retire.

à Clitandre.

Point de foiblesse, au moins, à sa voix fais le sourd ,

Vite , vite , au fait , coupe court.



S C E N E X.

ANGELIQUE , CLITANDRE

CLITANDRE *à part.***M**A situation ne-sçauroit se décrire.

ANGELIQUE.

Eh bien Clitandre , eh bien , qu'avez-vous à me dire ?

CLITANDRE.

Vous'en pouvez juger par le trouble où je suis.

ANGELIQUE.

Il faut le dissiper, Monsieur.

CLITANDRE.

Je ne puis,
Ce trouble à chaque instant s'augmente ;
Et je n'ose parler.

ANGELIQUE.

Oui, je me représente
L'embaras où se trouve un homme tel que vous ;
Qui se voit obligé de faire
Un aveu qui n'est pas sûrement des plus doux.
Je l'exige pourtant ; & pour me satisfaire,
Sans chercher avec moi de détours sur ce point ;
Dites-moi franchement si vous ne m'aimez point.

CLITANDRE.

Ah ! que ne pouvez-vous, Madame,
Pénétrer à présent jusqu'au fond de mon ame,
Que vous m'épargneriez de peine & d'embaras !
Riche en vertus, aussi riche en appas,
Votre main d'un époux comblera l'espérance.
Le ciel à ce bonheur sembloit me destiner ;
Mais le penchant fatal qui vient de m'entraîner,
M'en dérobe la jouissance ;
Et je suis dans cette occurrence,
Plus à plaindre qu'à condamner.

ANGELIQUE.

Je sçais que de son choix on n'est pas toujours
maître.

CLITANDRE.

Je l'ai, Madame, été moins qu'un autre peut-être ;

Mon amour est un coup du sort ;
 Dont l'extrême rigueur se plaît à me contraindre.
 Je jure qu'il n'est point d'effort
 Que je ne me fois fait pour tâcher de l'éteindre.

ANGELIQUE.

L'objet qui vous engage a donc beaucoup d'apas ?
 Faites-m'en le portrait, Monsieur, je vous en prie.

CLITANDRE.

Que me demandez-vous, hélas ?

ANGELIQUE.

Et ne vous en défendez pas,
 De grace, & là-dessus contentez mon envie.

CLITANDRE.

Il me seroit, Madame, impossible en honneur.

ANGELIQUE.

Quoi, vous me refusez, Monsieur, cette faveur ?

CLITANDRE.

Comment vous la peindrois-je ? elle m'est in-
 connue.

ANGELIQUE.

Vous me surprenez ! Quoi.

CLITANDRE.

Je ne l'ai jamais vue.

ANGELIQUE.

Jamais.

CLITANDRE.

Non, rien n'est plus certain,
 Preuve que mon amour est un coup du destin.

ANGELIQUE.

Ne pourrois-je en détail sçavoir votre aventure ?

CLITANDRE.

Dispensez-moi, je vous conjure,
D'un récit qui ne peut vous faire aucun plaisir.

ANGELIQUE.

N'importe, je l'exige.

CLITANDRE.

Il faut vous obéir.

Jusqu'ici j'ai toujours crû, Madame,
Qu'un hymen sans amour ne sçauroit être heu-
reux,
Qu'un mari doit voir dans sa femme
Tout ce qui peut combler ses vœux.

ANGELIQUE.

Fort bien.

CLITANDRE.

J'avois pour vous cette parfaite estime
Qu'on ne sçauroit vous refuser sans crime ;
Mais c'étoit de l'amour que je voulois avoir,
Vous le méritez bien ; j'étois au désespoir
De rendre à vos apas aussi peu de justice.
Je ne pouvois me contenoir,
Et j'attribuai ce caprice
A l'habitude de vous voir.

Je voulus essayer si quelque tems d'absence
Ne me guériroit pas de mon indifférence.
Je partis de Paris, & je sentis enfin
Que mon éloignement secundoit mon dessein.
Je souhaitai bientôt votre présence.
Je devins rêveur, triste, inquiet, soucieux,
Je ne vous voyois point paroître.

Et je fus enchanté lorsque je crus connoître
Que mon cœur vous cherchoit aussi-bien que mes
yeux.

Alors , charmé de ma défaite ,
Je me hâtai de quitter ma retraite ,
Et je volai vers vous pour vous livrer mon cœur ;
Je ne vous trouvai point.

ANGELIQUE.

J'étois , je crois , partie
Pour aller voir ma tante en Normandie.

CLITANDRE.

Eh ! ce fut ce départ qui causa mon malheur.
Que je serois heureux , si je vous avois vue !
Ce cœur seroit à vous , son heure étoit venue.

ANGELIQUE.

L'inconnue à ma place alors s'en empara.
Mais où la vîtes-vous ?

CLITANDRE.

Au Bal de l'Opera:
Dans la loge où j'étois , arriverent deux Dames ,
Je l'avoue , à l'instant j'eus de l'émotion ;
L'une d'elles sur moi fit une impression
Qu'amour fait maître dans les ames
Qu'il veut faire brûler de ses plus vives flames.
Quoiqu'un masque impertun me cachât ses apas ;
J'aimai , je succombai , je ne résistai pas.
Les charmes répandus sur toute sa personne ,
Sa maniere de s'exprimer ,
Et même son accent , car je la crois Gasconne ;
Tout sembla conspirer à me la faire aimer.
J'osai me déclarer , & cet aveu sincere
Chez elle n'excita ni dépit ni colere :

Elle me flata même avant de s'en aller ;
 Qu'au bal suivant je pouvois lui parler ;
 Elle y vint , & depuis cette seconde vue
 Ma flame s'est toujours accrue.
 Au même endroit souvent nous nous sommes
 trouvés ,
 Et mes empressements sembloient être approuvés ;
 Malgré cela toujours à mes desirs rebelle ,
 Croyez que je n'ai pu jamais obtenir d'elle
 Qu'elle se démaquât. Dans ce Jardin ce soir
 Elle m'a promis de se rendre ;
 J'y jouirai du plaisir de la voir ,
 Et je sçaurai le sort qu'il m'est permis d'attendre.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous venez ici de me conter ,
 Clitandre , d'un Roman seroit bien la matière ;
 Mais pour vous un soupçon commence à m'agiter ;
 Si c'étoit une avanturière ?
 Ce que je dis n'est pas pour vous en dégôûter.

CLITANDRE.

Ah ! j'aurois là-dessus tort de m'inquiéter.
 La douceur de son caractère ;
 Et surtout son esprit , qui sçait tout enchanter ;
 Me persuade le contraire.
 Oui , j'ai tout lieu de me flater
 Que tout répond aux apparences ;
 Mas je ne puis au vrai sçavoir les sentimens
 Qu'en lui donnant des assurances
 Qu'avec vous j'ai rompu tous mes engagements.

ANGÉLIQUE.

La chose n'est pas mal-aisée ,
 Et quoi qu'il en coûte à mon cœur ;
 Vous me trouverez disposée

A tout sacrifier à cet objet vainqueur.
 J'ai vu dans vos discours une franchise extrême,
 Les miens, à votre égard doivent être de même.
 Je vous aime, j'en fais un inutile aveu,
 Et j'ai jamais votre indifférence,
 Votre froideur, ni votre absence
 N'ont pu diminuer mon feu ;
 Mais cette flamme est pure & désintéressée,
 Et votre seul bonheur occupe ma pensée ;
 Si j'avois pu le faire, il m'eût été bien doux
 De le partager avec vous.
 Mais pour un autre objet votre ame prévenue
 Ne me laisse plus cet espoir,
 Et ce n'est qu'à cette inconnue
 Qu'il est permis à présent de l'avoir.
 Livrez-vous à votre tendresse,
 Je ne vous nuirai pas, vous pouvez y compter ;
 Mais de votre côté conservez-moi sans cesse
 L'estime & l'amitié que je crois mériter.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, comment répondre
 A tant de générosités ?
 Que de grâces ! que de bontés !
 Elles ont de quoi me confondre.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Clitandre, allez, soyez heureux,
 Et croyez que c'est-là l'objet de tous mes vœux.

CLITANDRE *en s'en allant.*

Que de vertus vous me faites paroître !
 Amour ! ah ! de mon choix laissez-moi donc le
 maître.

SCENE XI.

ANGELIQUE, DAMIS.

DAMIS.

AVOIS-JE raison , en effet ?
 Te reste-t'il encor des doutes sur Clitandre ?
 Il s'en va tout rêveur.

ANGELIQUE.

J'ai l'esprit satisfait ;
 J'ai sçu ce que de lui je souhaitois apprendre.

DAMIS.

Et quelle est à présent ta disposition ?

ANGELIQUE.

La même.

DAMIS.

Et touchant Dupesville
 Quelle est ta résolution ?

ANGELIQUE.

De te le répéter il seroit inutile.

DAMIS.

Venez , venez notre amoureux ,
 Rendre grace à l'objet qui se rend à vos vœux.



SCENE XII.

DUPEVILLE, & les Acteurs de la
Scene précédente.

DUPEVILLE.

EST-IL bien vrai, belle Angelique,
Qu'en ma faveur votre bouche s'explique ?
Ai-je dû jamais l'espérer ?
Belle, aimable comme vous êtes,
Que n'ai-je de mérite assez pour réparer
La perte qu'aujourd'hui vous faites.

ANGELIQUE.

Je n'en fais point, Monsieur, vous êtes dans l'er-
reur,
Et si tout réussit au gré de mon envie,
Rien n'égalera mon bonheur.

DUPEVILLE.

Vous me charmez, Madame, & mon ame ravie...

DAMIS.

Voilà donc l'affaire finie.

ANGELIQUE.

J'y vois plus d'un obstacle encor.

DAMIS.

Tu crains que Monsieur Lisidor
A ses desirs ne soit contraire,
Il va se dégager.

DUPEVILLE.

Oui, j'en fais mon affaire;

COMEDIE.

65

ANGELIQUE.

Et l'aveu de ma mere ?

DUPEVILLE.

Oh , je sçai le moyen
De l'obtenir bientôt. Permettez que j'agisse.
La voici , je médite un petit artifice
Qui nous réussira , si vous le voulez bien.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous voudrez ; mais ne m'en dites rien ;
Et pour que je n'en sois ni témoin ni complice
Je fors . . . Venez Damis.



SCENE XIII.

DUPEVILLE , Madame ARGANTE ;
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

OUI , nous démentir tous ,
En croire votre seule idée !

Madame ARGANTE.

Non , non , je n'en serai jamais persuadée.
Croyez - moi , je connois Clitandre mieux que
vous ,

Il adore ma fille , il sera son époux ;
Je ne m'y trompe pas , c'est moi qui vous le jure :

LE NOTAIRE.

Mais sur quel fondement ?

66. LA GAGEURE.

Madame ARGANTE.

Sur ce que j'en suis sûre ;
Et si sûre , en un mot , que contre qui voudra ,
Je suis prête à l'instant d'en faire la gageure.
Que répondez-vous à cela ?

LE NOTAIRE.

Que la chose est fort inutile.

DUPEVILLE.

Je puis vous assurer . . .

Madame ARGANTE.

Oh , Monsieur Dupeville ;
Je n'en croirai ni vous ni lui.

DUPEVILLE.

Mais . . .

Madame ARGANTE.

Il faut avec moi qu'on gage ou que l'on cède.

DUPEVILLE.

Eh bien , Madame , soit , j'accepte le parti.

Madame ARGANTE.

Je gagerois , je crois , tout ce que je possède.

DUPEVILLE.

Je ne puis à jeu sûr , gagner tout votre bien ;
Mais pour vous contenter , j'imagine un moyen ,
Parions la main d'Angelique.

Madame ARGANTE.

Que veut dire cela ?

DUPEVILLE.

Madame , je m'explique ,
Convenez , si Monsieur a dit la vérité ,

Sur le changement de Clitandre ,
Que vous accepterez pour gendre
Celui qui de ma part vous sera présenté.

Madame ARGANTE.

**J'y souscris de bon cœur. Mais de votre côté ,
Quelle sera votre gageure ?**

DUPEVILLE.

J'en laisse décider votre discrétion.

Madame ARGANTE.

Va donc , votre succession.

DUPEVILLE.

Volontiers.

Madame ARGANTE.

Sur ce pied , nous n'avons qu'à conclure.
Mais avant tout , expliquons-nous un peu ,
Pour que les quiproquos ici n'ayent aucun lieu ,
Vous soutenez tous deux malgré toute apparence,
Qu'un autre sur ma fille aura la préférence ,
Et que Clitandre , épris de la plus vive ardeur ,
A cette autre destine & sa main & son cœur ?

LE NOTAIRE.

Voilà ce que j'avance.

DUPEVILLE *à part.*

Oh ! la preuve en est claire.

Madame ARGANTE.

Et moi , je soutiens le contraire.
Si je perds , & qu'ainsi vous gagniez le pari ;
Vous-même nommerez à ma fille un mari ;
Pourvu que c'en soit un au moins qui lui convienne,
Je veux dire sortable.

LA GAGEURÉ;

DUPEVILLE.

Oh , foyez-en certaine.

MADAME ARGANTE.

Et fi de mon côté je gagne , je pourai
Dispofer de mon gain comme je l'entendrai.
Soyez perfuadé que de cet avantage
Je fçaurai faire un bon ufage.

DUPEVILLE.

Soit , je confens à tout.

MADAME ARGANTE.

Ç'a , parole d'honneur.

DUPEVILLE.

Oh , je le veux de tout mon cœur ;
Mais ce n'eft pas affez , Madame , pour bien faire,
Ecrivons.

MADAME ARGANTE.

C'eft bien dit.

LE NOTAIRE.

Et pardevant Notaire.

MADAME ARGANTE.

Où , c'eft encore mieux , écrivons.

LE NOTAIRE.

Il faut certaine forme à cet acte.

MADAME ARGANTE.

Rentrons ;

Et vous lui donnerez la forme néceffaire.

DUPEVILLE.

Que pour moi je vois prendre un bon tour à l'af-
faire.


Fin du fecond Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE. DUPEVILLE, LE NOTAIRE.

DUPEVILLE.


 OUI, Monsieur, l'acte est fort bien fait.

LE NOTAIRE.

Rien n'y manque , je crois.

DUPEVILLE.

J'en suis très-satisfait.

C'est ici que ce soir Clitandre & l'Inconnue

Doivent avoir une entrevue ,

Madame Argante en sera le témoin.

Pour qu'elle n'ait plus rien à dire ;

Il le faut , & de l'y conduire

Moi-même je prendrai le soin.

LE NOTAIRE.

Oui, c'est fort bien pensé.

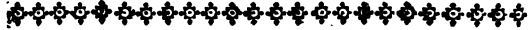
DUPEVILLE.

Oh, oh, Madame Argante,

Vous ne gagnerez pas avec moi chaque jour ;
 Cette fois-ci j'aurai mon tour.

LE NOTAIRE *à part.*

Les choses n'iront pas au gré de ton attente.



SCENE II.

DUPEVILLE, LE NOTAIRE,
 ARLEQUIN.

DUPEVILLE.

ARLEQUIN, Arlequin.

ARLEQUIN.

Monfieur.

DUPEVILLE.

Ne manque pas,
 Lorsque la nuit viendra, de faire sentinelle.

ARLEQUIN.

Où, Monfieur.

DUPEVILLE.

Ici.

ARLEQUIN.

Bon.

DUPEVILLE.

Et lorsque tu verras
 Une Dame masquée, & Clitandre avec elle,
 Sens m'avertir.

ARLEQUIN.

Fort bien.

DUPEVILLE.

Te voilà bien instruit.

ARLEQUIN.

Oui, oui, ... Monsieur?

DUPEVILLE.

Eh bien, qu'est-ce ?

ARLEQUIN.

Une bagatelle
Qui m'embrouille l'esprit.

DUPEVILLE.

Et quelle ?

ARLEQUIN.

Voyez-vous clair quand il est nuit ?
Pour moi, ma foi, je n'y vois guere ;
Ordonnez donc que la lune m'éclaire,
Ou donnez-moi quelque signalement.

LE NOTAIRE.

Il a raison, & parle sensément.

ARLEQUIN.

Grand merci, Monsieur le Notaire.

DUPEVILLE.

Tu connois bien Clitandre ?

ARLEQUIN.

Attendez.... Non, vraiment.

DUPEVILLE.

Non ! il fort d'avec moi , dans ce même moment
Avec moi tu l'as vû !

ARLEQUIN.

Cela se peut bien faire ;
Faites-m'en souvenir ; est-il grand ou petit ?

DUPEVILLE.

Plus grand que toi.

ARLEQUIN.

La belle taille ! peste !
Oh, je le connoîtrai de reste ;
On ne peut s'y tromper , & cela me suffit...
De quelle étoffe est son habit ?

DUPEVILLE.

Le sot !

ARLEQUIN.

Et la couleur, Monsieur ?

DUPEVILLE.

Quelle cervelle !
Finiras-tu bientôt avec tes questions ?

ARLEQUIN.

Elles sont à propos , & vous marquent mon zele.
Je veux en serviteur fidele
Bien m'aquitter de mes commissions.

DUPEVILLE.

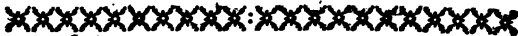
DUPEVILLE.

Tiens , sans tant de raisons , pour ne pas t'y mé-
prendre ,

Quand tu verras quelqu'un entrer dans ce jardin ,
. Dépêche-toi de venir me l'apprendre ,
Et ne va pas dormir.

ARLEQUIN, *montrant sa boucille.*

Non , foyez-en certain ;
Car je porte avec moi ce reveil matin.



SCENE III.

DUPEVILLE, LE NOTAIRE.

DUPEVILLE.

CETTE précaution n'étoit pas inutile ;
Et je dois, ce me semble , avoir l'esprit tranquille ;
Qu'en dites-vous ? je défie aux plus fins
De pouvoir à présent traverser mes dessein.

LE NOTAIRE.

Non , non , à leur succès , Monsieur , rien ne s'op-
pese.

Je dois pourtant vous faire observer une chose.

DUPEVILLE.

Eh quoi ?

LE NOTAIRE.

Vous n'êtes pas encor
Dégagé d'avec Lisidor ;
Et l'acte contient cette clause :

D.

74 *LA GAGEURE,*
Que le mari doit être indispensablement
Libre de tout engagement.

DUPEVILLE.

J'ai sçu pourvoir à tout. Tenez, lisez ma lettre
Avant que dans ses mains je la fasse remettre ;
Je ne fais rien imprudemment.



SCENE IV.

DUPEVILLE, LE NOTAIRE,
DAMIS.

DAMIS.

AH! mon cher, que je vous embrasse.
Ce que vous avez fait me charme, me ravit !
Vous êtes un phœnix, un prodige en esprit :
Non, personne n'en a, que le votre n'efface.

Avec quelle dextérité
Vous avez de Madame Argante
Saïsi l'humeur contrariante,
Et que vous en avez finement profité !

Je ne vis jamais tant d'adresse.
Tout Gascon que je suis, j'en suis émerveillé.

DUPEVILLE.

C'est que pour vous j'ai travaillé.

DAMIS.

Je le sçais. Vous m'allez tenir votre promesse ?

DUPEVILLE.

Voici la preuve, écoutez.

LE NOTAIRE *lit.*

» Soit raison , soit caprice , je ne songe plus ,
 » Monsieur , au mariage proposé entre Mademoi-
 » selle votre fille & moi. Vous ne sçauriez mieux
 » faire qu'è de la donner à Damis ; je vous le con-
 » seille , & vous rends votre parole. Je n'en suis
 » pas moins votre très-humble & très-obéissant
 » serviteur, *Dupeville.*

» A Monsieur Lisidor à Paris.

DUPEVILLE.

A l'instant

Je vais pour l'envoyer , Monsieur , à son adresse.

DAMIS.

Un petit-mot.

DUPEVILLE.

Quoi donc ? n'êtes-vous pas content ?

DAMIS.

A dire vrai , ce point est assez important ;
 Mais il en est encore un autre , qui je pense,
 N'est pas d'une moindre importance.

DUPEVILLE.

Eh quel est-il ?

DAMIS.

C'est le comptant.

LE NOTAIRE.

Ceci pourroit tirer à conséquence ,
 Restons pour écouter leur conversation.

DAMIS.

Eh bien ?

D ij

LA GAGNEUR,
DUPEVILLE.
 Qu'appellez-vous, Monsieur...?

DAMIS.

Eh, le partage
 De certaine succession.

DUPEVILLE.

Oh, ne me parlez pas de cela davantage.

DAMIS.

Il est fait ?

DUPEVILLE.

Non.

DAMIS.

Eh bien, procédons à l'ouvrage,
 Voilà Monsieur.

DUPEVILLE.

J'ai fait une réflexion.

Ensemble nous plaidons, il me convient d'at-
 tendre,

Monsieur, une décision,
 Sans-cela l'on pourroit avoir opinion
 Qu'au lieu de vous donner, je ne fais que vous
 rendre.

LE NOTAIRE.

Le tour n'est pas mauvais.

DUPEVILLE.

Ma réputation
 En seroit un peu trop blessée.

DAMIS.

Délicatesse mal placée,
 Et qui ne vaut rien en ce cas.
 Vous m'avez promis; n'est-ce pas ?

DUPEVILLE.

Oui, mais....

DAMIS.

Oh, point de mais, j'entens peu ce langage.
 Vous m'avez promis... Eh! l'avez-vous oublié?

DUPEVILLE.

Non, sans doute, & pour vous aussi je me dégage.

DAMIS.

J'entens fort bien, mais de l'ouvrage
 Ce n'est encor que l'amitié.

DUPEVILLE.

Vous avez dans ceci, Monsieur, tout l'avantage.

DAMIS.

Eh! comptez-vous pour rien, sandis, mon amitié?
 Ignorez-vous que je vous l'ai vendue?

DUPEVILLE.

Quoi donc? vous la vendez à beaux deniers
 comptans?

DAMIS.

Sans doute, sans cela l'auriez-vous obtenue?

A certains je la donne, à d'autres je la vends;

D'ailleurs vous l'avez marchandé,

Car je ne songeois pas à faire ce marché;

A ce prix seulement elle fut accordée,

Et si vous me payez je n'en fais point fâché.

DUPEVILLE.

Tenez, finissons notre affaire;

Après quoi l'on verra ce que l'on pourra faire;

Et croyez....

LA GAGEURE,
DAMIS.

Discours de Normand.

Ceci me sent la tricheme ,
Et votre physionomie
Rembrunit furieusement.

Vous battez la campagne , & parlez vaguement.
Je n'aime point que l'on hésite ;
Parlez-moi clair.

DUPEVILLE.

Pardon si je vous quitte ,
Je m'aperçois qu'il se fait tard ,
Je vais donner ma lettre , & presser son départ.

DAMIS.

Eh , non , non , attendez.

DUPEVILLE.

Je ne sçaurois.

~~~~~

SCENE V.

DAMIS, LE NOTAIRE.

DAMIS.

J'Augure  
Que je serai le sot de l'aventure.  
Je demeure immobile , interdit , ah ! sandis !  
Me feroit-il une telle imposture ?  
Qu'en dites-vous ?

LE NOTAIRE.

Eh , mais ... je dis



Que je ne sçais pas trop ce qu'on peut en conclure :  
 On doit être content des gens de mon pays ,  
 Quand ils tiennent moitié de ce qu'ils ont promis.

DAMIS.

S'il me fait ce tour , je vous jure  
 Foi d'honnête Gascon , que je l'anécantis ;  
 Plus de quartier , il faut avec moi qu'il prononce ;  
 En termes clairs , s'il veut tenir l'accord.  
 Je vais le joindre , & sa réponse  
 Va dans l'instant décider de son sort.



SCÈNE VI.

ANGELIQUE, DAMIS,  
 LE NOTAIRE.

ANGELIQUE.

**O**U courez-vous , Damis ?

DAMIS.

Pas bien loin.

ANGELIQUE.

Et quoi faire ?

DAMIS.

Me mettre je crois en colère ,  
 Confondre & châtier un fat  
 Qui sera bientôt hors d'état  
 De jamais nuire ni déplaire.

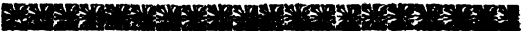
D iv

36 LA GAGEURE  
ANGÉLIQUE.

Écoutez, écoutez.

DAMIS.

Non, non, tu perds tes pas,  
Mille canons braqués ne m'arrêteroient pas.



SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LE NOTAIRE

ANGÉLIQUE.


D'Où lui vient cette pétulance ?

LE NOTAIRE.

Dupeville a poussé sa patience à bout.

ANGÉLIQUE,

Ah ! de grace suivez-le & l'informez de tout.



SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

M'Adame, j'attendois avec impatience  
Le moment de pouvoir vous parler sans témoin.

ANGÉLIQUE.

Vous m'étonnez, Monsieur, quel soin  
Vous fait rechercher ma présence ?

## CLITANDRE.

Belle Angelique , à vos genoux  
 Je viens réparer mon offense  
 Et vous donner une vive assurance  
 Des justes sentimens que j'ai conçus pour vous.

## ANGELIQUE.

Clitandre , levez-vous , & m'expliquez de grace  
 Une enigme qui m'embarasse.  
 Ce trouble , vos discours , & tout ce que je voi  
 En font une en effet pour moi.  
 Auriez-vous découvert quelle est votre inconnue ?  
 Déjà se seroit-elle offerte à votre vue ?  
 Ne l'aimeriez-vous plus ?

## CLITANDRE.

Je n'ose l'affurer ;  
 Mais je viens à vos pieds ici vous déclarer  
 Que je suis résolu de ne jamais connoître  
 L'objet qui de mon cœur s'est ainsi rendu maître ;  
 D'un tyrannique amour je veux braver les coups,  
 Et ne plus m'occuper désormais que de vous.

## ANGELIQUE.

Ce changement est prompt & me le doit paroître.  
 Et qui vous a donc fait former un tel dessein ?

## CLITANDRE.

Vos hontes , vos vertus , votre mérite enfin  
 J'ai cent fois rapellé , Madame , à ma mémoire ,  
 L'entretien de tantôt & vos derniers discours  
 Ils y seront gravés toujours ,  
 Et même j'ai tout lieu de croire ,  
 Qu'ils vont être à mon cœur d'un utile secours.  
 Vos sentimens pour moi , pleins de cette noblesse ,  
 Qu'on voit la générosité ;

D v.

Votre pitié pour ma foiblesse ;  
 L'avant touchant d'une tendresse,  
 Que j'avois si peu mérité.  
 Tant de traits, sous vos loix, m'ont enfin arrêté.  
 Un doux pressentiment m'annonce,  
 Qu'avec vous je dois être heureux ;  
 C'est un oracle qu'il prononce,  
 Et je ne le crois pas douteux.  
 Vous ne répondez rien ; que faut-il que je pense ?  
 Vos yeux même sur moi craignent de s'arrêter.  
 Ah ! c'en est fait, Madame, & je n'en puis douter,  
 J'ai de vos sentimens épuisé la constance.

## ANGÉLIQUE.

Vous sçavez mal interpréter  
 Ce qu'au fond de mon cœur renferme ce silence ;  
 Oui, de votre retour, cette tendre assurance,  
 Plus que vous ne pensez, a lieu de me flatter :  
 Tout ce que vous m'offrez je veux bien l'accepter,  
 Mais de grace, avant tout, voyez votre Inconnue,  
 Il le faut.

## CLITANDRE.

Vous voulez que je m'offre à sa vue ?  
 Non, je crains trop de me trahir ;  
 Permettez-moi plutôt de vous désobéir.  
 Tout prêt d'être entraîné par un penchant funeste,  
 Vos yeux, quand je les vois, m'empêchent d'y  
 céder,  
 Et je sçaurai bientôt en détruire le reste  
 Pour peu que vous vouliez m'aider.

## ANGÉLIQUE.

Autant que vous je le souhaite ;  
 Croyez qu'un tel succès me paroîtra bien doux ;  
 Mais il faut, je vous le répète,

Que vous soyez ce soir à votre rendez-vous.  
 Vous auriez de la peine à démêler peut-être  
 Quels sentimens pour moi vous avez en ce jour :  
 Ne vous y trompez pas, l'estime aime à paroître  
 Souvent sous les traits de l'amour ;  
 Et je vous avourai que si je n'ai fait naître  
 Que l'estime dans votre cœur,  
 Je sens que c'est trop peu pour ma délicatesse.  
 Je veux dans mon époux trouver de la tendresse ;  
 Tout le reste pour moi n'est pas assez flatteur.  
 Faites ce que je vous demande,  
 La complaisance n'est pas grande,  
 Voyez votre inconnue ; & si de votre ardeur  
 Vous me donnez après les mêmes assurances,  
 Bientôt vous me verrez céder à vos instances.

## CLITANDRE.

Non, de son ascendant je crains trop le pouvoir  
 Ne me forcez pas à la voir :  
 Je vous perds pour jamais, pour peu que dans mon  
 ame  
 Je laisse faire encor des progrès à ma flamme,  
 Pourquoi, loin de m'en dégager,  
 Voulez-vous m'exposer, cruelle, à ce danger ?

## ANGELIQUE.

Non, le péril n'est pas extrême ;  
 Je compte plus sur vous, Clitandre, que vous-même ;  
 Et si vous m'avez parlé vrai,  
 Je ne risquerai rien, sans doute, à cet essai.  
 Une juste raison fait que je vous en presse.  
 Bien souvent de l'amour l'hymen éteint les feux ;  
 Et d'une première tendresse  
 Le souvenir est dangereux.  
 Quand nous serions unis tous deux ;  
 Je craindrois, & j'en suis même persuadée,

Je n'y vois cependant guère mieux qu'en un four.  
 Bon ! qu'importe ? il s'agit à ce que dit mon maître  
 De voir quelqu'un , quel qu'il puisse être ;  
 Cela se voit de nuit comme de jour.

CLITANDRE.

Qui va là ?

ARLEQUIN.

Moi.

CLITANDRE.

Qui moi ?

ARLEQUIN.

La sentinelle

Qui cherche ici quelqu'un.

CLITANDRE.

Et qui.

ARLEQUIN.

Peut-être vous.

Comment est-ce qu'on vous appelle ?

CLITANDRE.

C'est quelque valet yvre.

ARLEQUIN.

Yvre, oui : mais entre nous

Motus , il ne faut pas que personne le sçache :

Mon Maître penseroit que je suis débauché ,

Cela le fâcheroit , & sûrôt qu'il se fâche ,

Il me donne à mon tour sujet d'être fâché.

Peur de causer quelque remu-ménage ;

Sur ce chapitre là , gardez-moi le secret

CLITANDRE.

Crois-moi , va-t'en dormir.

## SCÈNE X.

CLÉANDRE, ARLEQUIN *ivre.*

ARLEQUIN.

**J**E n'y vois presque plus. Maschons à l'avanture. . . .

Ou le vin que j'ai siroté,

A mes yeux éblouis, dérobe la clarté,

Ou cette nuit est diablement obscure. . . .

En aurois-je trop bû ? . . . non vraiment . . . tous-  
mes pas-

Sont assez assurés . . . je ne chancelle pas . . .

Hem ? plaît-il ? . . . par ma foi je ne sçais trop qu'en-  
croire.

Voyons si je pourai me rendre compte enfin

De tout ce que je viens faire dans ce jardin ;

Car on dit que le vin fait perdre la mémoire ;

Primo . . . ce n'est pas cela . . . non . . .

Comment diable . . . ah ! m'y voilà . . . bon . . .

Pour le coup je me le rapelle :

Mon maître veut qu'ici je fasse sentinelle ,

Afin de l'avertir quand un certain Monsieur

Là, d'une certaine grandeur ,

Vêtu de certaine manière ,

Viendra parler ici d'une certaine affaire ;

A certaine Dame , dit-on ,

Vêtue apparemment de certaine façon . . . .

A merveille, morbleu, c'est parler comme un  
livre ,

Je n'ai rien oublié , je sçais bien ma leçon ,

Et de-là je conclus que je ne suis pas ivre .

28

LA GAGNÉE,  
CLITANDRE.

Qui.

ARLEQUIN.

Non, je veux savoir comment est votre  
taille.

CLITANDRE.

Tiens, voilà deux louis, laisse-moi seul ici,  
tu je m'en irai, choisis, & tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Vous ne voulez donc pas, Monsieur, que je dé-  
mure ?

CLITANDRE.

Non.

ARLEQUIN.

Où sont les louis ?

CLITANDRE.

Les voilà.

ARLEQUIN.

Grand merci.

Mais cependant certain point m'embarrasse,  
Comment faire ? .. attendez ; instruisez-moi, de  
grace ;

Etes-vous quelqu'un, vous ?

CLITANDRE.

Raisante question !

Qui, vraiment.

ARLEQUIN.

C'en est assez, je vous cède la place.

Je me suis acquitté de ma commission,

Allons en avertir mon maître en diligence.



## SCENE XI.

CLITANDRE *seul.*

**B**ON! m'en voilà défait ... déjà la nuit s'avance,  
 Personne ne paroît ... que je serois heureux  
 S'il naïssoit quelque circonstance  
 Qui l'empêchât de se rendre en ces lieux!  
 Mais quelqu'un vient, je crois l'entendre,  
 Tout mon feu se rallume.

## SCENE XII.

ANGELIQUE, CLITANDRE.

ANGELIQUE *avec un accent Gascon.*

**E**tes-vous là, Clitandre?  
 Répondez.

CLITANDRE.

Oui, Madame, me voici.

ANGELIQUE.

Toute ma crainte est dissipée  
 Puisqu'enfin je vous trouve ici;  
 Je craignois qu'Angelique à me nuire occupée,  
 Ne vous eût empêché. . . .

CLITANDRE.

Non, non, vous l'offensés ;  
Elle vous sert mieux que vous ne pensés.

ANGÉLIQUE.

Je souhaite m'être trompée,  
Et retrouver toujours dans votre cœur  
Cette vive & sincère ardeur,  
Dont au premier abord votre ame fut frappée.

CLITANDRE *à part.*

Que ne puis-je plutôt en être le vainqueur !

ANGÉLIQUE.

Il est tems, je le crois, de me faire connoître ;  
Je l'ai promis à votre amour.  
D'autres raisons encore bien plus fortes peut-être,  
Semblent l'exiger en ce jour.  
J'ay payé d'un juste retour  
Les sentimens que je vous ai fait naître.  
A mes yeux, le premier, vous les fites paroître ;  
Mais bien longtems avant qu'ils me fussent connus,  
Les miens les avoient prévenus.

CLITANDRE.

Qu'entens-je ! quel aveu vous venés de me faire !  
Vous m'aimiés !

ANGÉLIQUE.

Je l'avoue, & je n'en rougis pas ;  
J'ai longtems souhaité que mes foibles appas  
Eussent le bonheur de vous plaire.  
Que j'eus un plaisir enchanteur !

Qu'alors mon ame fut contente,  
 De voir l'impression touchante,  
 Qu'à travers un masque trompeur  
 Je parus à l'instant faire sur votre cœur !  
 Tout sembla me donner l'assurance flatueuse,  
 Qu'en mes projets allés heureux  
 Je vous rendrois sensible, & je lus dans vos yeux  
 Ce trouble de l'amour, enfant mystérieux.  
 Si je ne remplis pas vos desirs curieux ;  
 Si je me refusai pour lors à leur instance,  
 C'étoit pour les mieux irriter :  
 Le succès, grâce au Ciel, passe mon espérance ;  
 Et je trouve dans leur constance  
 Ce que j'avois à souhaiter.  
 Mais, quoi ! vous gardés le silence ;  
 Clitandre, à ces discours vous ne répondés rien !  
 Quelle froideur succède à tant de flâme !  
 Ne m'aimeriez-vous plus ? hélas ! je le crains bien.

## C L I T A N D R E .

Je ne vous aime plus ! S'il étoit vrai, Madame,]  
 Je serois moins infortuné ;  
 Je vous adore, & sans lui faire outrage,  
 Mon amour ne peut-être un instant soupçonné.  
 Mon cœur, qui de la feinte ignore le langage,  
 Vous jure que jamais on n'aima davantage ;  
 Pouvés-vous en douter, quand, pour vous, mal-  
 gré moi,  
 J'offensé une personne aimable,  
 Belle, vertueuse, estimable,  
 A qui vous enlevés tout ce que je lui doi ?

## A N G E L I Q U E .

Vous prétendés parler d'Angelique sans doute ?  
 Quoique mon amour propre ait lieu d'être blessé ;

22

*LA GAGNEUR.*

D'un éloge un peu déplacé,  
Avec quelque plaisir cependant je l'écoute.

CLITANDRE.

Pardonnés-moi, de grace, un indiscret transport  
Son éloge, d'ailleurs, n'a rien qui vous offense,  
Je lui dois par justice, & par reconnoissance.

ANGELIQUE.

Elle en mérite aussi, j'en demeure d'accord ;  
Mais toute autre, à ma place, auroit sujet de  
craindre ;

Puisque vous lui trouvez ce qu'il faut pour charmer,  
Si vous ne l'aimés pas, à vous parler sans feindre,  
Je vous crois bien près de l'aimer.

CLITANDRE.

Helas ! est-il en ma puissance  
De former, à mon gré, d'autres engagements ?  
Non, mon amour pour vous à trop de violence.

ANGELIQUE.

Mais pour elle quels sont enfin vos sentimens ?

CLITANDRE.

Je ne crains pas de vous le dire ;  
Tous ceux qu'une personne aussi parfaite inspire  
L'estime, l'amitié, le respect, sont des droits  
Qui lui sont dûs par qui la connoît une fois.

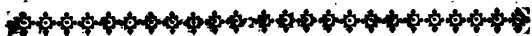
ANGELIQUE.

Et pour moi ? que j'en cache au moins la différence.

CLITANDRE.

C'est une ardeur, un feu, dont je voudrois envain  
Vous exprimer la violence,  
Un penchant décidé, c'est un amour enfin.

Qui, dès que je vous vis, dans mon cœur prit  
naissance,  
Et que j'ai regardé comme un coup de destin.



## SCENE XIII.

DUPEVILLE, Madame ARGANTE,  
LE NOTAIRE, & les *Auteurs précédens.*

DUPEVILLE, *au fond du Théâtre.*

**J**E les entens, venés:

CLITANDRE.

Jé ne sçai quoi m'entraîne,  
C'est un charme secret, inconnu qui m'enchaîne;  
Vainement de mon cœur je voudrois arracher  
Un trait que l'amour même a pris soin d'y cacher.

ANGELIQUE.

D'un tel combat, pour moi, je redouté la suite;  
Et je ne sçais comment vous vous en tirerés;  
Vos foux semblent encore assez mal assurés.  
Mais Angelique a-t'elle enfin tant de mérite?

CLITANDRE.

O Dieux! en la voyant, vous même en jugerés.  
On voit briller en elle une douceur charmante,  
Dont l'esprit demeure enchanté;  
On y voit éclater encor cette bonté,  
Tendre, flatteuse, prévenante,  
Qu'atcompagne toujours l'aimable égalité,  
Pour la grace de sa personne,  
Elle entrec, éblouis, étourne;

## LA GAGEURE,

Il est mal-aisé d'échaper  
 Aux traits dont elle sçait fraper.  
 Ses charmes font sur l'ame une douce contrainte.  
 Pour s'en deffendre, il faut d'une autre passion  
 Avoir senti la vive impressiõn ;  
 On n'en peut éviter l'atteinte,  
 Sans le secours puissant de la prévention.

## ANGELIQUE.

D'après nature est-elle peinte ?  
 Ressemble-t-elle bien, Clitandre, à ce portrait ?  
 Ne lui prêtés-vous aucun trait ?

## CLITANDRE.

Il s'en faut de beaucoup, Madame, & je vous jure,  
 Que je ne vous en fais qu'une foible peinture.

## ANGELIQUE.

Si la chose est ainsi, je ne puis vous celer  
 Que je voudrois lui ressembler.  
 Vous m'aviés bien promis, & je me le rapelle ;  
 De rompre au plutôt avec elle,  
 Dites-moi, si vous l'avés fait ?

## CLITANDRE.

Votre esprit, là-dessus, doit être satisfait.  
 Le croirés-vous ? Angelique elle-même,  
 Par un fond de bonté, qu'on peut nommer extrême,  
 Consent à tout : quel trait de générosité !  
 J'en suis enchanté, je l'admire,  
 Et ma reconnoissance à peine y peut suffire.

## ANGELIQUE.

Vous en parlés toujours avec vivacité ;  
 Vous l'aimés, mais bien loin que cela me chagrîne,  
 Ce sentiment me détermine  
 A vous montrer à l'instant qui je suis ;

Venés avec moi.

CLITANDRE *à part.*

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Venés donc.

CLITANDRE.

Un moment.

ANGÉLIQUE.

Que dois-je en augurer ! parlés ?  
*Tout de froideur me passe !*

CLITANDRE.

Helas ! de grace ;

J'ose vous supplier de vouloir retarder  
 La faveur qu'en ce jour vous voulés m'accorder ,  
 Je ne m'en sens pas digne encore.

*Des sentimens tumultueux*

Dans mon cœur agité , font un ravage affreux.  
 Le désir de vous voir , d'un côté le dévore ,  
 Et de l'autre un cruel remord  
 S'y fait sentir , Madame , avec tout son effort.

ANGÉLIQUE.

Suivés-moi seulement , Clitandre ,  
 Lorsque vous me verrés , je vous le garantis ,  
 Le calme renâtra bientôt dans vos esprits.

DUPEVILLE , *haut.*

Pourrés-vous donc vous en deffendre ?

ANGÉLIQUE.

Ciel ! on nous écoutoit.

LA GAGEURE;

CLITANDRE.

Qui donc vient nous surprendre?

DUPEVILLE.

C'est Dupeville, ami, c'est lui ;  
Dont l'amitié, soigneuse & tendre ;

Contre vous-même vient vous offrir son appui.

Les bontés de Madame ont de quoi vous confondre ;

Sa tendresse pour vous paroît dans tout son jour.

Vous seriez bien ingrat, si, voyant tant d'amour,

Vous ne vous hâtiez d'y répondre.

Oubliés Angélique, & soyés averti,

Qu'elle a déjà pris son parti,

C'est sans doute ce qui vous gêne ;

Mais vous n'en devés point être dutout en peine.

Ordonnés qu'on éclaire. A l'aspect de vos yeux,

Madame, il va bannir des scrupules fâcheux.

ANGELIQUE.

Je l'espère.

DUPEVILLE.

Venés, venés, Madame Argante ;

Sur cette preuve convainquante

Jugés lequel a gagné de nous deux.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas vous.

DUPEVILLE.

Quelle surprise extrême ?

C'est Angélique !

CLITANDRE.

Angélique !

ANGELIQUE.



COMEDIE.  
ANGELIQUE.

97

Elle-même ;  
n'êtes-vous fâché ?

CLITANDRE.

Ciel ! que je suis heureux !  
Quoi, c'est vous !

ANGELIQUE.

Oui, c'est moi.

DUPEVILLE, à part :

Quel sort affreux j'éprouve !

CLITANDRE.

Je ne puis exprimer l'état où je me trouve.  
Mon trouble est dissipé, mes remords sont finis,  
Et tous mes sentimens sont enfin réunis.

Madame ARGANTE.

A votre tour, Monsieur, je vous conjure  
Jugez qui de nous deux a gagné la gageure.

DUPEVILLE.

Quelle confusion !



SCENE XIV.

DAMIS, & les Auteurs précédens.

DAMIS.

Comment va tout ceci ?  
Qui gagne ? vite ment, que j'en sois éclairci.

E

*LA GAGEURE,*  
Voilà donc l'Epouse future  
De Clitandre ?

ANGELIQUE.

Oui, Damis, tout nous a réussi,  
Votre Cousine est l'inconnue  
Pourqui son ame étoit si prévenue.

CLITANDRE.

Je suis heureux, mon cher, & tu vas l'être aussi.

DAMIS.

Il ne s'attendoit pas, je gage, à cette issue.  
Le voilà confondu, quoiqu'il soit bien adroit.

Madame ARGANTE.

Votre succession m'appartient, de plein droit;  
J'ai promis d'en user en femme prude & sage,  
Je tiendrai ce que j'ai promis :  
J'en prens donc la moitié, que je donne à Damis,  
L'autre sera votre partage.

DAMIS.

C'est une restitution,  
Où l'honneur l'engageoit ; j'espère  
Que dans l'ame il vous a quelqu'obligation  
De lui fournir le moyen de la faire.

ANGELIQUE.

Si j'ai pu m'abaisser jusques à vous tromper,  
J'ai pour raisons l'amour, l'amitié, la justice,  
De si puissans motifs doivent me disculper.

LE NOTAIRE.

Oui, preuve de cela, c'est que j'en suis complice.  
Je pourrois exiger de vous deux mille écus,

Mais je veux bien les tenir pour reçus,  
Monsieur, en voilà la quittrance...  
C'est assez d'avoir fait avorter vos projets.



SCENE XV. ET DERNIERE.

ARLEQUIN. *Acteurs susdits.*

ARLEQUIN.

**M**onsieur, les Violons sont prêts.

DUPEVILLE.

Va t'en au diable.

ARLEQUIN.

Il est fâché, je pense.

DAMIS.

Pour le coup, il perd contenance.

ANGELIQUE.

Eh bien, Damis, es-tu content?

DAMIS.

A force de sentir je suis presque insensible,  
Et si mourir de joye étoit chose possible,  
Il ne tiendrait qu'à moi de mourir à l'instant.

E ij

---



---

 DIVERTISSEMENT.

A I R.

**L'**Amour ne se peut concevoir,  
 Tout ce qu'il fait est un mystère ;  
 Loin d'expliquer l'effet de son pouvoir,  
 Il faut le sentir & se taire.  
 Ce qui fait naître des desirs  
 D'abord nous paroît adorable ;  
 Trompé par l'attrait des plaisirs,  
 On croit aimer, d'un amour véritable,  
 Ce qui fait naître des desirs.



## VAUDEVILLE.

**G**ager est un fort joli jeu,  
 Mais, avant de mettre l'enjeu,  
 Oh! je veux voir la chose sûre :  
 Comme je ne suis pas heureux,  
 Pour peu que le fait soit douteux,  
 Non, je ne fais pas de gageure.

Un disciple de Galien  
 Sur tous les maux raisonne bien,  
 Oh! s'il dit vrai, la cure est sûre :  
 Pariez-vous qu'il guérira ?  
 Ma foi, le gage qui voudra,  
 Je ne suis pas de la gageure.

Qu'une belle avec intérêts ;

Bien souvent gagne son procès,  
 Oh ! je le crois, la chose est sûre :  
 Mais qu'elle doive à l'équité  
 Autant & plus qu'à sa beauté,  
 Non , je n'en fais pas la gageure.

Gager une discrétion ,  
 Sans aucune précaution ,  
 Oh ! c'est risquer, je vous l'assure :  
 Un amant fin , subtil , adroit ,  
 Fait payer plus qu'on ne lui doit ,  
 Non , je ne fais plus de gageure

Messieurs, la Pièce a bien été,  
 Mais ce n'est pas par sa bonté ,  
 Non , c'est par indulgence pure :  
 Enfin vous avez applaudi ,  
 Et nous vous attendons Lundi,  
 Il faut soutenir la gageure.

F I N.

---

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit, intitulé : *La Gageure, Comédie*. Fait à Paris le 10 Décembre 1751.

DE CAHUZAC.

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre :  
A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de  
Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-  
Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans  
civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre amé  
DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit  
faire imprimer, réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui  
ont pour titre *Le Nouveau Almanach des Spectacles à Paris, les Ta-  
blettes de Thalie, l'Histoire du Théâtre d'Italie par M. l'Abbi de  
la Porte, Nouveau Recueil des Pièces représentées depuis 1747. Choix  
de différentes Pièces représentées, la Gageure Comédie, Almanach  
Chantant, autre Almanach Chantant, suivi de la Letterie, Al-  
manach des Beaux Arts, les Oraïes de Cybère, Bibliothèques amu-  
sante & instructive, le Calendrier du Dessin, Histoire des Conjura-  
tions, Conspirations & Révolutions célèbres de l'Europe, &c.* Nous  
plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilèges pour ce nécessaires.  
A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous  
lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer  
& réimprimer lesdits Livres autant de fois que bon lui semblera,  
& de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume,  
pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour  
de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs,  
Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles  
soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu  
de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer,  
vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni  
d'en faire aucun-extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'aug-  
mentation, correction, changement ou autres, sans la per-  
mission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront  
droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de  
trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont  
un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers  
audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous  
dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes  
seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté  
des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date  
d'icelles; que l'impression & réimpression desdits Ouvrages sera  
faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier &  
beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, at-  
tachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impé-  
trant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, &  
notamment à celui du dix Avril 1725, & qu'avant de les expo-  
ser en vente, les Manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à  
l'impression & réimpression desdits Ouvrages seront remis dans le  
même état où l'approbation y aura été donnée de mains de notre  
très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de la  
MOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de  
chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre  
Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal  
Chevalier Chancelier de France, le Sieur de la MOIGNON, & un

dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelle, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingtième jour du mois de Décembre l'an de grace mil sept cent cinquante-un, & de notre règne, le trente-septième. Par le Roi en son Conseil.

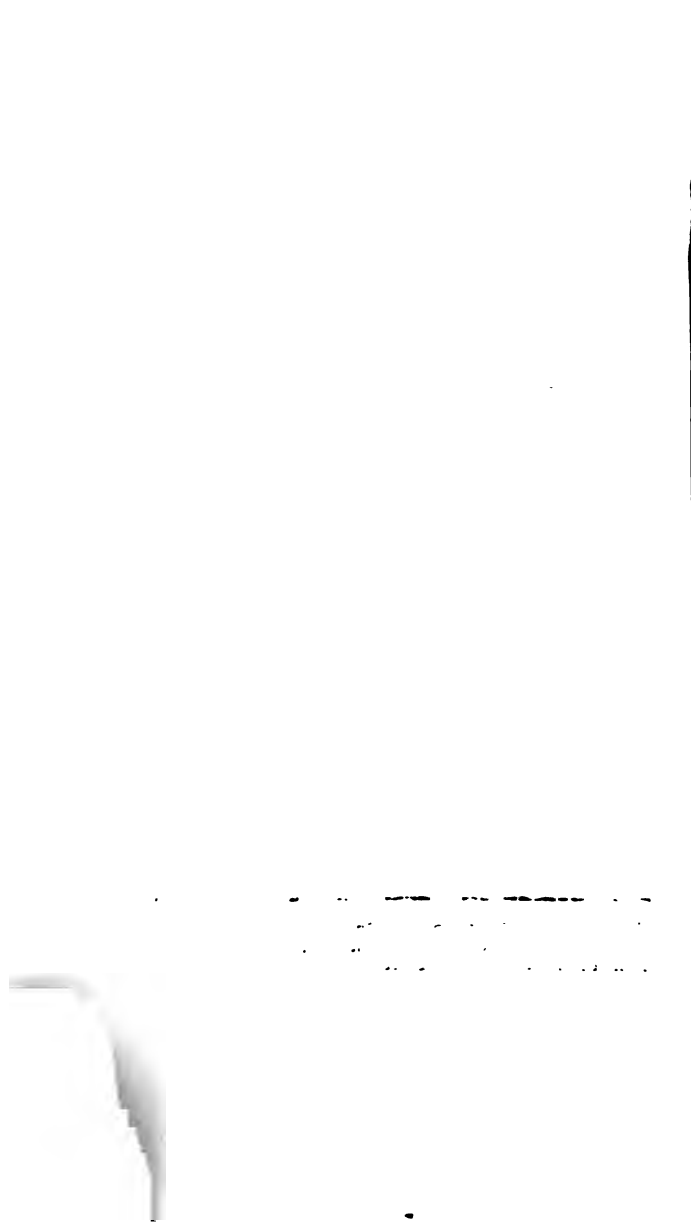
SAINSON.

*Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires - Imprimeurs de Paris N°. 687. fol. 546. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 24. Décembre 1752.*

**COIGNARD, Syndic.**

---

De l'Imprimerie de BALLARD, seul Imprimeur du Roi, pour la Musique, & Noteur de la Chapelle de Sa Majesté, rue Saint Jean - de - Beauvais, à Sainte Cecile.





Seillans, Colombt de

L A

**G A G E U R E**  
**DE VILLAGE,**  
**COMEDIE**

EN PROSE

ET EN UN ACTE.

*Représentée pour la première fois par les  
Comédiens François ordinaires du Roi  
le 26 Mai 1756.*

---

Le prix est de 30 fols avec la Musique.

---

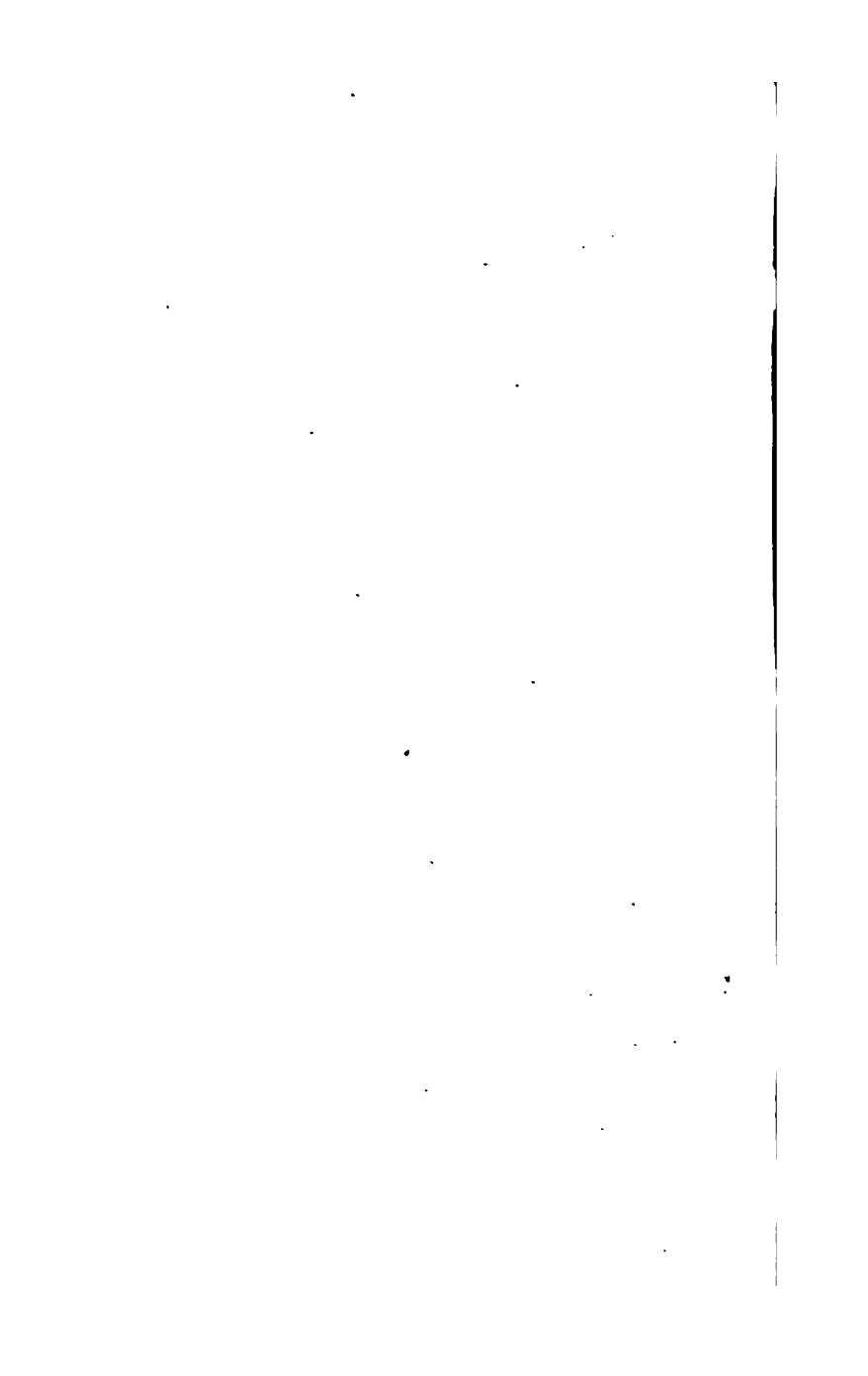


A P A R I S,  
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint  
Jacques, au-dessous de la Fontaine  
S. Benoît, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





A

MADEMOISELLE

H U S.

*ADmirateur de vos graces, charmé de la finesse de vos talens, je vous pris pour modèle dans la petite Pièce que je vous présente. L'ingénuité, une noble simplicité, la nature furent mon objet, j'essayai de vous copier. Avec quel art n'avez-vous pas gazé les deffauts de cette esquisse? de quelles couleurs ne l'avez-vous pas animée? Vous l'avez rendue gracieuse aux yeux du Public le plus connoisseur qui soit au monde. C'est à vous à qui je dois l'accueil favorable qu'il lui a fait; ma reconnaissance envers vous n'est qu'un devoir.*

A ij

---

## ACTEURS.

|               |                        |
|---------------|------------------------|
| COLETTE,      | <i>Mlle. Hus.</i>      |
| BLAISE,       | <i>M. Preville.</i>    |
| MATHURINE,    | <i>Mlle. La Mothe.</i> |
| HORTENSE,     | <i>Mme. Drouin.</i>    |
| DORMAINVILLE, | <i>M. Bellecourt.</i>  |
| L'OLIVE,      | <i>M. Armand.</i>      |

*La Scène est dans le Jardin d'un Château  
des environs de Paris.*



L A  
GAGEURÉ,  
COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.  
DORMAINVILLE , HORTENSE  
*en habit de Paysan.*

DORMAINVILLE.



CONVENEZ, Madame, que Marinette remplace Hortense admirablement bien. Vous devez être contente de vous plus que jamais. En vérité vous gagnez à ce déguisement ; vous êtes toujours à ravir ; mais sous la simplicité de cet ajustement, je vous trouve des graces si touchantes

A iij

6 LA GAGEURE,  
HORTENSE.

C'est à ma complaisance que vous adressez cette politesse : au reste je ne conçois pas comment je me suis prêtée à votre projet, avec autant de facilité, & aussi peu de réflexion. Il est bizarre, il est fou ; convenez-en. Je suis convaincue qu'il échouera malgré vos efforts & les miens.

DORMAINVILLE.

Peut-être ne réussirai-je pas auprès de Colette ; mais que Blaise vous échappe, eh ! non, non, cela n'est pas possible. Je vous le garantis rendu au premier coup d'œil.

HORTENSE.

C'est ce qui reste à voir. Avez-vous bien pris toutes vos mesures ? votre petite folie est-elle bien concertée ! au moins point d'excuses si vous ne réussissez pas.

DORMAINVILLE.

Ne vous mettez point en peine, il ne me reste plus qu'à l'exécuter. Songez seulement à me tenir parole.

HORTENSE.

Oui, je vous la tiendrai. Vous pouvez

## COMÉDIE.

7

en être assuré ; mais ce ne sera pas sans inquiétude. A peine nous arrivons au Château de ma cousine , que le plus pressé de vos soins est de tramer une tracasserie. Hier on parle , après le souper , de Blaise & de sa chere Colette que nous ne connoissions ni vous ni moi : on raconte des traits uniques de leur constance ; vous feignez de ne pas les croire , on les cite avec admiration , vous en plaisez ; vous soutenez qu'il n'y a point de tendresse à toute épreuve , surtout parmi les gens de leur état. Pour appuyer cette fausse décision , vous formez sur le champ le charitable dessein de traverser ces deux pauvres amants qui ne s'attendent à rien moins. Vous vous chargez de triompher du cœur de Colette ; vous voulez que j'attaque celui de Blaise ; on applaudit au choix que vous faites de moi ; je m'en laisse flatter , car tout ce qui flatte une femme est si séduisant , je consens à tout ; mais quelles seront les suites de tout ceci ? Des soucis , des chagrins , des jalousies , quelque infidélité peut-être , & tout cela de gaieté de cœur : où est l'humanité ?

### DORMAINVILLE.

L'excellence de votre caractère perce toujours ; mais faites attention que ce n'est

A iv

8 LA GAGEURE ,  
ici qu'un amusement qui finira quand vous  
voudrez ; d'ailleurs l'illusion dans laquelle  
ils pourront donner , fera de si peu de  
durée.

HORTENSE.

Ne fut-elle que d'un instant , c'est assez  
pour affliger leur amour..

DORMAINVILLE.

Épargnons-les donc , faisons leur gra-  
ce : le choc qu'ils auroient à soutenir fe-  
roit trop rude , & nous n'aurions pas de  
gloire à les vaincre.

HORTENSE.

Puisque vous le prenez sur ce ton , me  
voilà résolue à tenter l'aventure : que je  
serai satisfaite ! si Blaise me résiste , mais à  
propos , nous allons feindre. Lucas , sça-  
vez-vous bien que la feinte est quelque  
fois si près de la réalité , qu'on passe sou-  
vent de l'une à l'autre sans s'en apperce-  
voir : vous comprenez à qui la réflexion  
s'adresse.

DORMAINVILLE.

A merveille , & j'en suis d'autant plus  
flatté , que vous vous réservez l'except-  
tion ; n'exige-t-elle point de la délicatesse



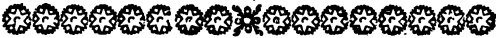
COMÉDIE. 9  
de mes sentimens , que j'abandonne mon  
projet ?

HORTENSE.

Non , je veux au contraire que ce soit  
vous qui commenciez cette Comédie.  
J'apperçois Colette , songez à bien jouer  
votre rôle.

DORMAINVILLE.

Vous l'ordonnez , vous ferez obéie.



SCENE II.

COLETTE , DORMAINVILLE.

DORMAINVILLE.

**Q**UEL air ingénu ! & que la simple  
nature est belle !

COLETTE *chante en cueillant des fleurs.*

Que je suis aise ,  
Quand le matin  
Mon ami Blaise  
D'un bouquet de thyn ;  
Pare mon sein !

A y

10 LA GAGEURE,

S'il prend ma main ,  
Comme un lutin  
Il la baise :  
Que je suis aise  
Quand le matin ,  
Mon ami Blaise  
D'un bouquet de thim  
Pare mon sein !

DORMAINVILLE *à part.*

Sa gaieté me déconcerte, n'importe...  
aimable Colette, vous laissez la plus belle  
fleur qui soit ici.

COLETTE.

Où est elle ? où est-elle ; ne la cueillez  
pas, que j'aye ce plaisir moi-même, au-  
trement vous pouvez la garder.

DORMAINVILLE.

Quoi ! vous la refuseriez de ma main.

COLETTE.

Oui, & vous ne devez pas m'en sça-  
voir mauvais gré ; je n'en reçois que de  
celle de Blaise, comme il n'en prend que  
de la mienne.

DORMAINVILLE.

Croyez - vous qu'il vous l'offrît avec  
plus de plaisir que moi ?

## COMÉDIE.

II

### COLETTE.

Pour cette fois , non , à cause que nous avons fait gageure d'un bouquet qu'il auroit honte d'avoir perdu ; & que je serois enchantée qu'il eut gagné.

*Elle cueille la fleur.*

### DORMAINVILLE.

Qu'il est heureux , & que je porte d'envie à son bonheur ! Colette ... que mon cœur connoît bien en ce moment tout le prix du votre ! oui , vous n'auriez qu'à le permettre , & il ne bruleroit désormais que pour vous ; il préviendroit vos moindres desirs , il ne seroit occupé que du soin de vous plaire ; vous lui tiendriez lieu de tout , vous feriez sa félicité.

### COLETTE.

Comme vous nous contez cela ! où avez vous pris ce jargon ? Je n'y comprends rien ; ce n'est que du bruit qui ne passe pas mes oreilles ; un seul regard de Blaise se fait entendre bien mieux.

### DORMAINVILLE.

Si vous étiez moins prévenue , vous me trouveriez plus intelligible ; vous verriez

A vj

12 LA GAGEURE,  
que je ne vous ai pas dit un mot qui ne  
signifie , je vous aime.

COLETTE.

Ah ! vous m'aimez donc ? voilà un  
amour qui vous prend bien subitement.  
Si cela est, vous ferez charmé de contri-  
buer à ce qui pourra me faire plaisir ; car  
Blaise qui m'aime aussi , ne pense qu'à en  
trouver l'occasion.

DORMAINVILLE.

Vous verrez avec quelle ardeur je fai-  
siraï celles qui se présenteront.

COLETTE.

Entretenez-moi donc de Blaise. Quand  
il n'est pas avec moi , je voudrais que  
tout ce qui m'environne me parlât de lui ;  
je voudrais que l'onde du ruisseau qui  
nous sert à tous deux de miroir , conser-  
vât son image pour me la représenter au-  
tant de fois qu'il est absent ; je voudrais  
que l'écho sans cesse me répétât son nom  
& tout ce qu'il m'a jamais dit de tendre ;  
que fais-je , ce que je ne voudrais point ?  
Mais il devoit se rendre dans ce jardin ,  
peut-être m'y a-t-il devancée ; ne l'auriez  
vous point rencontré ?

## DORMAINVILLE.

Non , & je me passerai très-fort de sa rencontre ; elle ne feroit qu'aigrir le chagrin que j'ai de ne pouvoir vous plaire comme lui.

COLETTE.

Vous m'éviterez donc ; car il me quitte rarement : en vérité j'en serois fâchée.

DORMAINVILLE.

Qu'entens-je ; feroit-il possible ? Colette , ne me trompez-vous point ?

COLETTE.

Non, certainement ; je suis trop sincère.

DORMAINVILLE.

Mais comment concilier ce que vous dites ; vous me rassurez en vain : je crains encore de m'abuser.

COLETTE.

Oh dame , est-ce ma' faute si vous êtes si défiant ; ce que je vous dis n'est pas moins vrai ! ; oui je serois fâchée & très-fâchée que vous m'évitassiez.

DORMAINVILLE.

Vous m'enchantez , Colette , vous me permettez donc d'espérer que. . . .

COLETTE.

Moi , je ne vous permets rien.

DORMAINVILLE.

Pourquoi donc seriez-vous fâchée ?

14 LA GAGEURE,  
COLETTE.

Que me serviroit-il de vous le dire ?  
vous ne me croyez pas.

DORMAINVILLE.

Je vous croirai aveuglément ; de grace  
expliquez-moi pourquoi.

COLETTE.

Je le veux bien , mais à condition que  
Blaise ne le sçaura pas.

DORMAINVILLE.

Soyez assurée de ma discrétion : satisfaites  
au plutôt ma curiosité.

COLETTE.

Que vous êtes pressant ! sçachez donc  
que si je ne vous voyois plus....

DORMAINVILLE.

Achievez.

COLETTE.

Je serois privée du plaisir de sentir la  
différence de son amour au votre , & d'ac-  
croître sa tendresse par mon indifférence  
pour tout autre que lui : vous comprenez  
bien qu'il n'est pas nécessaire qu'il sçache  
cela , il auroit peut-être un peu trop de  
confiance. S'il vient & que vous soyez  
encore ici , faites-moi le plaisir de lui dire  
que je reviendrai bientôt.



## SCÈNE III.

DORMAINVILLE , HORTENSE.

DORMAINVILLE.

**P**ESTE , quelle héroïne de tendresse !  
me voilà tout aussi vivement piqué  
que si je lui en voulois sérieusement.

HORTENSE *ironiquement.*

Hé bien , Lucas , le cœur de Colette  
est-il entamé ? Commence-t-il à capituler.

DORMAINVILLE *à part.*

Jamais amour propre ne fut plus mal  
à son aise que le mien.

HORTENSE.

Vous ne répondez pas ; vous faites le  
discret. Ah ! je vous entends , l'affaire va  
donc bien , je n'en suis pas surprise ; vous  
êtes insinuant , persuasif.

DORMAINVILLE *souriant.*

Je mérite bien cette plaisanterie.

16 LA GAGEURE,

HORTENSE *contrefaisant Dormainville.*

Vous m'enchantez, Colette... A ces douces paroles prononcées de ce ton vif & tendre dont vous les avez animées, son petit cœur sans doute s'est rendu.

DORMAINVILLE.

Courage, Marinette, ferme; ne m'épargnez pas: l'ironie vous sied au mieux; mais prenez garde si Blaise ressemble à Colette: toute aimable que vous êtes, je pourai bien avoir ma revanche; je sçais à quel point le sexe est jaloux de ses droits. Si Blaise balançoit seulement...

HORTENSE.

Qu'en arriveroit-il? n'aurois-je pas le plaisir d'avoir raison?

DORMAINVILLE.

Le beau dédommagement! Il paroît bien que vous ne sçavez pas ce que c'est que de viser à un cœur, & de le manquer.

HORTENSE.

Hé bien, qu'est-ce? un papillon de moins.

DORMAINVILLE.

Que l'amour propre est toujours au désespoir de n'avoir pu fixer. Je vous garantis inconsolable, si le cœur de Blaise vous échappe.



COMÉDIE: 17  
HORTENSE.

Epargnez un peu cet amour-propre que vous me supposez. Au reste la conformité des malheurs est une consolation plus grande que vous ne pensez.

DORMAINVILLE.

La ressource est touchante. Quelqu'un vient, si c'est Blaise, je vous le recommande.

HORTENSE.

Quel embarras est le mien! je me trouve interdite : cela me paroît tout à fait singulier.



SCÈNE IV.

BLAISE, HORTENSE,

BLAISE.

**P** Alfangué, c'est bien fâcheux. J'ai bien aller, venir, trotter, courir de tout côté; dans le village, dans le bois, dans la plaine, c'est inutile. Je crois, dieu me pardonne, qu'il est impossible de trouver ce que je cherche. Mais ça n'y fait rien: faut pas que je me rebute: quelquefois la chance tourne le moins qu'on y pense.

18      **LA GAGEURE ;**  
**HORTENSE** *à demi-voix.*

Sans doute il cherche Colette.

**BLAISE.**

Colette ? Non je cherche une fille jolie ;  
mais jolie....

**HORTENSE** *à part.*

Pourroit-on sans indiscretion vous de-  
mander son nom ?

**BLAISE.**

Tatigué, vous me mettriez bien en pei-  
ne ; car je ne le sçais pas.

**HORTENSE.**

Mais vous sçavez sans doute comme  
elle est faite.

**BLAISE.**

Encor moins ; faudroit l'avoir vue pour ça :

**HORTENSE.**

On peut vous en avoir fait le portrait :

**BLAISE.**

Parfonne ne m'en a jamais sonné mot :  
stupendant faut que je la trouve. Mais ne  
feroit-ce pas vous, sauf votre respect. Tor-  
nez un tantet la phisionomie devars nous ;  
m'est avis qu'alle doit être agriable.

**HORTENSE.**

Oui ? vous le croyez donc ?

**BLAISE.**

Ah ! que v'la bien le mainois que je char-  
chois ? qu'ou étiez maleigne de le tant  
cacher.

COMÉDIE. 19  
HORTENSE *baisse les yeux & fait  
semblant de rêver.*

Vous me faites rougir.

BLAISE.

Tant mieux ; j'ai toujours oui dire que c'est bon feigne quand la pudeur monte au visage d'une fille ; c'est qu'alle en a... & dame c'est sa plus belle biauté (*à part & à demi-voix.*) Peste, elle à les yeux bian pourfendus... le nez gaillard... la bouche aussi vermeille qu'une fraise... le menton...

HORTENSE.

Il me semble que vous détaillez ma figure, vous me direz pourquoi, ou je me fâcherai.

BLAISE.

Ce seroit conscience que je vous fâchisse ; vous êtes trop bonne pour mériter du chagrin. Je vais vous le conter tout à la franquette. Accoutez bian. Hier au soir comme je revenions par ensemble avec Colette de cueillir des fruits, je jasions tout en revenant de choses & d'autres, de son amour, du mian & de sa biauté, de ma parsonne ; & alle me fit comme ça : tian, Blaise, tu me dis toujours que tu m'aimes bian & que tu n'auras jamais d'autre amour en tête. Par-gué, ce li fis-je, rian n'est plus certain. Ça, me dit-elle, gage un bouquet que s'il te venoit à l'encontre queuque fille, aussi jo-

lie ou un peu moins que moi , t'aurois  
 queuque tentation d'inclination pour elle.  
 Ça, li fis-je, Colette , prépare le bouquet,  
 car t'as perdu : tatigué, quand je varriions  
 toutes les plus balles filles de Paris , je n'y  
 ferions pas le moindrement d'attention.  
 Drès demain t'en varras la preuve. Fallut  
 la quitter pour m'aller coucher , mais de  
 sommeil , je vous en souhaite. En place de  
 dormir, je n'ai fait qu'avifer toute la nuit ;  
 comment je pourrois faire pour gagner le  
 bouquet. Drès qu'il a fait jour, je ne me fis  
 point donné de repos pour charcher une  
 biauté: v'la que par bonheur j'ai fait la trou-  
 vaille de la vôtre , & c'est pourquoi je  
 prenois la libarté de l'examiner.

H O R T E N S E.

Vous pouviez mieux rencontrer , mais  
 avouez que vous avez gagné le bouquet :  
 cela ne m'offensera pas.

B L A I S E.

Oh ! que je ne fis pas si mal-honnête. Je  
 cours seulement dire à Colette qu'alle a  
 perdu. Sarviteur.





## SCÈNE V.

## HORTENSE.

**V** Oilà un garçon d'une rare espèce : Sa constance m'humilie, & je ne peux que l'admirer. Voilà ce qu'on appelle aimer ! qui m'eût dit qu'un jour le cœur d'un simple payfan deviendroit essentiel à mon repos ? Oui, essentiel : je ne serai pas tranquille que je ne me le fois soumis. Si je n'en viens pas à bout, quelle confusion pour moi ! & quel triomphe pour toutes ces jeunes femmes, dont la jalousie fixe depuis hier les regards sur moi ! la moins aimable jouira en secret du plaisir de pouvoir se dire : il ne m'eût pas échappé, quelle honte ! Ah ! je suis désespérée, me voilà confondue ; je ne puis tenir contre cette idée. Mais voici Dormainville : cachons lui mon dépit.





## SCENE VI.

DORMAINVILLE , HORTENSE.

HORTENSE.

**A**pprochez , Monsieur l'incrédule ;  
 approchez. Que vous avois-je dit ?  
 Oh ! je suis d'un contentement.... hé bien :  
 me répérez-vous encore , je vous le ga-  
 rantis rendu au premier coup d'œil ; je  
 sçavois bien le contraire ; aussi en ai-je une  
 joye.... mais une joye.... qui n'est pas  
 concevable.

DORMAINVILLE.

Tâchez , s'il est possible de la modérer  
 tant soit peu : quand elle est excessive,  
 elle est toute aussi dangereuse que le cha-  
 grin le plus violent.

HORTENSE.

Vous ne me croyez pas : Cela m'est  
 égal. Je puis être enchantée de l'indifféren-  
 ce de Blaise , sans que vous en soyez con-  
 vaincu.

DORMAINVILLE.

Je croirai que vous en êtes ravie , pour  
 peu que cela vous fasse plaisir.

COMÉDIE. 23  
HORTENSE.

Encore ? mais , mais voyez donc ! je  
m'en vengerai , ou je ne pourrai.

DORMAINVILLE.

Ah ! du sérieux ! Finissons donc ce badi-  
nage.

HORTENSE.

Il est bien tems ; je veux voir ce qui en  
fera.



SCENE VII.

L'OLIVE , DORMAINVILLE.

DORMAINVILLE.

ELLE avoit beau dire... j'étois bien as-  
suré qu'elle auroit de l'humeur , si...

L'OLIVE *essoufflé.*

Monsieur.

DORMAINVILLE.

Hé bien , l'Olive , as-tu pensé à ce que  
je t'ai dit ? as-tu imaginé quelque chose ?

L'OLIVÉ.

Il n'y a qu'un instant que vous m'avez  
fait part de votre nouvel amour ; mais j'ai  
découvert que votre Colette a une mere ,  
qui ne pense qu'à la pourvoir avantageuse-

24 LA GAGEURE ;

ment : il m'est venu là dessus une idée. Donnez-moi de l'argent & en quantité ; ma fidélité vous est connue : on ne sçait pas ce qui peut arriver.

DORMAINVILLE.

Je me fie à toi, prend cette bourse, il y à cent louis bien comptés.

L'OLIVE *prenant la bourse.*

Retirez-vous promptement, la mere de Colette vient de ce côté ; j'ai été obligé de courir à toute jambe pour la devancer & vous prévenir : je suis sûr qu'elle n'est qu'à quatre pas d'ici.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

SCENE VIII.

L'OLIVE *seul.*

**L**E voilà parti. Mais ! seroit-ce tout de bon que mon maître en veut à Colette ? elle est gentille, & ce petit air d'innocence qu'elle a est quelque chose de si ragouyant, c'est un mets si exquis... aussi faut-il voir comme les gourmets de Paris le payent.





COMÉDIE. 23  
HORTENSE.

Encore ? mais , mais voyez donc ! je m'en vengerai , ou je ne pourrai.

DORMAINVILLE.

Ah ! du sérieux ! Finissons donc ce badinage.

HORTENSE.

Il est bien tems ; je veux voir ce qui en fera.



SCÈNE VII.

L'OLIVE , DORMAINVILLE.

DORMAINVILLE.

Elle avoit beau dire... j'étois bien assuré qu'elle auroit de l'humeur , si...

L'OLIVE *essoufflé*.

Monsieur.

DORMAINVILLE.

Hé bien , l'Olive , as-tu pensé à ce que je t'ai dit ? as-tu imaginé quelque chose ?

L'OLIVÉ.

Il n'y a qu'un instant que vous m'avez fait part de votre nouvel amour ; mais j'ai découvert que votre Colette a une mere , qui ne pense qu'à la pourvoir avantageuse-

26 LA GAGEURE.

dire. Premièrement faut que vous sachiez qu'ils s'aimont tant que c'est une merveille, stanpandant m'est avis qu'ils s'ennuyont de leur amour, car ils me persécutont à celle fin que je consente qu'ils s'épousiout,

L'OLIVE,

Quel âge a Colette ?

MATHURINE.

Elle aura feize ans aux prochaines vendanges.

L'OLIVE.

C'est le plus bel âge de la vie. Vous ferez par conséquent très-bien de la marier au plutôt.

MATHURINE.

Oui, mais avec Blaise, je ne ferai pas si sotté. Je convians que c'est un drole de bonne meine, qu'il est de bonne amitié, qu'il est toujours de belle himeur, qu'on en fait ce qu'on veut; mais v'la tout. Le pauvre garçon n'a pas de bian de reste, & ma fille, outre sa biauté, aura trois bons arpens de veigne, dà.

L'OLIVE,

Peste, cette dot mérite quelque chose de plus que Blaise,

## MATHURINE.

C'est bien dit ; je voudrois en la mariant qu'elle fut fermière de ce Château ; je suis buttée à ça voyez-vous : la maîtresse cherche un fermier , parce que stila qui l'étoit , est mort y à huit jours : j'ai été ly demander ce matin ; comme sans faire semblant de rien , si elle vouloit que Blaise le fut. Je ly ai dit là-dessus tout ce qu'il falloit lui dire , qu'il étoit brave garçon ; qu'il étoit déjà au fait de ses terres ; elle en est convenue ; mais elle m'a répondu que ça ne suffisoit pas.

## L'OLIVE.

Cependant s'ils s'aiment si fort ?

## MATHURINE.

Gn'y amour qui tienne. Si je n'avions eu que de l'amour , le pauvre Pierre & moi , je n'aurions pas élevé si bravement Colette ; car sans vanité elle est le bijou du Village.

## L'OLIVE.

C'est-à-dire , que s'il se présentoit quelque parti plus convenable , vous donneriez congé à Blaise ?

## MATHURINE.

Tout sur le champ. Si vous pouviez-ly en procurer un, je vous aurions trestoutes bian de l'obligation.

## L'OLIVE.

Avec le tems, la chose n'est pas impossible... Attendez... je crois que... hé oui... Il est jeune, bienfait... Il seroit bien votre affaire... mais... ce diable d'héritage que je viens lui annoncer... pourroit bien le rendre difficile.

*Il fait signe à Dormainville d'approcher.*

MATHURINE *à part.*

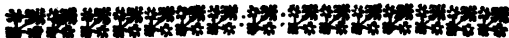
Jeune, bienfait, & un héritage. (*haut*)  
 Queu service vous nous rendriez, si...

## L'OLIVE.

Vous m'avez gagné le cœur. Il ne tiendra pas à moi que... mais quel bon vent nous le souffle de ce côté? Voici justement celui dont je voulois vous parler.

MATHURINE *apercevant Dormainville.*

Le joli brin d'homme.



## SCENE X.

DORMAINVILLE, MATHURINE,  
L'OLIVE.

L'OLIVE.

**E**H bon jour , notre ami Lucas ; par-  
bleu je suis ravi de vous rencontrer ;  
je vous croyois à trois lieues d'ici ; je me  
disposois à vous y porter une nouvelle  
des plus réjouissantes. Mais que signifie  
cet air sombre ? Ça , de la joie , de la  
gaieté , de la belle humeur.

MATHURINE.

Monsieur Lucas , je suis votre sarvante.

DORMAINVILLE.

Je suis tout à vous , Madame. Vous  
voici , l'Olive ; j'ai autant de plaisir de  
vous revoir, que d'impatience d'apprendre  
la nouvelle que vous avez à me donner.

L'OLIVE.

Ne vous rappelez-vous point un certain  
Monsieur Dormainville de Paris , chez  
qui nous fimes un jour connoissance ?

DORMAINVILLE.

J'en ai quelque idée.

B iij

Vous avez tort de n'en avoir qu'une idée ; car depuis qu'il vous connoît , il pense toujours à vous : croiriez - vous même qu'il a la modestie de se dire votre plus proche parent ?

DORMAINVILLE.

La modestie ? Mais s'il l'est , je ne vois pas qu'il faille en avoir tant pour s'avouer parent d'un honnête homme.

L'OLIVE.

Peste , s'il en faut ! & beaucoup vraiment , quand on jouit de vingt bonne mille livres de rente , & que le parent , honnête homme , n'est qu'un paysan. Cette modestie est devenue une marchandise si rare , que je crois qu'il n'en reste que l'échantillon que je vous apporte. Non-seulement il vous reconnoît pour son parent , il veut encore vous marier , & pour vous faciliter un établissement avantageux , il vous fait présent de cinquante mille livres , en attendant qu'il vous fasse son héritier universel ; car il n'a ni femme ni enfans.

DORMAINVILLE *à part.*

Je vois à peu près où il veut en venir.

MATHURINE *à part.*

Cinquante mille livres ! il veut ly en bailler à garder ; il se divartit....

COMÉDIE.  
L'OLIVE.

31

A votre étonnement je vois bien que vous avez peine à me croire. Ceci vous persuadera-t-il mieux ? Voilà cent louis qu'il m'a chargé de vous remettre.

MATHURINE.

Pour le coup, Monsieur Lucas, fiancé n'est plus certain, je vous en félicite. (*Elle le salue, & dit tout bas à l'Olive.*) Touchez-ly un tantinet de notre fille Colette.

L'OLIVE *bas à Mathurine.*

Cela va venir ... allons, Monsieur Lucas, songez à faire un choix digne de vous, & des cinquante mille livres qu'on vous destine.

MATHURINE.

Je ne ly conseille pas d'aller prendre femme à Paris, à cause que le v'la riche ; il vaut-bien mieux qu'il choisisse queuque fille dans ce village qui l'y seroit obligée de sa fortune, & qui n'aimeroit que ly ; n'ai je pas là une bonne opinion, M. Lucas ?

DORMAINVILLE.

Je ne dis pas le contraire ; mais je crois que je ferai encore mieux de ne point songer à me marier.

MATHURINE.

Vous êtes si genti, que ce seroit conscience. Voudriez-vous passer comme ça votre jeunesse, vis-à-vis de vous tout seul ?  
Queu dommage !

B iv

LA GAGEURE,  
DORMAINVILLE.

Que voulez-vous ? Je ne suis pas heureux en amour.

MATHURINE.

Ça changera.

DORMAINVILLE.

Hélas !

L'OLIVE.

Courage , Monsieur Lucas ; cet hélas escorté de cinquante mille livres , ne trouveroit plus de cruelle ici , sur ma parole , si on sçavoit à qui vous l'adressez ?

MATHURINE *bas à l'Olive.*

Que cela est adroit. Grand merci ; Monsieur de l'Olive.

DORMAINVILLE.

Quand je vous le dirois , en ferois-je plus avancé ? Celle pour qui je soupire , n'a pour moi que de l'indifférence ; son cœur est prévenu en faveur d'un autre ; il ne me reste qu'à l'oublier. Ah ! que Blaise est heureux !

MATHURINE.

Blaise ! eh mort de ma vie ! vous êtes donc amoureux de notre fille Colette.

DORMAINVILLE.

Quoi ! vous êtes sa mere ?

MATHURINE.

Eh oui ! d'alle-même, Monsieur Lucas. Je vous remercie bien de l'amitié qu'



COMÉDIE. 33

ous avez pour elle. Faudroit pas penser à l'oublier, elle est une petite mievrette qui fait bonne meine à Blaise plutôt par coteume que par autrement. C'est une innocente qui d'une parmiere fois n'aura pas compris ce qu'vous vouliez li dire ; mais que ça ne vous inquiette pas, drès que je ly aurai parlé, elle vous chérira de tout son cœur, & ne regardera plus Blaise de sa vie.

DORMAINVILLE.

Si vous êtes dans le dessein de lui parler de moi, je ne m'y oppose pas ; mais que ce soit de façon à ne pas gêner le moins du monde son inclination ; je n'y consens que sous cette condition.

L'OLIVE.

Je n'ai jamais vû de paysan aussi délicat.

MATHURINE.

Mais si son inclination ... que sçait-on ? les fantaisies des filles ... elles ont par fois des caprices.

DORMAINVILLE.

N'importe.

MATHURINE.

V'là qu'est fini ; je la laisserai la maitresse, puisqu'vous le voulez. *à part.* Hem, je sçais bien ce que j'ai à ly dire.

DORMAINVILLE.

Je compte sur votre parole. Adieu, Madame.

B ♣

34 LA GAGEURE,  
MATHURINE.

Je vous salue, Monsieur Lucas.  
L'OLIVE.

C'est à vous maintenant à ne pas perdre  
cette affaire de vue.

MATHURINE.  
Bian obligé, Monsieur l'Olive.



## SCENE XI.

HORTENSE, MATHURINE.

MATHURINE.

**L**A bonne trouvaille que je viens de  
faire ! comme je m'en vas farmoner.  
Colette tout drès ce pas !

HORTENSE.

Arrêtez je vous prie, Madame ; je n'ai  
que deux mots à vous dire. J'ai entendu  
toute la conversation que mon infidèle, le  
traître Lucas vient d'avoir avec vous :  
puisqu'il est assez lâche pour m'abandon-  
ner, je serois au désespoir de ne pas me  
venger de sa perfidie, & j'ai besoin que  
vous me secondiez.

MATHURINE.

Que je vous seconde, moi, pour vous  
venger de M. Lucas ! vous n'y pensez

COMÉDIE. 35

donc pas, ma mie ; vous rêvez tout de  
Bout. Tout ce que je puis faire pour votre  
service ; c'est de courir l'avantir de bian  
se tenir sur ses gardes.

HORTENSE.

Quand vous sçavez mon dessein , je  
suis assurée que vous vous y prêterez de  
tout votre cœur.

MATHURINE.

Je ne fis pas tant aisée à me prêter que  
vous le croyez bian ; je ne veux tant seu-  
lement pas vous écouter davantage ; gar-  
dez vos bonnes intentions ; je sçaurons  
bian y mettre empêchement.

HORTENSE.

Puisque vous ne voulez pas m'entendre ;  
je me retire , & vous ne sçavez pas qu'en  
me vengeant , je facilitois son mariage  
avec Colette.

MATHURINE.

Oh! si c'est comme ça ; parlez ; dame ! je  
vous écoute des deux oreilles.

HORTENSE.

Au moins vous me promettez le secret.

MATHURINE.

Oui, oui ; c'est une chose entarrée.

HORTENSE.

Pour me venger , j'ai résolu de changer  
comme lui , & puisque Colette me l'en-  
leve , je veux enlever Blaise à Colette ;  
voilà tout le mistère.

B vj

36 LA GAGEURE ;  
MATHURINE.

Enlevez , enlevez ; ce sera très-bien fait.

HORTENSE.

Oui, mais il est des bienséances à observer , de certaines démarches , de certains aveux qu'on ne sçauroit se résoudre à faire soi-même , & qu'une personne définteressée comme vous , peut hazarder sans conséquence.

MATHURINE.

J'entends à merveille, vous n'avez qu'à dire.

HORTENSE.

Pour mieux assurer la réussite de mon projet , je veux me déguiser ; j'apperçois Blaise , fort bien ; il n'a point de bouquet, vous n'avez qu'à me suivre , je vous dirai mon dessein.

\*\*\*\*\*

S C E N E X I I .

B L A I S E , C O L E T T E .

B L A I S E *sans appercevoir Colette.*

J'AI bien du malheur , faut en convenir ; je me soucie de cette fille que j'ai trouvée tantôt ici, comme de rien, & Colette ne

COMÉDIE. 37

veut pas le croire. La voici , si elle m'eût trouvé avec elle , j'étois perdu ; elle se feroit imaginée qu'il y a de la manigance , & Dieu sçait... Heureusement elle me trouvera seul .

COLETTE *s'approchant lentement.*

Avoir refusé ce bouquet de ma main , non , je ne lui pardonnerai jamais.

BLAISE.

Tu me pardonneras , & tu le garderas.

COLETTE.

Oui , sans doute , je le garderai ; c'est bien assez d'un affront sans que je m'expose à un second : ne crains pas que je te l'offre encore.

BLAISE.

Je ne te le conseille pas.

COLETTE.

Je profiterai de l'avis.

BLAISE *à part.*

Peut-être.

COLETTE.

Mais d'où te vient cette opiniâtreté.

BLAISE.

De ce que t'as cru que je ne l'ai pas mérité.

COLETTE.

Tu ne vois donc pas que je badinois.

BLAISE.

Quand on badeine , on n'a pas l'air si farieux.

38 LA GAGEURE,  
COLETTE.

Mais si je t'affuerois que ce n'a été qu'une feinte, & que je n'ai voulu que t'éprouver, tu ne le recevrais pas.

BLAISE.

Je n'en sçais rien.

COLETTE.

Et pourquoi n'en sçais-tu rien?

BLAISE.

Parce que ... malgré l'envie que j'ai de l'avoir .... je voudrais me venger de ta défiance. J'ai du cœur, vois-tu?

COLETTE.

Je te l'offre pour la dernière fois. Si tu t'obstines à ne pas l'accepter, tu en seras fâché, sur ma parole.

BLAISE.

Je le sçais bien que j'en ferai fâché ; car je le fis déjà ; mais j'aime mieux cette fâcherie-là, que de voir que t'ayes la moindre doutance de mon amitié ; ça me chagrine encore davantage.

COLETTE *à part.*

Il m'enchante.... Me voilà contente mon pauvre Blaise : oui je suis assurée que tu m'aimes comme je veux être aimée.

BLAISE.

Vrai ?

COLETTE.

Qui, mon ami ; prends donc ce bou-

COMÉDIE.

39

quet : mais non ; que j'aye le plaisir de  
l'attacher moi-même.

BLAISE.

Bian obligé , ma chere Colette.

*Tandis que Colette attache le Bou-  
quet , Blaise ne cesse de lui baisser  
les mains.*

COLETTE.

Laisse-moi ... finis donc ... si tu conti-  
nues , je n'en viendrai pas à bout.

BLAISE.

Si tu sçavois le plaisir qu'il me fait.

COLETTE.

Je le crois. A propos ; je ne t'ai pas  
dit une chose : sçais-tu bien que si une jo-  
lie payfanne t'a dit des douceurs , un joli  
payfan m'en a conté aussi ?

BLAISE.

Ah , ah ! & l'as-tu écouté ?

COLETTE.

Oui , fort tranquillement ; je l'ai laissé  
me dire tout ce qu'il a voulu.

BLAISE.

Et en après.

COLETTE.

Après je me suis mocquée de lui.

BLAISE.

C'est-il bian sûr ?

COLETTE.

Oui

40 LA GAGEURE,  
BLAISE.

Et si maintenant j'avois la maleigneté de faire semblant de ne te pas croire, comme t'as fait....

COLETTE.

Tu aurois tort.

BLAISE.

Je m'en garderai donc bien ; car je veux toujours avoir raison, moi. Colette, ça mérite tout un bouquet, je vais t'en cueillir un ; mais dis-moi auparavant quelles sont les fleurs que t'aimes le plus.

COLETTE.

Celles que tu préfères.

BLAISE.

N'est donc pas nécessaire que j'en cherche d'autres ; partageons celles que tu m'as données : tiens, choisis.

COLETTE.

Me venant de ta main, je les aime toutes également.

BLAISE.

Les ayant reçues de la tienne, je ne sçais lesquelles t'offrir ; mais ... faisons une chose.

*Il partage le bouquet, Et tandis qu'il est en peine d'offrir l'une des deux parts à Colette, Mathurine arrive.*





## SCÈNE XIII.

MATHURINE , BLAISE ,  
COLETTE.

MATHURINE.

**A** Quel jeu jouez-vous-là, vous autres?

BLAISE.

C'est à un jeu qui est une manière de divertissement , Madame Mathurine.

MATHURINE.

Fort bien ; mais il est question de quelque chose de plus sautillant. Faut que je vous parle à tous deux , l'un après l'autre , s'entend.

BLAISE.

Est ce qu'à la fin des fins vous voudriez en passant , comme si de rien n'étoit , nous lâcher un petit mot en faveur de notre inclination ? Je vous avais que je fis un drôle qui ne me ferai pas tirer l'oreille. (*bas à Colette.*) Et toi , Colette ?

COLETTE *bas à Blaise.*

Je t'affure que je serai obéissante.

42 LA GAGEURE ,

MATHURINE à *Blaise*.

Va-t-en au bout de cette allée , & ne reviens que lorsque je t'appellerai.

BLAISE *bas à Colette , lui donnant la moitié du bouquet.*

En attendant , prends-ça , Colette ?



## SCENE XIV.

MATHURINE , COLETTE

MATHURINE.

O Ça , ma fille , je veux te marier ; ça te fait rire , n'est-ce pas ? j'en suis bien aise ; mais écoute. Comme le mariage est un marché qui tient toute la vie , faut prendre garde à le faire le meilleur qui se peut. Mettons d'abord par supposition que t'épouses Blaise ; t'en est affolée , tu dirois de bon cœur quatre oui pour un : tu crois qu'il n'y auroit pas de femme aussi heureuse que toi.

COLETTE.

J'en conviens , ma mere.

MATHURINE.

Tu t'imagines que sa seule personne te

Indemnifieroit de tout ce qui te manqueroit de part ailleurs.

COLETTE.

Il me le semble de même.

MATHURINE.

Et y te semble mal. Tians , Colette ; dès qu'on est mari & femme , ce n'est plus ça , c'est la varité que les premiers jours on z'estravague à force d'amiquié : ce ne sont qu'agaceries , niches perpétuelles. Mais faut voir au bout de quelques semaines comme on s'ennuie d'être toujours ensemble ; on commence à se trouver à redire sur tout ce qu'on fait , sur tout ce qu'on dit : bientôt on se gronde , deux jours après on se querelle ; le troisième , on ne peut plus se supporter.

COLETTE.

Cela se peut-il , quand on épouse quelqu'un qu'on aime ?

MATHURINE.

Quequ'un qu'on aime ! ne vous vla-ty pas bien avancés ! Supposons maintenant que t'épouses un garçon jeune , bienfait , qu'ait cent bons louis dans sa poche , cinquante mille livres le jour du mariage , un gros héritage qui ly viendra , & qui soit amoureux de toi ; voi un peu queule différence ! Au lieu de sarge & de grifette , tu ne porterois plus que de biaux habits de

## 44 LA GAGEURE.

foie, & le mantiau, dà ; t'aurois des gens à ton service qui t'obéiront drès que t'ouvrerois la bouche. Le matin bon diner, le soir, meilleur souper. Belle maison, point de fouci que de te divartir & d'aller aux promenades montrer que t'es gentille. Aurois-tu fantaisie de queuque chose, suffiroit que tu la demandisse à ton mari ; tians, te diroit-y, la v'là, ma petite femme, puisque ça te contente. Quand tu viendrois me voir au village, un chacun te feroit la grande révérence. Madame par ici, madame par ila, comment se porte Madame Lucas ? fort bian, Pierrette ; & M. Lucas votre époux ? à merveille, Glaudaine. Eh Messieux Lucas vos enfans ? on ne peut mieux, Agathe. Allez enrageriont, & ça tẽ feroit plaisir. Que penses-tu de ça, Colette !

COLETTE.

Je pense que le bonheur est toute autre chose, peut-être que mon cœur pense mal.

MATHURINE.

Ne la v'là-t'y pas toujours avec son cœur ?

COLETTE.

Ne vous fâchez pas, ma mere ; j'espere que la supposition que vous avez faite n'aura pas lieu. Il est vrai qu'un garçon que je ne connois pas s'est avisé tantôt de

COMÉDIE.

45

me dire qu'il m'aimoit ; mais ce garçon n'est qu'un payfan comme Blaise.

MATHURINE.

Et c'est justement , ce Lucas qui est si riche.

COLETTE.

Seroit-il possible , ah ! je ne me possède pas de joie.

MATHURINE *à part.*

Comme elle ouvre l'œil !

COLETTE.

Je voudrois bien qu'il se présentât pour Blaise un parti aussi avantageux.

MATHURINE.

Le bon cœur de fille ! Tu n'as que faire de te mettre en peine de lui , j'ai ce qui ly faut : & bian , me donnes-tu ta parole pour Lucas.

COLETTE.

Il attend , dites-vous , un héritage ?

MATHURINE.

Qui ne peut pas ly manquer.

COLETTE.

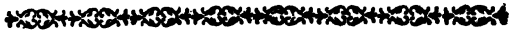
Ah que j'en suis ravie !

MATHURINE.

Cours donc vite préparer ton consentement , Blaise n'hésitera pas à bailler le fian.

COLETTE *à part , en s'en allant.*

Mon cœur me répond du contraire.



## SCENE XV.

MATHURINE, BLAISE.

MATHURINE *appelle Blaise.*

**S**T, ft... Je ne la croyois pas d'aussi bonne composition ; mais ne négligeons rien ; faut dire à Blaise qu'elle a consenti tout à fait, Te v'la mon Garçon !

BLAISE.

A votre service , Madame Mathurine.

MATHURINE.

Tu veux donc te marier ?

BLAISE.

Eh pargué , s'il est de votre bon plaisir & de celui de Colette , le plutôt sera le mieux.

MATHURINE.

Elle ne s'y oppose pas ; y ne tient qu'à toi de l'être dès ce soir.

BLAISE.

Vous me boutez la joye dans l'ame, falloit la retenir , c'étoit fait en deux paroles.

MATHURINE.

Elle n'avoit que faire ici ; elle m'a baillé son consentement pour Lucas qu'a fait forte une , gn'y a pas une heure.

BLAISE.

Comment, alle me quitte pour un autre !

MATHURINE.

Oui mon enfant ; c'est fait ou autant vaut : mais qu'ça ne te chagrene pas , j'ai de quoi te consoler.

BLAISE.

Je n'ay que faire de rian , que d'elle.

MATHURINE.

Stelle-là que je veux te bailler , est quasiment aussi gentille que Colette.

BLAISE.

Alle le feroit cent fois d'avantage que je n'en voudrois pas entendre parler.

MATHURINE.

Ce n'est pas tout ; tu nas pas de bian.

BLAISE.

Je m'en passe.

MATHURINE.

Et faut que tu faches qu'alle en a pour elle & pour toi, quoique ça ni paroisse pas ; si alle est habillée en paysanne, c'est qu'alle le veut bian.

BLAISE.

Qu'alle ait , qu'alle n'ait pas , je m'en gausse.

MATHURINE.

Faut-il te dire tout ? Alle a de l'amiquié pour toi.

BLAISE.

Qu'alle la garde.

MATHURINE.

Ne fais pas tant le dégouté , y n'en fera  
ni pus ni moins.

BLAISE.

Tout ce que vous pourriez me dire  
ne me fera pas renoncer à Colette.

MATHURINE.

Alle r'nonce bian à toi.

BLAISE.

Ça ne se peut pas.

MATHURINE.

Tu le varras, quand alle épousera Lucas.

BLAISE.

Je varrai.... que je n'en varrai rien : c'est  
impossible; alle ma trop bien promis qu'al-  
le ne seroit jamais qu'à moi.

MATHURINE.

C'est qu'alle ne croyoit pas pouvoir de-  
venir une si grande Madame, qui li auroit  
dit qu'alle trouveroit un garçon qui a de  
l'argent que j'ons vû & un héritage qui  
ly pend à l'oreille : aussi drès qu'alle y a  
vu jour , alle a tant dit qu'alle en étoit ra-  
vie qu'alle ne se possédoit pas de jöye.

BLAISE.

Seroit-il possible ?

MATHURINE.

Rian n'est plus çertain : par ainsi , si tu  
veux



COMÉDIE.

49

veux prendre mon conseil, t'épouferas Marinette, fi tu voyois tous les joyaux qu'alle m'a montrés, quand alle n'auroit qu'ça, alle feroit encore affez riche : y s'agit de te déterminer. Ça, baille moi la bonne parole & je vais la ly porter.

BLAISE.

Si-j'en avions cinquante, gn'y en auroit pas une pour elle, alles feroient toutes pour Colette.

MATHURINE.

Je te parle pour ton profit : tu ne veux pas me croire, tantpis pour toi. Adieu.



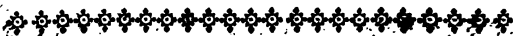
SCENE XVI.

BLAISE.

**E** St-il rien d'aussi perfide que cette trahifon ? Et bian, Colette m'abandonne parce que je n'ai que mon cœur ; ne favoit elle pas que c'étoit tout mon bian, & ne le ly avois-je pas baillé tout entier ? Non, Mathurine à biau dire, quand je le varrois je ne le croirois pas... Stanpendant faut qu'il en foit queuque chose ; une fille n'a pas la volonté aussi ferme qu'un garçon, tant de mille francs l'auront ébarluée... c'est plutôt

C

50 LA GAGEURE,  
sa mere qui l'aura fait consentir par force...  
Ce Lucas de malheur ne li auroit-y pas bail-  
lé dans la vüe ? pas sangué, si je le croyois...  
Mais ne seroit-ce pas ly qui vient... ,  
oui tout justement, car il est avec Colette  
cachons-nous vite pour voir un peu la  
meine qu'alle ly fera.



## SCENE XVII.

COLETTE, HORTENSE *deguisée en  
paysan.*

HORTENSE.

Où ma chere Colette, compte que  
l'amour ne m'a inspiré ce déguise-  
ment que pour nous rendre heureuses l'une  
& l'autre (*à part.*) Blaise nous observe,  
c'est tout ce que je demande.

COLETTE.

Hélas ! je ne vois point comment. Ma  
mere dit que Blaise consent d'être à vous  
& elle veut absolument que j'épouse Lu-  
cas. Je suis perdue.

HORTENSE.

Blaise ne sera point à moi, que je ne veuil-  
le être à lui & je vous promets de ne le

COMÉDIE. 51

wouloir jamais. A l'égard de Lucas, il a un si grand fond de jalousie, qu'assûrément s'il vous aime aussi éperdument que ses démarches le font présumer, il ne résistera pas à ce que nous lui ferons voir, il nous verra ensemble sans me reconnoître, il ne doutera pas que ce ne soit à Blaise que vous parlerez encore; il en sera furieux. Vous verrez s'il ne reviendra pas à moi sincèrement.

COLETTE.

Vous me rendez la vie, belle Marinette. Que je vous seconderai de bon cœur! mais... ne feroit-il pas plus naturel que Blaise jouât votre rôle? je jouerois le mien bien plus naturellement.

HORTENSE.

Oui, cela se présente d'abord de même; mais vous ne faites pas attention qu'il s'agit d'outrer & même beaucoup; qu'il est de certaines libertés innocentes que vous pourrez prendre avec moi, qui seroient un crime avec lui. Si cependant vous aimez mieux...

COLETTE.

Non, non, je ne faisois pas cette attention.

HORTENSE.

Je sçavois bien qu'il ne tarderoit pas à venir. Voici Lucas.

52 LA GAGEURE,  
COLETTE *en l'embrassant.*

Comment pourrai-je jamais reconnoitre  
un tel farvice ?



## SCENE XVIII.

DORMAINVILLE, BLAISE,  
HORTENSE, COLETTE.

BLAISE *au fond du théâtre.*

**Q**Ueu vargogne ! est-il permis d'em-  
brasser les hommes de *ste* force ? faut  
voir jusqu'au bout.

DORMAINVILLE *à part au fond du  
théâtre.*

Comme elle est apprivoisée avec son  
Blaise , ne troublons point un si joli tête  
à tête ; écoutons seulement.

HORTENSE,

Tu me promets donc, ma chère Colet-  
te, de m'aimer autant que je t'aime.

COLETTE.

Oui, & je te le répète avec un nouveau  
plaisir.

HORTENSE *en lui baisant la main.*

Je peux compter sur son cœur.

COMÉDIE. 53

COLETTE.

Que ne suis je aussi assurée du tien ?

HORTENSE.

Cette incertitude ajoute à mon bonheur : *(elle l'embrasse)* Colette, ma chère Colette, pardonne mes transports à l'excès de mon amour.

COLETTE *très-tendrement.*

Que je les pardonne ! tu crois donc que les miens sont moins vifs à cause qu'ils éclatent moins ?

BLAISE *à part.*

Oh queu noirceur !

DORMAINVILLE *à part.*

Au mieux.

HORTENSE.

Que les momens que je passe avec toi, me sont doux... ! *bas...* Il est tems de nous séparer... *haut.* Je voudrois ne te quitter jamais... *bas.* Laissez moi seule avec Lucas... *haut.* Quand viendra ce jour où nous pourrions être toujours ensemble ?

COLETTE.

Que ne puis-je le hâter ? mais il faut que je me retire. Adieu, mon cœur est toujours avec toi.

HORTENSE.

J'aurai du moins le plaisir de te suivre encore quelques pas.

56 LA GAGEURE,  
HORTENSE.

Crois-moi, quitte la partie de bonne grace, & puisque tu vois à n'en pas douter, qu'on ne t'aime plus, attache toi à quelqu'un qui te paye de retour.

BLAISE *après avoir rêvé un moment.*

C'est bien dit. Oui, faut que je me venge de s<sup>te</sup> magnière. Ça fera t'il biau coup de chagrin à Colette ?

HORTENSE.

Cela pourra peut-être piquer son amour-propre.

BLAISE.

Rien que ça.

HORTENSE:

Elle pourroit avoir quelque regret.

BLAISE.

Ah j'aimerois bien le regret, c'est qu'ail le m'aimeroit encore.

HORTENSE.

Point du tout. Tu ne sçais donc pas que les femmes regrettent tous les jours les personnes dont elles se soucient le moins ?

BLAISE.

Faut en sçavoir trop pour comprendre ça, s<sup>ta</sup>pendant, faut que j'essaye si elle me regrettera. Je voudrois bien pour cet effet revoir Marinette.

HORTENSE.

Est ce que tu la connois ?

BLAISE.

J'avons eu biantôt fait connoissance, n'y à pas une heure.

HORTENSE.

J'en suis bien charmée, elle est la meilleure fille du monde ; elle mérite d'être aimée.

BLAISE.

Oui, mais n'auriez-vous point envie que je l'aimasse pour venir encore me la souffler ?

HORTENSE.

Au contraire, je te servirois auprès d'elle de tout mon pouvoir.

BLAISE.

Quand j'aime, je n'ai que faire que personne ne se mesle de mon amour, ni pour, ni contre.

HORTENSE.

Tu veux cependant la voir & lui parler & tu ne le sçauois sans moi, apprens qu'elle ne fait que ce que je veux, & que tu ne sçauois la voir qu'où je suis, puisqu'elle ne me quitte jamais.

BLAISE.

Où est-elle donc maintenant ?

HORTENSE.

Ici.

BLAISE.

Ici ? mes yeux sont aussi bons que les vôtres, & je ne vois que vous.

58 LA GAGEURE,  
HORTENSE.

Hé bien tu vois, Marinette ?

BLAISE.

Marinette ?

HORTENSE.

Elle-même.

BLAISE.

Est-il possible ?

HORTENSE.

Regarde moi.

BLAISE.

En effet, faut que vous soyez au moins son frere, car vous avez tout son visage, mais si vous êtes Marinette, queu vartigo vous à pris de vous habiller en garçon ? Est-ce que l'habit de fille vous ennuye ?

HORTENSE

J'ai voulu sçavoir si Colette te seroit fidelle & si elle est digne de l'amour que tu as pour elle ; je suis fâchée que tu ayes été témoin de la scene que j'ai eue avec elle.

BLAISE.

Et moi je sis charmé de l'avoir été.







SCÈNE XXI.

MATHURINE, HORTENSE,  
BLAISE.

MATHURINE *à part.*

**A**LLE vient de ly jouer un drôle de  
tour ; alle m'avoit bian dit qu'alle  
n'y manqueroit pas.

BLAISE.

Je suis bian aise d'avoir connu sa par-  
fidie.

HORTENSE.

Il est vrai que je ne m'y attendois pas.  
Je conçois que tu dois y être sensible.

MATHURINE *à part.*

La fine mouche ! alle fait encore sem-  
blant de les plaindre. Hé, allons, mes en-  
fans, les lamentations ne s'avont de rian ;  
vous avez tous deux le cœur malade : jar-  
nonce, y ne tiant qu'à vous de le guarir.

BLAISE.

Et queu remede y sçavez-vous ?

C vj

LA GAGEURE,  
MATHURINE.

Belle demande ! Faut se voir , se regarder , se parler : gn'y a rian qui fasse pardre la souvenance des autres comme ça. On se marie , & pis après , adieu , bon jour , on est guarit.

BLAISE.

Morgué , v'là un remède qui pourroit bian tuer le malade.

MATHURINE.

Faut bian qu'un remède tue ; sans ça y ne mourroit pas tant de monde ; mais sfici ne tuera que l'amour que t'avois pour Colette.

BLAISE.

Queu meurtre !

MATHURINE.

Faut pas le marchander.

BLAISE *à part.*

Il me vient une bonne pensée pour le confarver... (*haut*) Hé bian , Marinette , si c'est votre volonté , je nous aimerons tous deux.

HORTENSE *à demi voix.*

Je suis touchée de sa situation.

COMÉDIE.

61

MATHURINE.

Que je sis charmée de vous voir de si bon accord ! je veux qu'en deux jours vous vous aimiez , que soit une bénédiction.

BLAISE *appercevant Colette.*

Colette vient ; faisons comme si j'aime tout de bon Marinette.



SCENE XXII.

HORTENSE , COLETTE ,  
MATHURINE , BLAISE.

COLETTE *au fond du Théâtre à part.*

**M**arinette., Blaise & ma mere , ah !  
ah !

MATHURINE.

Que marmotes-tu-là , Blaise ?

BLAISE.

Je dis que Marinette vaut bien la peine qu'on l'aime.

MATHURINE.

V'là qu'est parlé. (*à Hortense*) Que répondez-vous à ça ?

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ & je vous  
donne à mes yeux à toute franchise.

CHARLES L. J.

La lecture de l'ail.

COMÉDIE. 63

HORTENSE.

Mais à condition que vous ne parlerez plus à Colette, que vous ne la verrez plus, que vous ne songerez plus à elle.

BLAISE.

Oh! c'est fini.

COLETTE *à part.*

L'ingrat.

MATHURINE.

Monsieur le Tabellion n'a plus qu'à ajouter à ça un petit mot de son écriture, & tout sera dit; mais... (*à Hortense*) que regardez-vous là tant fixement?

HORTENSE.

C'est ce joli bouquet.

BLAISE.

Falloit le voir tantôt, à présent ce n'est plus rien.

HORTENSE.

Je voudrais bien en avoir un pareil.

MATHURINE *à Blaise.*

N'y a qu'à ly bailler stila.



COMÉDIE. 65

entendu que je le donne à parsonne. Faudroit bian du moins que je ly en demandisse la parmissiion.

MATHURINE.

Que de çarimonie pour un poignée de fleurs !

BLAISE.

Dame, ce n'est pas la poignée qu'on regarde, c'est la main d'où alle vient.



SCENE XXIII.

DORMAINVILLE , COLETTE ;  
HORTENSE , MATHURINE ,  
BLAISE.

HORTENSE *à Mathurine.*

**J**E ne veux pas me brouiller avec lui pour une bagatelle.

*Appercevant Dormainville.*

DORMAINVILLE *à part.*

Hortense en payfan ! ah ! j'ai donné dans le panneau.

LA GAGEURE,  
HORTENSE.

Lucas, Monsieur Lucas.

BLAISE.

Lucas ! morgué, ffici n'én

...

HORTENSE.

vous êtes d'indigné de m'  
... que vous m'avez mis  
... je suis fâchée  
... vous avez prevenue.

DORMAINVILLE.

Je n'ai point pas ; aussi vous vous  
... me présente ; mais  
... Colette.

MATHURINE.

En la vie tout justement à point non-  
... M. Lucas.

*Ils se saluent.*

DORMAINVILLE.

Votre mère ne m'a-t-elle point trop  
... Colette ? votre cœur m'est-  
... favorable ? puis-je esperer cet  
... de votre bouche.



MATHURINE *bas à Colette.*

Ne t'avise pas de dire non.

COLETTE *fort émue.*

Oui, Lucas, vous pouvez tout espérer...  
(à sa mere) Etes-vous satisfaite?

MATHURINE.

Vians ma fille que je t'embrasse ; je sçavois bian que t'obéirois à ta mere.

BLAISE *à part.*

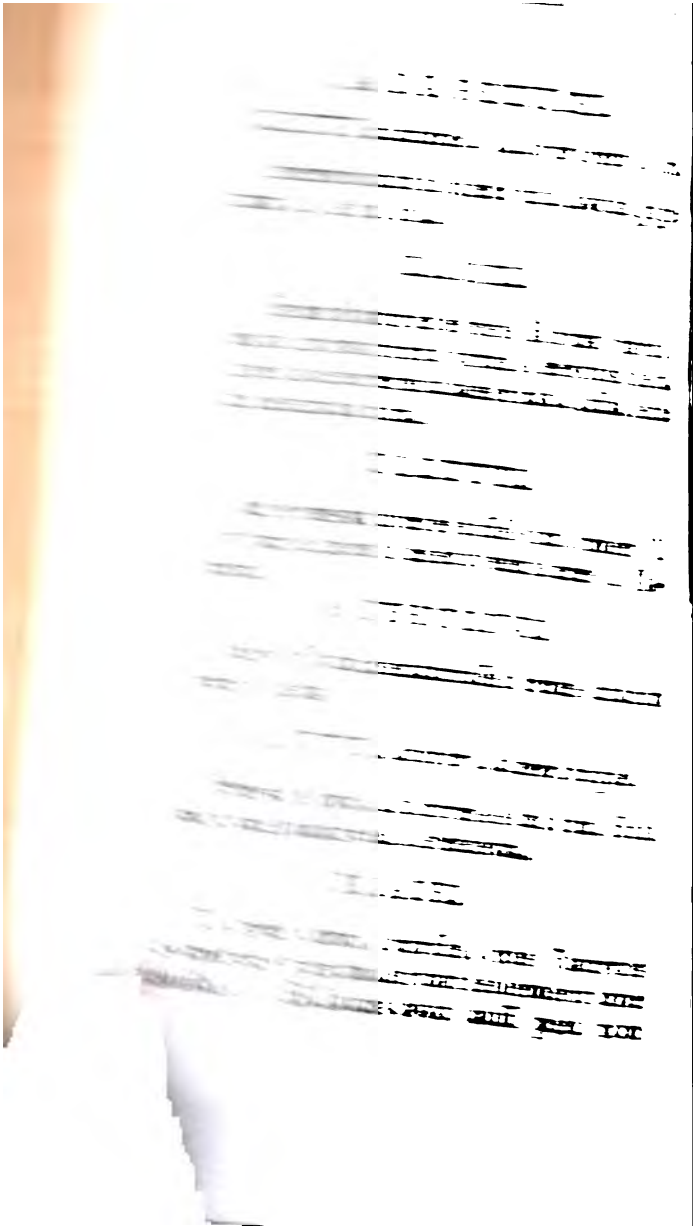
Ah ! je n'en puis plus.

DORMAINVILLE *se jettant aux pieds de Colette.*

C'est cet aveu charmant que j'attendois, belle Colette.

BLAISE *se jettant au pied d'Hortense ;  
& regardant toujours Colette  
qui le regarde aussi.*

C'est cette aveu, belle Marinette...  
c'est cet aveu qui me fend le cœur. Tians,  
Colette, v'là ton bouquet ; tu ne diras  
pas que je l'ai baillé à un autre.



COMÉDIE. 69

amiquié qu'elle aura ce bouquet, y ne  
l'auroit jamais. Adieu.

*Il fait semblant de s'en aller.*

HORTENSE.

Comment, Blaise, est-ce ainsi que vous  
me quittez ?

BLAISE.

Que ça vous fait-y à vous autres, qui  
sçavez changer ?

COLETTE *va arrêter Blaise.*

Attends, Blaise ; demeure auprès d'elle.  
C'est à moi à me retirer. Malgré les pro-  
testations que tu lui as faites, je ne puis  
t'être infidelle.

MATHURINE.

Je n'entends rien à tout ce grabuge.

DORMAINVILLE.

Colette, vous me trompiez donc.

COLETTE.

N'accusez que mon dépit, mon cœur  
ne vous a point trompé.

MATHURINE.

Comment donc, petite fille : ah ! je  
t'apprendrai à parler ... mort de ma vie,  
sçais-tu bien que...

70 LA GAGEURE,  
DORMAINVILLE.

Doucement, Madame Mathurine ; vous sçavez quelles sont nos conventions. Il est inutile que je prétende me faire aimer de Colette ; je renonce à cet espoir , trop heureux si la belle Hortense renonce aussi sincèrement à Blaise , & veut me rendre son cœur.

HORTENSE.

Il m'a refusé un simple bouquet , voilà qui est fini, Dormainville , je ne veux plus de lui.

MATHURINE *étonné.*

Comment ! vous êtes M. Dormainville ?  
fit la même qu'a vingtmille livres de rente.  
Ah ! Colette, qu'as-tu fait ?

COLETTE.

Ah ! ma mere ; quel plaisir de le sacrifier à Blaise.

BLAISE.

Madame Hortense , que n'avez-vous dix fois plus de bijoux qu'ous n'en avez ; Colette est le seul que je desire.

MATHURINE.

C'est-à-dire qu'avec votre peste d'amour , vous avez tous deux voulu perdre votre fortune. Tians, Blaise, fit tu regardes

Plus ma fille , je t'arracherai les deux yeux ; & toi , marchons.

DORMAINVILLE.

Arrêtez , Mathurine , ce n'est pas là le prix que mérite l'admirable constance de ces deux Amans que nous ne voulions qu'éprouver. Elle m'étonne , je l'ayoue.

HORTENSE.

Et elle me ravit. Me pardonneriez-vous Colette , les petits chagrins que je vous ai causés , si je viens à bout de vous unir à votre Amant ?

COLETTE *à demi voix.*

A ce prix , que ne pardonnerois-je pas ?

HORTENSE.

Mathurine , je m'engage à faire consentir ma cousine à accepter Blaise pour son fermier , si vous voulez qu'il soit l'époux de Colette ; je la prie de recevoir en attendant , ce diamant & ce collier , je me charge des frais de la nôce.

DORMAINVILLE.

Il est juste aussi que pour faire ma paix avec Blaise , je le prie de recevoir les cent louis de Lucas.

72 LA GAGEURE,  
BLAISE.

Grammarsi, Monsieur Dormainville ; je ne tians pas rancune , je vous pardonne. Colette garde ça , & mon bouquet itou ; je veux que t'ayes toujours tout.

MATHURINE.

Monsieur & Madame , vous n'en ferez pas dédits. Allons faire la nôce, mes enfans.



SCENE XXIV. & dernière.

L'OLIVE & les Acteurs précédens.

L'OLIVE.

**M**onsieur Lucas, voici tout le Château & tout le Village que je vous amene, ils sont dans la meilleure disposition du monde de se bien réjouir à votre nôce.

DORMAINVILLE.

Ce fera à celle de Blaise.

BLAISE.

Colette , comme j'allons danser !

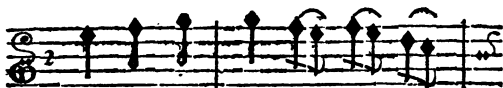
DIVERTISSEMENT



# DIVERTISEMENT

*de la Gageure de Village.*

A I R.



Que tout ref- pire en cet- te



Fê- te Les jeux, les ris & les plai-



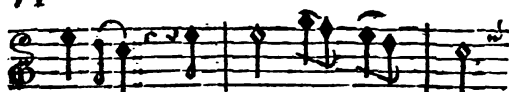
firs: ! Que tout ref- pire en cet- te



Fê- te Les jeux, les ris & les plai-



firs. Chantons Blaise, chantons Co-  
D



lette, L'hi-mèn va com- bler



leurs de- firs. Que tout ref- pire en



cet-te Fête Les jeux, les ris &



les plai- firs. Que de Blai-se le



fort est beau ! L'Amour au gré de



son en- vi- e, Le rend le Fermier



du Châ-teau, Et lui donne femme jo-



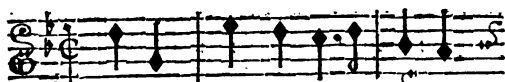


K- e, Et lui donne femme jo-



li- e. Chantons &c.

### A I R, Gracieux.



L'Amour doit à l'Inno- cence



Tout le prix de ses at- traits,



Il triom- phe, Il tri-



omphe sans dé- fense, Dès qu'il  
D ij



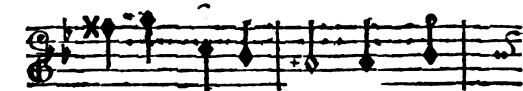
s'arme de ses traits; La Con-



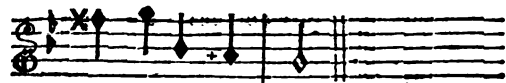
stan- ce le cou- ron- ne; Tout ra-



nime ses ar- deurs. Le Plai-



fir lui fait un trône, D'un ga-



zon se-mé de fleurs.



# ROMANCE.



Colet- te l'on a biau di- re ,



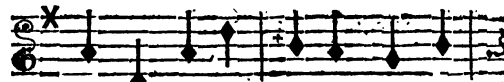
Que l'a- mour n'est qu'un tourment, Lorsque



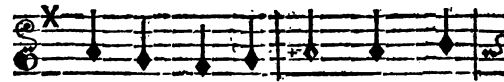
pour toi. je fou- pire , Moi, je



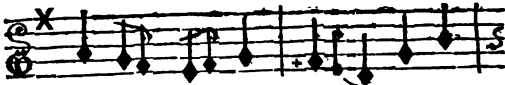
le trouve char- mant : Contre.



lui l'on se dé- chaîne. J'en crois



bian mieux mes de- sirs , Peur- on  
D iij



trouver de la pei-ne Dans la



source des plai-firs.

## COLETTE.

Quand de ma seule présence,  
 Blaise, tu faisois ton bien,  
 Tu m'abordoïs en silence,  
 Mais ton cœur parloit au mien.  
 Un regard, un doux sourire  
 Suffisoient pour t'enflammer,  
 Et tu n'osois me le dire;  
 Pouvois-je ne pas t'aimer?



# V A U D E V I L L E .

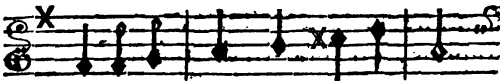
## H O R T E N S E .



Avec un cœur & des ap- pas



Formés par la simple Na- tu- re ,



Colet- te ne pré- voyoit pas ,



Du bou- quet l'heureuse a- ven-



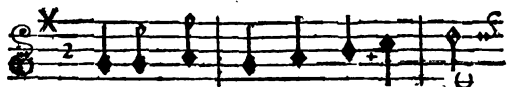
turé ; Qu'on gage à Pa- ris , si l'on:



veut , Autant de perdu , chose sûre ;



Ce n'est qu'au vil- lage où l'on] peut,



Ha-zarder pa- reille ga-geu- re.

### BLAISE.

Colette que je t'aimerai !

Ah ! qu'on est heureux, quand on s'aime !

Comme je te caresserai,

Repons, en feras-tu de même ?

A Paris, les Epoux, dit on,

Ne se cherissent qu'en peinture :

Tatigué, le tour seroit bon,

S'ils hazardient notre gageur.

### COLETTE.

Tandis qu'au doux son du hautbois,

Les Bergers dansent sur l'herbette,

L'Amour rassemble dans nos bois,

Le rossignol & la fauvette :

N'est-ce que pour chanter leurs feux !

Non, non, si j'en crois la Nature,

C'est pour quelque chose de mieux,

Mon cœur en seroit la gageur.

## DORMAINVILE.

A quinze ans, quel Ravissement !  
 L'Amour avec des fleurs nous lie ,  
 A vingt , c'est par le sentiment ,  
 A cinquante, par la folie.  
 A quinze, on devient amoureux ,  
 A vingt, une volupté pure  
 Donne un nouveau prix à nos feux ,  
 A cinquante, on perd la Gageure.

## MATHURINE.

Rien n'est si joli que l'amour,  
 C'est lui qui fait qu'on se marie.  
 Queu plaisir ! si le parmier jous  
 Etoit aussi long que la vie ?  
 Mais , par malheur le lendemain ,  
 Cet amour s'endort à mesure ;  
 Garre alors que quelque voisin  
 De l'éveiller n'ait fait gageure.

## L'OLIVE.

Gageons que tu me rende heureux ,  
 Dit un jour Tircis à Lisette :  
 Il prend un baifer & puis deux  
 Sur la bouche de la folette :  
 Elle rougit & se défend ;  
 Le pied glisse sur la verdure.  
 Ah ! s'ecria la belle Enfant,  
 Je gagne en perdant la gageure.

## HORTENSE.

De faire d'un Grand, un ami ,  
 D'une Lais, une Lucrece ,  
 Ou d'une coquette à demi ,  
 Un vrai modele de tendresse ,  
 D'être heureux époux plus d'un mois ;  
 Et tous les jours, d'une ardeur pure ,  
 Jouir en amant de ses droits ,  
 Qui de vous feroit la gageure ?

## COLETTE.

Contente de ton seul amour ,  
 Je vivrai sans inquiétude ,  
 Et je me ferai nuit & jour  
 D'aimer, une douce habitude ;  
 Notre bonheur sera parfait .  
 Et couronnera l'aventure ,  
 Si le Parterre satisfait  
 Applaudit à notre gageure.

**J**'Ai lu par l'ordre de Monsieur le Lieutenant  
 Général de Police, *La Gageure de Village* .  
 je crois que l'on peut en permettre la Répresen-  
 tation & l'impression le 15 Mai 1756.

CRÉBILLON.

Le Privilege & l'enregistrement, sont à la fin  
 du Tome troisième du choix des Pièces de  
 Théâtre &c.



---

**NOUVELLES PIÈCES DU THEATRE  
FRANÇAIS, détachées depuis 1747  
jusqu'à ce jour.**

**M** Ahomet, Tragédie de M. de Voltaire.  
De M. Boissy. Pièces in-8.  
Le Retour de la paix, Comédie.  
Le Prix du Silence, Comédie.  
La Frivolité, Comédie.

*De differents Auteurs*

Le Magnifique, Comédie.  
La double Extravagance, Comédie.  
Le Tribunal de l'Amour, Comédie.  
Benjamin, ou la reconnoissance de Joseph, Trag.  
Alexandre Tyran.  
Le Hommes, Comédie-Ballet.

*De M. Piron. Pièces in-12.*

L'Ecole des Peres, Comédie.  
Calistène, Tragédie,  
Le Courtes des Tempé, Pastorale.  
Gustave, Tragédie.  
La Métromanie, Comédie.  
Fernand Cortez.

**AUTRES PIÈCES**

Les Souhairs, Comédie.  
Vanda, Reine de Pologne Tragédie.  
Le Plaisir, Comédie avec un Divertissement.  
La Colonie, Comédie.  
Caliste, ou la belle Pénitente, Tragédie.  
Cénie, Pièce Dramatique en 5 Actes.  
Le Valet Maître, Comédie.  
Varon, Tragédie.  
La Métempicose, Comédie,  
Les Engagemens indiscrets, Comédie.  
Les Adieux du Gôur, Comédie.

Les Totours , Comédie  
Mérope , Tragédie.  
La Folie & l'Amour.  
La Gageure de Village , Comédie.

### *PIECES DU THÉÂTRE ITALIEN.*

L'Amante ingénieuse , Comédie.  
l'Héritier généreux , Comédie.  
Le Philosophe dupe de l'Amour.  
Les Veuves , Comédie.

#### *Différens Autours.*

Le Miroir , Comédie.  
Le Bacha de Smirne , Comédie.  
Les parfaits Amans , Comédie.  
La Mort de Bucephale.  
L'Année Merveilleuse , Comédie.  
Alceste , *Diversiftement.*  
Les Femmes , *Comédie-Ballet.*  
Erioché , Parodie.  
L'Amant déguisé , Parodie.  
Le Prix des Talens , Parodie.  
Les Jumeaux , Parodie.  
La Pipée , Comédie.  
Musique de la Pipée. Pièce in-12.

#### *De M. de V. . . .*

Les Mariages assortis , Comédie.  
La Coquette fixée , Comédie.  
Le reveil de Thalie , Comédie.  
L'École du monde , Comédie.  
Le Retour de l'Ombre de Molière , Comédie.

#### *AUTRES.*

La Partie de Campagne , Comédie.  
La Gageure , Comédie.  
Les Petits-Maitres , Comédie.

*Le grand, Marc Antoine*

LE GALANT  
COUREUR,

OU

L'OUVRAGE  
D'UN MOMENT;  
COMÉDIE

*Représentée en 1722.*

---



---

## A C T E U R S.

**L**UCINDE, Prési- }  
 dente, } jeunes  
**DORIMENE**, Com- } Veuves.  
 tesse, }  
**LE MARQUIS DE FLORIBEL**,  
 Ami du Chevalier.  
**LE CHEVALIER**, Amant de Lucinde.  
**MARTON**, Suivante de Lucinde.  
**RUSTAUT**, Cocher du Chevalier,  
 Amoureux de Marton.  
**CHAMPAGNE**, Laquais du Chevalier.  
**CRICQUET**, Laquais de la Présidente.

*La Scene est dans le Château de la  
Présidente.*

**DANSEURS** }  
 & } Acteurs du  
**MUSICIENS.** } Divertissement.



LE GALANT  
**COUREUR,**  
OU  
L'OUVRAGE  
D'UN MOMENT,  
COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE,  
LA COMTESSE, *déguisée en suivante sous  
le nom de Finette.*

LA PRÉSIDENTE.



N vérité, Comtesse, tu es  
folle de t'être déguisée de  
la sorte ; je ne souffrirai point  
absolument que tu passes ic  
pour ma Femme de Chambre.

A ij

4      LE GALANT COUREUR,  
LA COMTESSE, *en Suivante.*

Ma chere Présidente, tu sçais que j'ai mes raisons. Le Marquis de Floribel, que mes parens me veulent donner pour Epoux, doit arriver ici dans ce jour ; nous ne nous sommes jamais vûs ni l'un ni l'autre ; & si sa figure & ses manieres ne me conviennent pas, sans lui déclarer mes sentimens, sans lui rien dire : j'irai d'abord me jeter dans un Couvent : je lui veux épargner la honte d'être refusé, & à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami ; je le connois depuis long-tems : il est un peu folâtre à la vérité, mais d'ailleurs très-brave Cavalier & très-riche.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je le veux croire, mais la réputation qu'il a de courir de Belles en Belles sans s'attacher à aucune, me le fait déjà haïr sans le connoître ; il ne peut aller à ma Terre qu'il ne passe par ici, & vous m'avez assuré, Chevalier, que vous aviez

COMÉDIE.

donné ordre à la Poste , qu'à son arrivée  
on lui dit que vous étiez dans ce Château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le con-  
noît , & qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

C'en est assez : parlons maintenant de  
tes affaires , ma chere Présidente. Quand  
épouses-tu le Chevalier ?

LA PRÉSIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à  
Paris pour nous amener un Notaire , &  
pour s'informer quel étoit l'Epoux que  
mon vieux fou d Oncle me vouloit obli-  
ger d'accepter , & en même tems lui dé-  
clarer les engagements que j'ai avec le  
Chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, Mesdames , vous prenez  
trop de précautions , Veuves l'une &  
l'autre , il me semble . . .

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! je dois ménager le bon homme  
je suis son unique héritiere.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Elle a raison , Chevalier.

A iij

SCENE II.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *etc.*  
*Suivante*, LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

**M** Adame, voilà le Notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'il passe dans mon Cabinet. Viens, ma chere Comtesse, m'aider à lui dicter les articles du Contrat. Ne vous embarrassez de rien, Chevalier, il sera plus à votre avantage que si vous le dictiez vous-même, & je veux vous surprendre agréablement.

LE CHEVALIER..

Ah! Madame!

LA PRÉSIDENTE.

Donnez ordre au reste, & sur-tout à ce petit Divertissement dont vous m'avez parlé; si ce Coureur que l'on vous a promis se présente, je vous prie de le recevoir.



COMÉDIE.  
LE CHEVALIER.

Madame, vous sêchez obéie ponctuellement.

---

SCENE III.

LE CHEVALIER *seul.*

**J**E ne sçais pas si elle sera bien contenté du Divertissement qu'elle demande, étant sur-tout exécuté par des Violons de Village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjouit souvent plus que le médiocre, & d'ailleurs c'est l'Ouvrage d'un Moment.

---

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE,  
CHAMPAGNE.

**M**onsieur, Monsieur le Marquis de Floribel vient d'arriver, & je vous l'amene comme vous me l'avez commandé.

S C E N E V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,  
CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

**Q**ue de joye, mon cher Chevalier, de te revoir après un an d'absence !

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir. Il y a six mois que tes gens & ton bagage sont à Paris; je craignois que le péril que tu as couru à l'armée...

LE MARQUIS.

Laiſſons-là le péril que j'ai couru; mon Oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je ſçais qu'il te veut faire épouſer la Comteſſe Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus queſtion de cette Comteſſe, il y en a maintenant une autre ſur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je ?

COMÉDIE.

9.

LE MARQUIS.

Je ne sçais, mais pour moi je ne l'ai jamais vûe ; on la dit belle & riche.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! que veux-tu davantage ?

LE MARQUIS.

Quoi ! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable ? Non, non, tu connois mon humeur, & tu ne me conseilerois pas de devenir raisonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point brouiller avec ton Oncle ; le bien est préférable à toutes choses ; nous ne sommes pas toujours jeunes : tu restes seul de ta maison, & ton Oncle considère . . .

LE MARQUIS.

Oh ! treve à ta morale, & me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis près de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà ce que s'est ; tu ne veux pas

A v

10      **LE GALANT COUREUR,**

courir le risque tout seul ; cela est plaisant : parce que Monsieur se marie , il faut que les autres en fassent de même. Et qui épouses-tu ?

**LE CHEVALIER.**

Une riche Veuve, jeune & aimable.

**LE MARQUIS.**

Parbleu , nous sommes faits l'un & l'autre pour consoler les affligés ; c'est aussi une Veuve que mon Oncle me veut faire épouser.

**LE CHEVALIER.**

Que tu nommes ?

**LE MARQUIS.**

Lucinde, la Veuve d'un Président.

**LE CHEVALIER.**

Qu'entends-je ! ah ! Marquis, je ne te dis plus rien , tu fais fort bien de désobéir à ton Oncle.

**LE MARQUIS.**

Pourquoi ?

**LE CHEVALIER.**

Lucinde est justement la Veuve que j'adore , & que je dois épouser ce soir ou demain , nous sommes ici dans son Château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conseils à la mode, pourvû que leurs intérêts n'en soient point dérangés. Oh! bien, pour te punir je l'épouserai.

LE CHEVALIER.

Ah! Marquis, au nom de notre amitié, ne songe plus à ce mariage, ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne soient terminées; je craindrois . . . .

LE MARQUIS.

Eh! fy donc! me crois-tu capable de te donner ce chagrin?

LE CHEVALIER.

Ah! tu me rends la vie; mais pour m'obliger jusqu'au bout, parts dès ce moment, & songe . . .

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup tu te moques de moi; je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais si ton Oncle vient à sçavoir?..

LE MARQUIS.

C'est à toi à me déguiser si bien que personne ne puisse me reconnoître ici.

2 LE GALANT COUREUR ;

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser , à moins que tu ne veuilles passer pour le Coureur que la Présidente m'a demandé ? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé , tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille , & je serai charmé d'apprendre sous ce déguisement ce qu'on pense ici de moi ; je veux même aller demain à la Terre de la Comtesse en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne feras mal. Champagne , va promptement l'habiller dans ta chambre , & prends garde que personne ne le voye en passant.

CHAMPAGNE.

Monfieur n'a qu'à me suivre.

LE MARQUIS.

Je te suis. Mais , Chevalier , dis-moi par parenthèse , les Femmes de Chambre de la Présidente font-elles jolies ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

COMÉDIE. 13

LE MARQUIS.

C'est que c'est un gibier de Coureur,

LE CHEVALIER.

Elles en a deux qui sont passables. Une Marton assez jolie , & une Finette assez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies sont les plus piquantes , & celles qui se passent le plutôt.

LE CHEVALIER.

C'est Marton , elle n'est pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle ; car je ne veux point rester oisif.

LE CHEVALIER.

Je te le conseille ; aussi Marton a pour Amant mon Cocher , qui est une espèce de Manant qui n'entend pas trop raison.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre ; il me semble que les Coureurs doivent avoir le pas sur les Cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promptement changer de figure tandis que je donnerai mes ordres pour

14 LE GALANT COUREUR,  
le Divertissement que je fais préparer  
pour la Présidente.

LE MARQUIS.

Laisse-moi faire, je serai bien-tôt fa-  
goté, & je veux même t'aider à ton Di-  
vertissement; je versifie & chante assez  
cavalierement.

---

## S C E N E V I.

LE CHEVALIER *seul.*

**J**E ne suis pas sans inquiétude; le Mar-  
quis a deux yeux, la Présidente est  
aimable; peut-être que quand il la verra;  
mais non, je suis trop sûr de Lucinde,  
& même je ne dois pas, aux termes où  
nous en sommes, lui cacher long-tems  
le déguisement du Marquis; cependant  
attendons l'occasion favorable pour lui en  
faire confidence.





## SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA PRÉSIDENTE ;  
LA COMTESSE, *en Suivante.*

LA PRÉSIDENTE.

**J**'Ai déclaré au Notaire mes intentions, Chevalier, sur lesquelles il va achever seul le Contrat ; mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris ; je suis impatiente de sçavoir quelles nouvelles elle nous apporte : qu'on la fasse monter. Mais la voici.

## SCÈNE VIII.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE,  
*en Suivante.* LE CHEVALIER,  
MARTON.

LA PRÉSIDENTE.

**E**H bien ! Marton, qu'as-tu à nous apprendre ?

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monsieur votre Oncle les enga-

16 LE GALANT COUREUR ;

gemens que vous aviez avec Monsieur le Chevalier.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ?

MARTON.

Eh bien ! il m'a dit qu'il estimoit fort Monsieur , mais qu'il n'en vouloit point ; Que cependant s'il n'avoit pas jetté les yeux sur un autre ....

LA PRÉSIDENTE.

Et quel est-il cet autre ?

MARTON.

Oh ! pour le coup devinez.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'homme de Robbe apparemment ?

MARTON.

C'est bien pis, Madame ; un Petit Maître , le Marquis de Floribel , que devoit épouser cette folle de Comtesse dont vous m'avez si souvent parlé.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'esprit. Le Marquis de Floribel !

MARTON.

Comment donc ? on dit que c'est le

plus joli homme de France, & de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui Mais que vois-je? Quelle est cette jeune personne?

LA PRÉSIDENTE.

C'est une Femme de Chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de besogne pour toi, je l'ai prise pour te soulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainsi des Domestiques sans me consulter? cela n'est pas bien: cette Fille - là me paroît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te considère; comment te nommes-tu?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Finette.

MARTON.

Où as-tu servi?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je sors de chez la Comtesse Dorimene dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

Quoi! cette folle de Comtesse, qui demeure depuis peu dans ces quartiers? Tu étois dans une mauvaise Boutique, ma pauvre Enfant.

18      **LE GALANT COUREUR ;**  
**LA COMTESSE**, *en Suivante.*

Est-ce que vous la connoissez ?

**MARTON.**

Non, mais j'en ai entendu parler ; &  
sa réputation . . .

**LA PRÉSIDENTE.**

Doucement, Marton.

**MARTON.**

Eh ! Madame, ne m'avez-vous pas dit  
cent fois vous-même que c'étoit la plus  
extravagante créature ? . . .

**LA PRÉSIDENTE.**

Moi, je vous ai dit cela, insolente ?

**MARTON.**

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

**LA PRÉSIDENTE.**

Vous êtes encore bien hardie. Si je  
badine quelquefois sur le compte de mes  
amies, c'est bien à vous à y faire atten-  
tion.

**LA COMTESSE**, *en Suivante.*

Et ne vous fâchez pas, Madame, cette  
Comtesse en pense peut-être autant de  
vous, que vous en avez dit d'elle.

**LA PRÉSIDENTE.**

Je vous assure, Finette, que jamais . . .

COMÉDIE.

19

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Ah! Madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me payeras celle-là, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes? Mais voici le Coureur dont je vous ai parlé.

---

SCÈNE IX.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE  
*en Suivante*, LE CHEVALIER,  
LE MARQUIS, *en habit de Coureur*,  
MARTON.

LA COMTESSE, *en Suivante, à part, regardant le Marquis.*

**B**On Dieu! le joli homme!

LE MARQUIS, *en Coureur, à part, regardant le Comtesse.*

Tête-bleu, l'aimable Soubrette! C'est apparemment la Finette en question.

LA PRÉSIDENTE.

Approchez, mon Ami.

20 LE GALANT COUREUR,  
LE MARQUIS, *en Coureur*, à la  
Présidente.

Madame, je ne sçaurois assez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avantage de me voir au service d'une si charmante Maîtresse; à quoi qu'il vous plaise m'employer jour & nuit, si ma legereté & ma vîtesse peuvent seconder mon zèle, les commissions dont vous voudrez m'honorer seront exécutées avec toute la diligence possible.

LA COMTESSE, *en Suivante*.

Ce Garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRÉSIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami?

LE MARQUIS, *en Coureur*.

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poste qui me passe, on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRÉSIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS, *en Coureur*.

Tant pis, car j'aime à courir.

COMÉDIE.

21

LA PRÉSIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier : comment te nommes-tu, mon ami ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Jolicœur, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au-devant du Marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer d'avantage, & qu'il fera ici fort mal reçu.

LE CHEVALIER.

Eh ! Madame, vous n'y songez pas ? on ne sçait pas par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre Oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, & toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, il ne le connoît pas.

22 LE GALANT COUREUR,  
MARTON.

Je vais lui en faire le portrait sur le récit qu'on m'en a fait. C'est un jeune étourdi qui a l'air fou, des manières extravagantes.

LE MARQUIS , *en Coureur.*

Le voilà bien désigné ; il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRÉSIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir : & dis lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vû ; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser sans sçavoir quels sont mes sentimens sur sa personne ; & que s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, parts, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce Garçon-là doit être fatigué, il sort de faire une longue course.

LA PRÉSIDENTE.

Bon, bon, ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent Postes d'ici à Bayonne,



COMÉDIE. 23

MARTON.

Voilà une belle affaire. Combien cours-tu par heure, mon ami ?

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, c'est se moquer que...

LA PRÉSIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; je veux qu'il parte dans ce moment ; mais pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce Garçon à l'Office, & qu'il boive deux coups, cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, suivez-moi, Monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS, *en Coureur, à part, regardant tendrement la Comtesse.*

Ah ! pourquoi envoie-t-elle plutôt Marton que Finette ? Morbleu, Chevalier, tire moi de ce mauvais pas.



S C E N E X.

LA PRÉSIDENTE , LA COMTESSE ,  
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE , *en Suivante.*

**J**E ne sçais ce que cela signifie ; mail il me semble que ce Coureur me fait les yeux doux : avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant ?

LA PRÉSIDENTE.

Il faut lui pardonner , il te croit Suivante , & ces sortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE , *en Suivante.*

C'est dommage qu'un joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois , Madame , si le Marquis de Floribel qu'on vous destinoit avoit été de cette figure , malgré sa réputation , vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE , *en Suivante.*

Je vous avoue qu'un homme de qualité si seroit fait ainsi , nous seroit fermer les yeux

yeux sur bien des choses; & que du moment que je l'ai vû....

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que tu prends la chose sérieusement.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Mais quel est cet original, il me semble qu'il me fait aussi les yeux doux? Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'est mon Cocher, Madame, l'Amoureux de Marton.

## SCENE XI.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

**Q**ue voulez-vous, Rustaut?

RUSTAUT.

Monfieur, c'est un Notaire qui est là dedans, qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dressé, & que vous n'aviez qu'à l'aller signer.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, Chevalier.

B

R U S T A U T.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter aussi un pour Marton & pour moi : mais il est juste que vous passiez les premiers.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! Monsieur le Cocher, nous vous sommès obligez de là préférence ; mais il me semble que vous regardez-bien Finette.

R U S T A U T.

C'est que je la trouve jolie ; & si je n'allois pas épouser Marton, je crois que je l'épouserois. Tetiguenne que je ferions ensemble un bel attalage !

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Cela est fâcheux pour moi.

R U S T A U T.

Va, va, console-toi friponne, je te retiens pour ma seconde.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, Chevalier, passons dans mon Cabinet.



## SCENE XII.

RUSTAUT *seul.*

QUand j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces Contrats ; quand on a mis là sa pataraphe il n'y a plus moyen de s'en dédire ; on a beau être emuyé de sa femme, il faut toujours la garder pour soi, & quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que quand une femme fait la diableffe, on la peut étriller tout son saoul sans que le Contrat vous contredise. Mais qu'est-ce que c'est que ce drôle-là ? Ah ! c'est apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir.

## SCENE XIII.

LE MARQUIS, *en Coureur*, RUSTAUT.LE MARQUIS, *en Coureur*, à part.

PAR ma foi je croi que la Présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même,

B ij

-28 LE GALANT COUREUR,

& sur-tout dans le moment que suis enchanté de Finette. Son premier coup d'œil m'a percé jusqu'au cœur, & je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler, & qui est dit-elle, si jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

R U S T A U T.

Voici un Coureur qui me paroît bien alerte, & je voudrois aussi peu lui donner ma Maîtresse à garder que mon déjeuner à porter.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Qu'avez - vous donc, Monsieur le Cocher, il semble que vous soyez fâché que je fois entré dans cette maison ?

R U S T A U T.

Tout franc, Monsieur le Coureur, je ne sçais pas si j'aurai bien sujet d'en être content dans la fuite.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à sçavoir. Es-tu de complexion  
amoureuse ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Pourquoi ?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse,  
& les gens comme toi font bien du  
chemin en peu de tems ; j'en juge par  
celui qui y étoit auparavant toi, il m'a  
bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine  
Marton dans cette maison-ci, & que j'ai  
bien peur . . . .

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Allez, mon cher, ne craignez rien,  
vous ne me verrez point courir sur vos  
brisées.

RUSTAUT.

Oh ! sur ce pied-là, je te reçois dans  
mon amitié ; car d'ailleurs ta physiono-  
mie me revient assez.

30      LE GALANT COUREUR,  
          LE MARQUIS, *en Coureur.*

Cela est heureux pour moi.

R U S T A U T.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Jolicœur.

R U S T A U T.

Eh bien ! Jolicœur mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres ; mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premièrement je commencerai par te dire tout ce que je fçais de mal de mon Maître. C'est un sot, un benêt que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Fort bien.

R U S T A U T.

Je le sert depuis deux an à deux cens livres de gages, dont je n'ai pas encore reçu un sol ; mais je me dédommage sur le tour du bâton.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et comment cela ?

R U S T A U T.

Il manque toujours quelque chose à



ses chevaux & à son Carosse, quoiqu'il n'y manque rien ; & je m'entends avec le Sellier , le Charon & le Maréchal , pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses valent.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage . . . Comment diable , des chemises de toile d'Hollande ! des dentelles !

R U S T A U T.

Elles ne sont pas à moi.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

J'entends. Ce sont celles du Chevalier.

R U S T A U T.

Peste ! que je ne suis pas si sot , il les reconnoîtroit. Ce sont les chemises d'un certain Marquis de Floribel , dont Champagne & moi usons le linge , tandis que les gens du Marquis usent celui de notre Maître.

LE MARQUIS, *en Coureur , à part.*

Voilà d'éfrontez marouffles !

R U S T A U T.

Cela n'est pas mal imaginé , n'est-ce pas ?

32 LE GALANT COUREUR ;  
LE MARQUIS, en Coureur.

Non vraiment. (*d part.*) Ah ! les mauvaises canailles !

R U S T A U T.

Qu'as-tu donc ? il semble que tu n'approuves pas notre commeree ? Va , va , nous te ferons aussi user de ce linge-là , à condition que tu ne feras pas flatteur ; & sur tout , comme je te l'ai dit , que tu ne t'arrêteras pas à mes amours , car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS, en Coureur.

*A part.* Il faut que je punisse un peu ce coquin-là (*A Rustaut.*) Vos amours font donc quelque chose de bien délicat ; que l'on n'ose y toucher ?

R U S T A U T.

Oh ! c'est la perle des Soubrettes , des yeuz , une bouche , un poitrail , une croupe , une encolure qui vous ravissent en extase.

LE MARQUIS, en Coureur.

Ah !

R U S T A U T.

Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu te trouves mal ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Non, c'est que je me sens ravir en  
extase. Ah!

R U S T A U T.

Comment donc? je crois que tu sou-  
pires?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Oui, mon cher ami; sur votre seul  
récit je me trouve charmé, je ne me con-  
nois plus, & je sens qu'il me sera impos-  
sible de voir cette Marton sans l'aimer.

R U S T A U T.

Oh! si cela est, ne la vois donc pas!

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Eh! pourquoi?

R U S T A U T.

Par ce que je te le défends.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Hélas! c'est le moyen de m'en donner  
plus d'envie, que de me le défendre.

R U S T A U T.

Comment, Monsieur l'impertinent, je crois  
que vous voulez regimber contre moi?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Eh! doucement, point d'injures.

B v

34      LE GALANT COUREUR ;  
RUSTAUT , *levant la main.*

Oh ! je ne m'en tiendrai pas aux injures , & si j'avois mon fouet . . . .

LE MARQUIS , *lui donnant un soufflet.*  
Alte-là.

R U S T A U T .

Est-ce que tu me prends pour un Fiacre , de me frapper d'abord ? Oh ! nous allons voir . . . .

---

## SCENE XIV.

LE CHEVALIER , LE MARQUIS ,  
*en Coureur* , RUSTAUT .

LE CHEVALIER .

**Q**uel bruit est-ce là ?

LE MARQUIS , *en Coureur.*

Monsieur , c'est votre Cocher qui fait l'insolent , & qui ose lever la main sur moi .

LE CHEVALIER , *frappant Rustaut.*

Comment , coquin , vous osez maltraiter les gens que je prends à mon service ? Oh ! je vous montrerai . . .

COMÉDIE.

35

RUSTAUT.

C'est lui-même qui m'a baillé un soufflet.

LE CHEVALIER, *frappant toujours Rustaut.*

Je n'entends point de raison, & je frapperai également sur l'un & sur l'autre; je vous apprendrai, Marauts que vous êtes, à vous battre dans cette maison, & surtout dans la situation où sont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point; c'est moi qui suis battu.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je vous assure, Monsieur...

LE CHEVALIER *frappant Rustaut.*

Taisez-vous insolent.

RUSTAUT.

Fort bien. Il est un insolent, & c'est moi que l'on châtie de son insolence.

C'est être bien injuste.

LE CHEVALIER.

Moi! je suis injuste?

RUSTAUT.

Parbleu! si vous n'êtes pas injuste,

Bvj

36 LE GALANT COUREUR ;

Vous êtes donc bien mal adroit , car aucun des coups n'a porté sur lui. . .

LE CHEVALIER.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes.

---

## SCENE XV.

LE MARQUIS, *en Coureur*, RUSTAUT:

LE MARQUIS, *en Coureur*.

**T**U es bienheureux que je ne lui aye pas appris toutes tes friponneries.

R U S T A U T.

Ah ! ne lui en dites rien , je vous prie.

LE MARQUIS, *en Coureur*.

Ce sera pour un autre tems , en cas que tu fasses encore l'insolent ; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçûs.

R U S T A U T.

Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS, *en Coureur*.

J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques-uns.

R U S T A U T.

En aucune façon, & mes épaules vous assurent du contraire.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je veux bien les en croire sur ta parole, mais prends bien garde à l'avenir comme Monsieur frappera, car je remettrai sur ton dos tout les coups qui seront tombés sur le mien.

R U S T A U T.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte si aimable, & que je te défends désormais de regarder en face. (*Apart.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, & lui déclarer ce que je sens pour elle.

## S C E N E X V I.

R U S T A U T, *seul.*

**M**E voilà bien chanceux. Qui diable nous a amené ici ce maudit Coureur? J'enrage. Et si Marton . . . . Mais la voici.

SCENE XVII.

RUSTAUT, MARTON,  
MARTON.

**C**omment, Monsieur Rustaut, vous  
sçavez mon arrivée, & vous ne venez  
pas au-devant de moi?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici....

MARTON.

De l'argent?

RUSTAUT.

Non, un soufflet & quelques coups de  
bâton que l'on m'a baillé pour l'amour  
de toi.

MARTON.

Comment donc?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un imperti-  
nent qui a la hardiesse de vouloir t'aimer.

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est-  
ce un garçon bien fait encore? un homme  
de bonne mine?

RUSTAUT.

Oh! que nenni! il n'est pas seulement



COMÉDIE.

des trois quart aussi gros que moi. C'est  
ce Coureur qu'on a reçu ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, & le tout sans te con-  
noître. Tu vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh! què non. Il m'a déjà vue.

RUSTAUT.

Ah! j'enrage! il ne m'avoit pas dit cela:  
Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de  
se jamais regarder en face; & moi je te  
commande de lui tourner le dos quand  
tu le verras.

MARTON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas-tu?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'est pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, & je ne veux pas  
t'exposer à sa fureur.

LE GALANT COUREUR ;  
R U S T A U T.

Ah ! traîtresse ! tu le fuis pour l'aller  
chercher.

MARTON, *voyant venir le Marquis.*  
Je resterai donc , puisque tu le veux.

R U S T A U T.

Fort bien ! parce que le voilà.

---

## SCENE XVIII.

LE MARQUIS , MARTON ,  
R U S T A U T.

LE MARQUIS, *en Coureur, à part.*

**F**Inette est apparamment auprès de  
la Présidente , & je ne puis lui par-  
ler ; j'en suis au désespoir. Oh ! oh ! quel  
est donc ce petit tête-à-tête ? N'est-ce  
point là cette charmante Marton dont  
tu m'as parlé ?

R U S T A U T.

Non , je vous assure. ( *A part.* ) Je le  
sçavois bien qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Quoi ! tout de bon , ce n'est point elle ?

R U S T A U T.

Non , ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Parbleu tu es bienheureux ! Tu peux te guérir désormais de ta jalousie, car quelques appas que puisse avoir ta Marton, je te proteste que voilà la seule personne à qui je veux adresser mes vœux.

R U S T A U T.

Oh ! pour le coup je ne sçais plus où j'en suis.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre Cocher ?

R U S T A U T.

Morgué ! ça me feroit jurer comme un Chartier.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Et pourquoi ? puisque je te laisse ta Marton.

R U S T A U T.

Et c'est-là Marton elle même, puisqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

En ce cas je te plains.

R U S T A U T.

Palsembleu ! je ne le suis pas tant que

42 LE GALANT COUREUR ,  
vous pensez ; & puisqu'elle est assez per-  
fide pour vous écouter , voilà qui est fait ,  
je prends mon parti. Madame a reçu ce  
matin une Finette qui vaut toutes les Mar-  
tons du monde , je vais lui débrider de  
ce pas ma passion amoureuse.

LE MARQUIS , *en Coureur.*

Et attends , mon ami , attends.

R U S T A U T.

Non morbleu , j'ai pris le mors aux  
dents , & il n'y a plus moyen de me  
retenir.

---

## SCENE XIX.

LE MARQUIS , *en Coureur* , MARTON.

M A R T O N.

**B**On , bon , laissez - le aller ; dût-il  
enrager , vous me plaisez mieux que  
lui.

LE MARQUIS , *en Coureur.*

Oui , mais il va trouver Finette , & je  
crains . . . .

MARTON.

Pour moi je ne crains rien , & je ferai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS, *en Coureur, à part.*

Mais encore un coup , s'il va déclarer à Finette... Ah! la voici , je respire.

## SCENE XX.

LA COMTESSE, *en Suivante*, LE MARQUIS, *en Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

**M** Ademoifelle Marton , Madame vous demande.

MARTON.

Oh ! qu'elle attende , j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Elle veut absolument vous parler , & tout à l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal son tems. Monsieur Lolicœur , attendez-moi , je vous prie,

44 LE GALANT COUREUR ;

je reviens dans un moment ; & vous Fiette , allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Rustaut ?

MARTON.

Allez , allez , ne craignez point ma colere , je n'en ferai pas jalouse , & je vous l'abandonne de tout mon cœur.

---

## SCENE XXI.

LE MARQUIS, *en Coureur*, LA COMTESSE, *en Suivante.*

LA COMTESSE, *en Suivante, à part.*

Que veut-elle par-là me faire entendre ? . . . . Mais je n'ai pas de curiosité de m'en éclaircir , j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel. Il m'aime me croyant Soubrette ; peut-être ne m'aimera-t-il plus quand il sçaura qui je suis. Jolicœur,

Madame m'a chargée de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah! belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Comment donc? vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Il est vrai: mais, charmante Finette, je suis maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Marton a donc bien des charmes pour vous?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Marton? O ciel! qu'allez vous penser? Par tout où vous êtes en peut-on aimer d'autres que vous?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Quoi! c'est de moi que vous êtes amoureux? En vérité vous vous adressez mal, car je ne sçais pas encore ce que c'est que l'amour.

[The text in this section is extremely faint and illegible due to heavy horizontal scanning artifacts.]

**II. L'ÉTAT DE LA SUISSE**

[The text in this section is extremely faint and illegible due to heavy horizontal scanning artifacts.]

... en *Conférence*.  
... rite ?

... en *Suisse*.

... pour le présent. Je  
... faire vos réflexions à  
reprendre



Prendre vos sens, vous en avez besoin, il est vrai que vous aimiez pour la première fois. Adieu.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Je n'ai point de réflexions à faire; je sens que je vous aime, & que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Et qui me le prouvera?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Quelle preuve faut-il vous en donner?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Une fort naturelle. Il faut m'épouser sans ce moment.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Dans ce moment? il faut du moins proposer la chose à vos parens.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je suis ma maîtresse.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Il faut pour votre sûreté le consentement des miens, je ne suis pas en âge.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je vous donne une dispense, & je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

30 LE GALANT COUREUR,

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Vous avez raison : il faut du moins  
envoyer chercher un Notaire à Paris.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

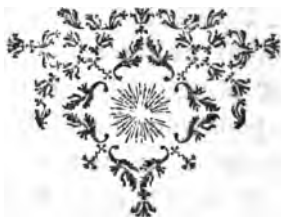
Nous en avons un ici.

LE MARQUIS, *en Coureur, à part.*

Parbleu cette petite personne là a ré-  
ponse à tout.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Ah ! vous commencez à réfléchir ! je  
veux bien vous en donner le tems ; mais  
ne me voyez de votre vie , que pour  
faire dans le moment ce que je vous de-  
mande. Adieu.



## SCENE XXII.

LE MARQUIS, *en Coureur, seul.*

**E**H bien! Marquis, te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considérables; tu foyois le mariage; tu croyois toujours badiner avec l'amour, & dans un moment il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une Sou-brette, ou de mourir de chagrin; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis? Que dira mon Oncle? S'il vouloit me deshériter pour n'avoir pas voulu épouser la Comtesse Dorimene, que ne ferait-il point quand il sçaura que je lui défobéis une seconde fois, pour épouser une personne d'un rang si bas?



SCENE XXIII.

LE MARQUIS, *en Coureur*, LE  
CHEVALIER.

LE MARQUIS, *en Coureur*.

**A**H! mon cherami! je méprisois  
tantôt tes conseils, mais j'ai besoin  
maintenant que tu m'en donnes dans le  
triste état où je suis; mais surtout, ne  
me conseille que ce que j'ai envie de  
faire.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS, *en Coureur*.

Quoi! tu pourrois me conseiller d'é-  
pouser Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aime.

LE MARQUIS, *en Coureur*.

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Epouse-la.

COMÉDIE.

53

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Mais mon oncle y souscrira-t-il ?

LE CHEVALIER.

Je te réponds de son consentement.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

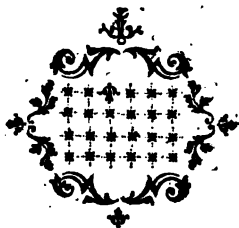
Oh ! pour le coup ton amitié t'aveugle , & j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire ; mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais raisonnons , voici la Présidente.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah ! je vois aussi mon adorable Finette.



SCENE XXIV.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE MARQUIS, *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE, *à part à la Comtesse.*

**L**aisse-moi faire, je vais mettre ton Marquis (*au Marquis.*) à l'épreuve. Jolicœur, j'ai encore une fois changé de sentiment, & je trouve à propos que vous partiez tout à l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Moi, Madame ?

LA PRÉSIDENTE.

Et qui donc ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah ! Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRÉSIDENTE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire sérieuse l'arrête ici ; il est amoureux.

LA PRÉSIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouser.

LA PRÉSIDENTE.

Comment donc ? Chevalier, vous n'y pensez pas. Ignorez-vous que Finette est Demoiselle, & que si des raisons l'ont fait entrer à mon service, sa naissance l'empêche d'accepter un parti semblable ?

LE MARQUIS, *en Courreur*,

Qu'entends-je ? Ah ! serois-je assez heureux !

LA PRÉSIDENTE.

Comment, de quoi vous réjouissez-vous donc, Monsieur Jolicœur ?

LE MARQUIS, *en Courreur*.

De ce que Finette, Madame, est au-dessus de ce que je la croyois.

36 LE GALANT COUREUR,  
LA PRÉSIDENTE.

Il me semble que vous devriez plutôt vous en affliger.

---

## SCENE XXV.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE,  
*en Suivante*, LE MARQUIS, *en Cou-*  
*reur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT,  
MARTON.

RUSTAUT.

**M**onsieur & Madame, nous venons, Marton & moi, vous demander une petite récompense de nos services.

LA PRÉSIDENTE.

Et quoi encore?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous en ai déjà donné la permission, mes enfans, & je vous promets une



centaine de pistoles pour les frais de votre Nôce.

R U S T A U T.

Nous vous sommes bien obligés ; ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier ensemble , & de permettre que je troque Marton contre Finette , & que Marton me troque contre Jolicœur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! ah ! celui-là est nouveau.

R U S T A U T.

Que voulez-vous , c'est une petite inconstance mutuelle que nous avons concertée ensemble.

LA PRÉSIDENTE.

Et sur quoi, Monsieur Rustaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous ?

R U S T A U T.

Parce que je la crois de bon goût , & que je me suis mis en sa place. Si j'étois fille , je ne voudrois pas choisir un

58 LE GALANT COUREUR ;  
mari d'une autre figure que celle que j'ai

LA PRÉSIDENTE.

L'agréable figure !

R U S T A U T.

Je sçais bien qu'elle n'est pas à la mode, mais elle n'en est pas moins rare.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser ?

M A R T O N.

L'amour qu'il m'a fait paroître, & la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres ?

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous ?

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Que si j'avois à aimer, ce ne seroit  
is Monsieur Rustaut,

## RUSTAUT.

Parbleu tant pis pour vous; puisque vous êtes si rétive, il n'y a rien de fait, ç'a n'ira pas plus loin, & je reprends Marçon.

## MARTON.

Et moi je te reprends de même.

## LA PRÉSIDENTE.

Pour vous, Monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribell, qui m'étoit destiné; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, & que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t-il.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Madame, permettez-moi de vous dire, que de quelque éclat dont puisse briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choses.

LE MARQUIS, *en Courteur.*

Ah! belle Finette! c'en est trop; il est

60 LE GALANT COUREUR ;

tems de me découvrir. Vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Seroit-il possible ?

R U S T A U T.

Peste, j'ai bien senti que le soufflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Cette aventure a lieu de vous surprendre.

LA COMTESSE, *en Suivante.*

Je ne suis pas plus surprise vous que allez l'être, en apprenant que Finette n'est autre que la Comtesse Dorimene.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Ah ! quelle joye pour moi !

M A R T O N.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, Madame si j'ai dit tantôt que la Comtesse Dorimene étoit une folle, je ne croyois pas que c'étoit vous.

C O M É D I E. 67

LA COMTESSE, *en Suivante, au Marquis.*

Oùi, je suis Dorimene, qui sous ce déguisement voulois connoître votre cœur & votre personne; heureuse si le cœur est aussi sincere que la personne m'est agréable.

LE MARQUIS, *en Coureur.*

Votre personne m'a charmé; & quand vous ne seriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

R U S T A U T.

Parbleu! Marton, tu serois bien surprise, de trouver aussi un Marquis sous ma Casaque.

M A R T O N.

Cela seroit plus extraordinaire, que de trouver un Cocher sous un habit de Marquis.

R U S T A U T.

Allons, puisque nous voilà tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjouir. Monsieur le Marquis, au moins, point de rancune; & parce que nous avons usé

**LE GALANT COUREUR ,**

votre linge, n'allez pas par vengeance  
vous amuser à chifonner celui de notre  
Ménagere.

**LE MARQUIS, en Coureur.**

Tu es un effronté Maroufle !

**LE CHEVALIER, à la Présidente.**

Voire oncle, Madame, n'aura rien à  
vous dire quand il saura que le Mar-  
quis qu'il vous destinoit a pris un autre  
parti.

**LE MARQUIS, en Coureur.**

Pour moi je suis sûr du consente-  
ment du mien.

**LA COMTESSE, en Suivante.**

Et moi de celui de ma Tante.

**MARTON.**

Et toi, Rustaut, n'as-tu point de  
parens ?

**RUSTAUT.**

J'ai aussi un Oncle, mais je ne l'irai  
voir que huit jours après notre mariage.

**LE CHEVALIER.**

Allons, mon cher Marquis, ma chere

Comtesse, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertissement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre aventure, puisqu'il roule sur l'Ouvrage d'un Moment.

F I N.





## DIVERTISSEMENT.

*Plusieurs Habitans du Village  
déguisés de différentes manières  
entrent en dansant.*

UN MUSICIEN *chantant.*

**T**out est dans la vie  
Sujet au changement,  
Tout est dans la vie  
L'ouvrage d'un moment.



Le plaisir succède au tourment,  
Au plaisir la mélancolie,  
Le désordre à l'arrangement,  
Et la sagesse à la folie.



Tout est dans la vie  
Sujet au changement,  
Tout est dans la vie  
L'ouvrage d'un moment.





ENTRÉE.  
RONDEAU.

UN MUSICIEN.

C E moment, où je vis Lisette  
Folâtrant sur l'herbette,  
Hélas ! il s'offrit vainement,  
Ce moment.



Trop timide Amant ;  
Je ne lui pris que sa houlette ;  
Ah ! que je regrette  
Ce moment.



Si je la retrouve seulette,  
Ah ! j'emploierai bien autrement  
Avec la folette  
Ce moment.





# ENTRÉE.

## VAUDEVILLE.

**A** Ne plus aimer de la vie  
 Un cœur se résout vainement ;  
 Sans savoir pourquoi ni comment ,  
 Il en reprend bien-tôt l'envie ;  
 C'est l'ouvrage d'un moment.



L'ardeur qu'on croyoit éternelle  
 S'éteint quelquefois aisément ;  
 Mais souvent un embrasement  
 Est causé par une étincelle ,  
 C'est l'ouvrage d'un moment.



Ce nouveau Parvenu qu'on louë  
 Nous éclabouffe fierement ;

Mais au premier événement  
Le voir retomber dans la bouë,  
C'est l'ouvrage d'un moment.



Ah ! que dans l'amoureux mystère  
On trouve un doux amusement !  
Que le plaisir en est charmant !  
Mais hélas ! il ne dure guère,  
C'est l'ouvrage d'un moment.



Aux Plumets une Prude échappe,  
Aux gens de Robbe également ;  
Ils la poursuivent vainement ;  
Mais un Petit-collet l'attrape,  
C'est l'ouvrage d'un moment.



C'est l'ouvrage de Penelope  
Qu'attaquer Iris sans argent,  
Elle est reçue au tendre Amant ;

90 VAUDEVILLE.

Quand vous seriez au bout du Monde,  
C'est l'ouvrage d'un moment.



Si la Pièce vous a fait rire,  
Il faut qu'elle ait quelque agrément :  
Si vous en jugez autrement,  
Messieurs, nous aurons à vous dire,  
C'est l'ouvrage d'un moment.

F I N.

Dancourt, Florent Carton, sieur  
d'Ancovert, callid

LE GALANT  
JARDINIER,  
COMÉDIE.

Représentée pour la première fois le 10  
Novembre 1704.

LE CHENET

---

---

## A C T E U R S.

Mr DUBUISSON, *Pere de Lucile.*

Me DUBUISSON.

LUCILE, *Fille de Mr Dubuiffon.*

Mr CATON.

Mr BAVARDIN.

Mr ORGON, *Pere de Leandre.*

LEANDRE, *Amant de Lucile.*

LUCAS, *Jardinier.*

MATHURINE, *femme de Lucas.*

LA MONTAGNE, *Valet de Leandre.*

MARTON, *Suivante de Lucile.*

LA BOHEMIENNE.

*Un Garçon Rotisseur.*

*Troupe de Masques.*

*La Scene est dans la Maison de Campagne  
de Mr Dubuiffon.*



LE GALANT  
JARDINIER,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

Mr & Me DUBUISSON.

Me DUBUISSON.



H ! pour cela , Monsieur Dubuiffon , vous prenez bien mal votre tems pour faire ce mariage. \*

Mr DUBUISSON.

Taisez-vous , ma femme , je ſçai bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge , d'un certain eſprit , d'une certaine tournure , on ne peut trop ſe hâter de les marier , & il n'y a point de contre-tems pour ſ'en défaire.

Me DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la votre. Une jeune enfant qui a paſſé toute la vie dans un Couvent , qui n'en ſort que depuis quinze jours...

A ij





C O M E D I E. 5

prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise? Si je me hâte de la marier à ce Mr Caton qui ne me plaît guères, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, & que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par Mr Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, & je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine là.

Me D U B U I S S O N.

Mais sçavez-vous bien que votre fille hait à la mort ce Mr Caton que vous voulez qu'elle épouse?

Mr D U B U I S S O N.

Ma fille n'a pas tort, c'est un vilain homme: mais il est fort riche; & en chemin de le devenir davantage; cela fera une bonne maison, c'est un homme qui ne dépenseroit pas une pistole mal à propos.

Me D U B U I S S O N.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin, qui a vécu jusqu'ici d'une manière fort ferrée, & qui faute d'expérience, se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour la première guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle: mais s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendrait de ces bagatelles-là; nous sommes ici à notre maison de campagne.

Mr D U B U I S S O N.

Je suis venu pour éviter le fracas & la cohue, & pour faire la nôce à moins de frais.

Me D U B U I S S O N.

Et de quoi s'avise donc votre Mr Caton, que vous

6     **LE GALANT JARDINIER,**  
vous trouvez si économique , de régaler tous les jours  
tout le village ?

Mr DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

Me DUBUISSON.

De faire tirer des fusées , des feux d'artifices ?

Mr DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Me DUBUISSON.

De donner des violons & de la Musique dans les avenues de notre bois ? L'impertinent , le sot ! A quoi cela est-il bon ?

Mr DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui , vous dis-je : il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne , & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Me DUBUISSON.

Bon , bon ! Quelque chose là-dessous , que pourroit-ce être ?

Mr DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte , c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

Me DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il cet animal-là ! il y a déjà dix ou douze jours qu'il est ici à pot & à rot dans la maison.

Mr DUBUISSON.

C'est le neveu de votre Jardinier , un Sergent de milice , qui vient voir son oncle en allant à la garnison.

Me DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela , je n'aime point si longues visites , quand elles se font à mes dépens. Hom , votre Jardinier vous en fait bien passer , Mr Dubuiffon.

Mr DUBUISSON.

A moi ?

Me DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien sçavoir de quoi ce maroufle s'avise de prendre encore un garçon Jardinier de surcroît , quand il y en a deux ici.

Mr DUBUISSON.

Ce sont les affaires.

Me DUBUISSON.

Ce sont les vôtres , & tout cela vit aux dépens du Maître. Tenez , Mr Dubuiffon , vous êtes trop bon , trop facile , & cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage , & le mouvement de ce vilain carrosse de voiture , dont je ne sçaurois me remettre , j'ai une migraine si horrible , un si grand mal de tête...

Mr DUBUISSON.

Allez , ma femme , allez vous mettre sur votre lit , & ne vous inquiétez de rien , laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du Jardinier avec qui je suis bien-aise d'avoir quelque petite conférence.

Me DUBUISSON.

Je vous laisse , Mr Dubuiffon ; mais si vous m'aimez , ne vous hâtez point de conclure ce mariage.

S C E N E I I.

Mr DUBUISSON, LA MONTAGNE.

Mr DUBUISSON.

**H**É bien, qu'as-tu appris ? Sçais-tu quelque chose ?  
As-tu quelque éclaircissement ?

LA MONTAGNE.

Oh ! vraiment oui , Monsieur , vous avez soupçon-  
nez juste. Toutes ces Fêtes-là , toute cette musique qui  
nous fait coucher si tard , & qui nous éveille si matin...

Mr DUBUISSON.

Hé bien ?

LA MONTAGNE.

Hé bien , Monsieur , c'est quelque joli homme  
amoureux de Mademoiselle votre fille , qui fait toutes  
ces galanteries-là assurément.

Mr DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Mr Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment de Mr Caton ? Ce vilain Monsieur qui est  
ici depuis quelques jours ? Est-ce que.... Mais par ma  
foi.... Attendez , vous me faites rêver à une chose ...  
Oui justement... Mais cet animal-là auroit-il l'esprit....  
Ouidà , ouidà. Quelque vilain qu'on soit , l'Amour  
donne des manieres quelquefois. Allez , Monsieur , je  
me rapelle des choses , il faut que ce soit lui , sur ma  
parole.

C O M E D I E.

Mr DUBUISSON.

Mais sur quoi fonder tes conjectures ?

L A M O N T A G N E.

Sur quoi ? Il est fort riche Mr Caton.

Mr DUBUISSON.

Oh ! beaucoup.

L A M O N T A G N E.

Et passablement fat , à ce qu'il me paroît ?

Mr DUBUISSON.

Oh ! pour cela.... C'est ce que....

L A M O N T A G N E.

C'est lui , Monsieur. Il n'y a qu'un homme riche & sot , qui puisse faire ces dépenses-là.

Mr DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le Village encore ?

L A M O N T A G N E.

Dans le Village , Monsieur ? Je ne m'en suis pas tenu là , j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

Mr DUBUISSON.

Jusqu'à Paris ?

L A M O N T A G N E.

Oui vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici , & il y envoie lui , deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le Village qui ne font autre chose qu'aller & venir.

A V

10 LE GALANT JARDINIER,

Mr DUBUISSON.

L'extravagant !

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces Messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Hé ! bien, hé ! bien ?

LA MONTAGNE.

Hé ! bien, Monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue S. Honoré, chez des Marchands d'étoffes, l'autre chez des Marchands Jouailliers, sur le Quai des Morfondus, celui-ci chez Crepi, celui-là chez la Morlière.

Mr DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Mr Caron, & ils ne l'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non vraiment, ce sont des gens fort discrets : mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des Jouailliers, des Marchands de vin, des Rotisseurs.. Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, & je ne crois pas moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

Mr DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me persuade....

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, Monsieur.

COMEDIE.

14

Mr DUBUISSON.

Non, je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sçauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si....

Mr DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour ta garnison que ce mystere ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de quitter dans le fort de cette affaire-ci, Monsieur.

Mr DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

Mr DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance, & pour le peu que j'en mériterai de sa part.... Mais voici la Jardiniere.



SCENE III.

LA MONTAGNE , MATHURINE.

MATHURINE.

AH ! vous voilà , Mr de la Montagne , il y a une heure que votre Maître...

LA MONTAGNE.

Hé paix ! paix , Madame Mathurine , êtes-vous folle de ne me pas appeller votre Neveu ?

MATHURINE.

Ah ! Vous avez raison , & je n'y songeois pas. Votre Maître donc , il y a une heure....

LA MONTAGNE.

Encore ? Ah ! Tout est perdu. Avez-vous le diable au corps , ma Tante Mathurine ? Est-ce que j'ai un Maître , moi ?

MATHURINE.

Oui voirement vous en avez un. Ce jeune Monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être Garçon Jardinier , n'est pas votre Maître ? Que voulez-vous dire ? Est-ce que je suis une bête ?

LA MONTAGNE.

Oh ! pour cela oui , très-fort. Votre garçon Jardinier Jardinier , & moi je suis votre Neveu , Sergent c. On vous a dit cent fois....

MATHURINE.

t vrai , j'ai tort , je n'y serai plus attrapée. —



COMÉDIE.

13

LA MONTAGNE.

A la bonne heure : mais pour éviter les inconvéniens, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusq'au revoir , ma Tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre Maître .... le garçon Jardinier , vous cherche pour vous parler , mon Neveu de la Milice.

---

SCENE IV.

MATHURINE *seule.*

**I**Ls avont biau faire & biau dire , je ne sçaurois m'ac-coutumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie a ce Monsieur de se faire Payfan , & à son homme de chambre de vouloir être le Neveu de Lucas ? Le voilà lui-même , il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

---

SCENE V.

LUCAS , MATHURINE.

LUCAS.

**B**ON jour , Mathurine , je sis bien-aïse que ce soit toi. Es-tu toute fine seule ?

MATHURINE.

Hé ! parguenne tu le vois bien.

LUCAS.

N'y a-t-il personne qui nous acoute ?



bien ce que c'est. Morgué pourquoi faut-il que je ne sçachions pas lire ni l'un ni l'autre ?

M A T H U R I N E.

Hé ? Qu'est-ce que ça fait à notre fortune !

L U C A S.

Ce que ça y fait ? Tiens , vela un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appellons notre neveu.

M A T H U R I N E.

Hé bien ?

L U C A S.

Hé bien ! C'est le factoton de ce jeune Capitaine qui s'est fait garçon Jardinier.

M A T H U R I N E.

Je le sçai bien,

L U C A S.

Or ces gens là , tu sçais , remuons l'argent à la pelle ; ils font jouer , tu sçais , jour & nuit les Menétriers dans le Village , ils tirent , tu sçais , des fusées & des artifices sur l'iau ? Ils m'avont baillé , tu sçais , quinze piéces d'or , pour que le Capitaine devint notre garçon , & son homme de chambre notre neveu , tu sçais.

M A T H U R I N E.

Hé bien ? Je sçai , je sçai. Si je sçai tout ça , pourquoi me le dire ?

L U C A S.

Ah ! marguenne bellement , Mathurine , tredame t'es bien prompte. Ce que je te dis-là , vois-tu , c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine-là est un homme riche , vois-tu , queuque fils de Malro-

tier ; que c'est-là , vois-tu , queuque bon papier de conséquence, queuque contrat de constitution , vois-tu, queuque Lettre de Change.

MATHURINE.

Ça pourroit bien être.

LUCAS.

J'ai marguëne opinion que ç'a est. Tâtigué que d'envieux , que de gens fâchez dans le Village , quand ils verront Mathurine & Lucas dans un biau carosse ; car , vois-tu , je ne sommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent , crac je me bourte dans les affaires , je me fais Partisan , tu seras Partisane ; j'acheterons queuque Charge de Noblesse , & pis , & pis , on oublira ce que j'avons été , & je ne nous souviendrons morgué peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrons nobles , Lucas ? J'aurions carosse ?

LUCAS.

Pourquoi non : je ne sommes pas les premiers Payfans qui aurions fait fortune.

MATHURINE.

Mais écoute , Lucas , n'est-ce point voler que de ne pas rendre ce papier à ce Monsieur à qui il appartient ?

LUCAS.

Prendre une feuille de papier ! & puis après tout de mal à ça. Un Payfan prendre à un Capitaine fils d'un Maltotier encore , ce n'est pas voler , c'est prendre sa revanche.

## M A T H U R I N E.

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas ? donne, Lucas, donne.

L U C A S.

Bellement donc, ne vas pas le déchirer.

## M A T H U R I N E.

Hé, Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit les livres, je pense ?

L U C A S.

Hé ! oui ; tant mieux, c'est de la meilleure stèle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage.... Hé margué que fais-tu ? T'es mal-adroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tient, c'est comme ça. J'ons déjà queuque connoissance, vois-tu. Tiens, Mathurene, que je te montre : tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le papier, & tout ce qui est noir c'est les lettres.

## M A T H U R I N E.

Tredame, Lucas, tu sçais déjà lire.

L U C A S.

Tredame toi-même. N'est-ce pas bieucaup que de sçavoir faire la différence ? Mais voici nos deux droles, ils donnent à plein colier dans l'orniere ; car je me doute qu'ils parlent de ça. Retourne-t-en à la cuisine, pendant que je m'en vais les acouter moi, sans faire semblant de rien. Ah ! tatigué que je suis un rusé marle !

## SCENE VI.

LEANDRE, LA MONTAGNE,  
LUCAS *écoutant.*

## LA MONTAGNE.

**L** fait finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre, Monsieur : & si Monsieur votre père est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunct, ou tout au moins fin à lier.

## LEANDRE

Il est donc bien en peine de moi ?

## LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je, & le benêt court dans le quartier que vous avez été pendu.

## LEANDRE

Marrant....

## LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, Monsieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez ; on vous sçait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point, tout le monde veut que des Chenapans, que nous avons, dit-on, trouver en chemin, nous ont, vous & moi, greffé tous deux sur quelque vieux chêne.

## LEANDRE

La ridicule imagination !

## LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il rien

de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voilà garçon Jardinier, vous qui ne sçavez pas comment croît une ciboule.

LEANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris ? Tu t'es informé de tout sans t'exposer....

LAMONTAGNE.

Oh ! pour cela oui, je vous en répons : mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LEANDRE.

Hé pourquoi ?

LAMONTAGNE.

Pourquoi, morbleu ? Tenez, Monsieur, voilà les billets que fait courir Monsieur votre pere ; il y en a même d'affichés au coin des rues. Où diantre'aurai-je mis ce billet ; il sera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS *à part.*

Et que je l'aurai trouvé moi. La belle chicne de fortune !

LEANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet ? Que veux-tu dire ?

LAMONTAGNE.

Je ne sçai ce que j'en ai fait : mais je vous en dirai le sens. *Trente pistoles à gagner, pour qui donnera chez Mr Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu sur la route d'Allemagne ; le jeune homme de taille ni petite ni grande, l'encolure déchargée, la jambe sèche, & qui porte au vent.*

LEANDRE.

Tu te moques ?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS *à part.*

Trente pistoles à gagner ! C'est toujours quelque chose. Achéons d'accouter, c'est le moyen d'apprendre.

LEANDRE.

Mon pere n'y songe pas : le pauvre bonhomme ! J'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons, Monsieur, que cela vous touche, arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

LEANDRE.

Hé le moyen de m'en arracher ? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LEANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je pars de l'armée, dans la résolution d'obéir aux ordres de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentimens-là ne vous ont pas duré.

LEANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.



COMEDIE.

21

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LEANDRE.

On ne peut échaper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grace à la votre.

LEANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Éloigné des Postes.

LEANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le Carosse  
de Metz,

LA MONTAGNE.

Que le hazard fait passer par-là tout à propos.

LEANDRE.

J'y trouve une jeune Beauté, toute charmante, toute  
adorable.

LA MONTAGNE,

Cela est bien heureux.

LEANDRE,

Que sa mere vient de retirer du Couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes & de mérite.

L

Tu te moques

L A M

Je ne me moque

L

Trente pistoles  
chose. Achevez

Mon pere me  
Jadmire sa simplicité

L

Dites plutôt  
cela vous rougit  
vagante qui

Hé le mot  
mon pauvre

L

Voilà un

COMEDIE.

LEANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

C'est commencé d'y travailler.

LEANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du votre.

LEANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela fera difficile.

LEANDRE.

Cela ne fera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LEANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, Monsieur, vous avez réponse à tout. Malepeste quelle embonpoint de bourse ! Celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, & ce n'est pas-là la bourse uniforme du Régiment.

LEANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crepy.

24 LE GALANT JARDINIER ;  
LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien , je ruinerai votre Rival dans l'esprit de Mr Dubuiffon ; je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites.... Presens , bijoux , cadeaux , sérénades , j'ai pris mes mesures pour toutes choses : voilà de l'argent , laissez-moi faire , les mesures ne manqueront , sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile....

---

SCENE XII.

LEANDRE, LA MONTAGNE,  
LUCAS.

LUCAS.

**H**E garre , garre , enfuyez-vous-en. Vela Mr Dubuiffon qui vient envars ici , il soupçonnera quelque chose , s'il vous trouve ensemble.

LEANDRE.

Il a raison , je me retire.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté....

LUCAS.

Hé là , là , bellement , ne vous enfuyez pas vous , ce n'est pour vous qu'il vient , Mr Dubuiffon , ce n'est que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc ?

LUCAS

COMEDIE.

25

LUCAS.

Avec votre permission, mon Neveu de la Milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE. *à part.*

C'est encore de l'argent qu'il demande, je n'ai jamais vû de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons passangué boutéz dessus; puisque vous êtes mon Neveu; point de çarimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner pour qui baillera de certaines nouvelles, là...

LA MONTAGNE.

Je ne vous entens pas.

LUCAS.

Parguene je vous ai bian entendu moi, je sçai tout le contenu de l'affiche que vous avez perdue, & c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

LUCAS.

Trente pistoles à gagner! Foin de ma curiosité, je voudrois morgué pour biauoup ne sçavoir rien de ça, voyez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc?

B

26 LE GALANT JARDINIER,

L U C A S.

Ces treute pistoles-là me feront perdre l'esprit ; ho ! pour ça oui , elles me renversent la cervelle , Mr de la Montagne.

L A M O N T A G N E.

Hé par quelle raison :

L U C A S.

Il me vient des scrupules.

L A M O N T A G N E.

Des scrupules à toi ?

L U C A S.

Oui voirement des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles ?

L A M O N T A G N E.

Hé bien quinze pistoles ? Vous le rendrez ?

L U C A S.

Moi rendre de l'argent ? Vous n'y songez pas , je suis fillot d'un Procureur de Paris.

L A M O N T A G N E.

Mais toi viens-tu donc ces scrupules ? Sur ce que pour servir mon Maître , tu trompes le tien ?

L U C A S.

Oh palfangienne non , vous me payez pour ça.

## LA MONTAGNE.

Hé bien donc ?

LUCAS.

Ça n'est rien , ça se passera.

## LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Et , mais vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est votre Maître qui est ici.

## LA MONTAGNE.

Hé bien ?

LUCAS.

Et son pere en promet trente à sti qui ly dira où il est , je me fais comme ça des scrupules.

## LA MONTAGNE.

Voilà un maître maroufle avec ces fantômes.

LUCAS.

Je ne scaurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous ; et j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience , si je ne sarvois pas sti qui promet le plus , au préjudice de sti qui baille le moins.

## LA MONTAGNE.

Ouidà , ouidà , il y a quelque chose à dire à cela.  
*bas.* Le dangereux coquin.

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus , Mr de la Montagne , vous qui êtes un si honnête homme !

28 LE GALANT JARDINIER,  
LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire : Tiens , voilà en core quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS,

Tatigné que vous êtes de bon conseil , Mr de la Montagne ! Mais attendez un peu. Oui.... Tout juste , me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment , tu rêves ? Serait-ce encore quelque scrupule ?

LUCAS.

Palsangé oui , je ne sçai plus quel parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté , il faut du poids de plus , Mr de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis , seras-tu content ?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous servirons comme vous nous payez , à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui ? Tu nous es d'un grand secours vraiment.

LUCAS.

ienne vous ne sçavez pas ce que je risque. Si ma maison ou Madame sa femme venoit à sçavoir que je suis baillé pour compagnon de jardinage , un homme qui n'est pas Jardinier.



## LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise, gros animal ?

LUCAS.

Et que sçai-je moi ? Mlle Lucille elle-même peut-être : elle est fille & jaseuse par conséquent, elle dégoîsera quelque chose ; & sa suivante Mademoiselle Marton, qui est itou une babillarde, & pis vela tout justement comment les choses se découvriront, Mr de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre, & Mademoiselle Lucile ne sçait encore rien de la passion de mon Maître, elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé ! si donc, vous m'en baillez à garder ; queu peste de conte ! si elle ne le connoissoit pas, lui auroit-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sçache que mon Maître a son portrait, nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment par surprise ? Expliquez-moi ça, Mr de la Montagne. Effectivement ça est bien surprenant ?

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue, un Peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon Maître porte au bras, & que le hazard t'a fait voir.

B iij

L U C A S.

Tatigné l'habile Peintre : j'ons vû le portrait , ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

L A M O N T A G N E.

Souviens-toi de n'en point parler.

L U C A S.

Mais vela bien des secrets à garder , Mr de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faudroit-il point encore quelque petit salaire pour cette peine là.

L A M O N T A G N E.

On te payera tout à la fin , si nos projets peuvent réussir.

L U C A S.

Ils réussiront dès que vous ne ferez pas épargnant ; car voyez-vous , ce n'est pas pour me vanter , mais je sis un drôle qui aime bien l'argent , je vous en avertis.

L A M O N T A G N E.

J'en suis convaincu. Mais dis-moi un peu une chose : ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Mr Duiffon ?

L U C A S.

Et paffangenne oni. Ils font un tas de Bourgeois & de Bourgeoises , qui avont chacun envoyé leur plat , parce qu'ils sçavont que notre Maître est un tantinet laidre. Oh l'parguenné il'y a de quoi manger ; j'avons morgué deux cochons de lait , trois longes de vicaü , un ros alloyau , quatre gigots , & une tartinée de beuf la mode.

C O M E D I E

11

L A M O N T A G N E.

Voilà une petite chere bien délicate. Allon , allons , nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent , & nous en ferons honneur à Mr Caron.

L U C A S.

Hem , plaît-il ? Que dites-vous ?

L A M O N T A G N E.

Rien. Va-t-en voir ici près à l'Épée Royale s'il n'y est point encore arrivé trois carossées d'hommes & de femmes à qui j'ai donné rendez-vous.

L U C A S.

Trois carossées ! cela bian du monde : qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça ?

L A M O N T A G N E.

Tu le scauras. Vas vite , & viens me rendre réponse.

L U C A S.

Oui , oui je m'en vas vite , allez... Mais j'irai plus loin que l'Épée Royale , & je gagnerons l'argent de l'affiche.



## SCENE VIII.

LEANDRE , LA MONTAGNE.

LEANDRE.

**M**ON pauvre la Montagne, voici Lucile & Marton qui viennent de ce côté-ci ; elles parlent ensemble : je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde, je voudrais bien en sçavoir davantage, comment faire ?

LA MONTAGNE.

• Achévez d'écouter, & suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous sur ce gazon, & faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme sur l'herbe au lieu de travailler.

LEANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle, & que je suis amoureux !

LA MONTAGNE:

Tout ira bien. Écoutez, parlez à propos, & me laissez faire le reste.

## SCENE IX.

LEANDRE , LUCILE , MARTON.

MARTON.

**M**ORT de ma vie , Mademoiselle , vous n'êtes pas de bonne foi ; vous ne me dites point naturellement ce que vous avez dans l'ame.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin , Marton.

MARTON.

Du chagrin ! Vous voilà fraîchement fortie du Couvent , où je sçai bien que vous enragiez d'être ; on va vous marier , & vous avez du chagrin ? Je ne comprends pas...

LUCILE.

Hélas ! Marton !

MARTON.

Vous soupirez , vous levez les yeux au ciel. Oh ! je comprends à présent : vous êtes amoureuxse , Mademoiselle.

LUCILE.

Ah ! Marton , ne va pas t'imaginer...

B. v.

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste , & je gage que ce n'est pas de main qu'en vous desline que vous êtes amoureuse. Vos parens ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre vous en votre petit particulier , sans prendre leur avis , & vous n'avez pas grand tort. Leur Mr Caton est bien le plus vilain mâtin , le plus disgracié mortel , avec son ticq & son begaiement ; je ne connois que votre cousin Monsieur l'Avocat qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là ?

MARTON.

Fort bien , je vous entens. Si tous les hommes étoient faits comme eux , votre petit cœur seroit moins agité , n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas , ma pauvre Marton.

MARTON.

Hé ! bien oui , volontiers , mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien !

LUCILE.

Hé bien ! Marton , je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

! non , non , doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas , & ne rien avouer , cela me révolte. Vous rougissez , c'est une-maniere de s'expliquer , dont je vous sçai bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne , c'est dommage que la mode en passe. Oh ! ça , ça remettez-vous ; je sçai bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du Couvent , mais cela viendra ; le mot d'amour vous effarouche à présent : mais l'usage adoucira le mot & la chose , & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois , que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet , Marton , tu es une personne admirable , & tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution.... Mais non , je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai , Marton , que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé ! mort de ma vie , c'en est fait , le voila tout dit. Avouez que vous voilà bien soulagée ; car après l'aveu de la chose , celui des circonstances est compté pour rien. Il ne faut pas demander si le Cavalier que vous aimez a beaucoup de mérite.

LUCILE.

Oh ! tant , Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune , galant , bien fait.

B vj

LUCILE.

Tout des plus galans, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant ! Il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours, c'est ce jeune amant sans doute ?

LUCILE.

Hélas ! non, Marton, ce n'est point lui ; il ignore où je suis, mon nom même ne lui est peut-être pas connu.

MARTON.

Comment donc, vos affaires ne sont pas plus avancées que cela ?

LUCILE.

Il n'a pas tenu à lui, ni à moi, ma chère Marton, & si j'en crois ses yeux & mon cœur....

MARTON.

Ses yeux & son cœur ! comment diantre, voilà du style le plus tendre, le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du Couvent : Ah ! nature ; nature !

LUCILE.

Mais ma mère, qui, comme tu sçais, est venu me chercher à Metz elle-même, nous a si fort observés l'un & l'autre pendant toute la route....

MARTON.

Comment donc, pendant toute la route ? C'est donc une aventure de carrosse que celle-ci ?

LUCILE.

Hélas oui, Marton.



M A R T O N.

La pauvre enfant ! que je la plains !

L U C I L E.

Je ſçai combien je ſuis à plaindre. Je me ſuis dit tout ce qu'on ſe peut dire ; je ſens tout le ridicule de ma paſſion : mais elle eſt telle , chere Marton , que je ne ſuis plus maîtrefſe de la vaincre , & que je ſerai malheureuſe toute ma vie.

M A R T O N.

Oh ! pour le coup je ſuis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne ſçavez-vous point à peu près qui eſt ce jeune homme ?

L U C I L E.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne : ſa charr de poſte rompit en chemin , il prit place dans le caroſſe , je fus ſurpriſe en le voyant ; il me parut embarraſſé comme moi , & tant que nous avons pu nous voir , nous n'avons point ceſſé de nous regarder l'un & l'autre , que quand ma mere nous regardoit.

M A R T O N.

La pauvre enfant !

L U C I L E.

Il me donoit la main quand nous deſcendions du caroſſe , & il me la ferroit avec tant d'ardeur...

M A R T O N.

Vous ferriez la ſienne ?

L U C I L E.

Non , Marton , je n'oſois pas encore.

38 LE GALANT JARDINIER.

MARTON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle, glissé quelque petit mots ?

LUCILE.

Oui, Marton, mais si adroitement, & spirituellement...

MARTON.

Et comment encore ?

LUCILE.

Il y avoit dans notre même casotte une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Quelle étoit heureuse ! hé bien ?

LUCILE.

Hé bien, Marton, il lui disoit les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses, & tout cela, Marton, en me regardant toujours : oh je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE.

Au bout du compte nous sommes arrivés à Paris, la fin du voyage nous a séparés, il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voilà une passion qui aura de belles suites ! Allez, Mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez pren-

dre , c'est d'oublier ce jeune homme-là , & de ne pas penser que vous l'avez vu.

LUCILE.

Je ne sçanrois, Marton , je l'ai trop regardé , je crois le voir à tous momens , je cherche ses traits son air , ses regards , ses manières dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouverez rien qui lui ressemble , je gage ?

LUCILE.

Sifait, Marton ; mais je n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui est ici depuis quelques jours....

MARTON.

Qui, Colin.

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais vraiment il n'est pas mal ressemblant, ce jeune drôle-là!

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits , le même air à peu près , les yeux un peu moins vifs à la vérité ; mais....

MARTON.

Vous regarde-t-il de même ?

40 LE GALANT JARDINIER ;

LUCILE.

Ah ! pas si amoureuxment , Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon, raisonnons-nous.

LUCILE.

Ah ! Ciel ! Marton , que je serois fâchée qu'il m'eût entendue.

MARTON.

Il n'y a rien à craindre , ces manans-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah ! Marton , si c'étoit lui , & qu'il sentit ce que je sens , il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTON.

Oh ! je le crois bien. Mais que vois-je ? Quel bijou pend au bras de Mr Colin ?

LUCILE.

Un bijou , dis-tu ?

MARTON.

Oui vraiment un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde , tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc , c'est un portrait , je crois ?

LUCILE.

Un portrait ?

MARTON.

Mademoiselle , c'est le votre.

COMÉDIE.

44

LUCILE.

Mon portrait ? Tu n'es pas sage. Et comment , mon portrait ! ah ! ciel que vois-je ?

MARTON.

Ah ! par ma foi , Mr Colin est un Payfan de la façon de l'amour. C'est lui , Mademoiselle , c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , mon cœur , mes yeux , mon portrait , tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes ? Qui me sera garant....

LEANDRE *se levant de dessus le gazon.*

Moi , charmante personne.

LUCILE.

Ah !

MARTON.

Colin ne dormoit pas , sur ma parole.

LEANDRE.

Moi qui brulois de me découvrir à vous ; moi qui ne respire , & qui ne veux vivre que pour vous , qui n'adore que vous , & qui n'ai point d'autre objet , point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie ?

MARTON.

On nous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , quelle surprise !

MARTON.

Il n'est point question de faire ici la fiere , Mr Colin a tout entendu.

42 LE GALAND JARDINIER;

L E A N D R E.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentimens me sont connus; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

M A R T O N.

Ah! Mademoiselle, voilà votre Pere & ce vilain Mr Caton.

L U C I L E.

Ah! Ciel!

L E A N D R E.

Ne faites semblant de rien, demeurez.

---

S C E N E X.

Mr DUBUISSON, Mr CATON;  
LUCILE, LEANDRE,  
MARTON

Mr DUBUISSON.

AH, ah! que veut dire ceci? Un garçon Jardinier au pied de ma fille!

Mr CATON *bégayant.*

Monsieur Dubuiffon...

LEANDRE *Contrefaisant le langage Paysan.*

Comprenez-vous bien, Mademoiselle? Vela le corps de logis, la tarrasse est comme-là, le Potager envars ici, & partant vous voyez bien... Et! vous vela, Monsieur, je vous demande pardon, c'est que....

Mr DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LEANDRE.

Rian , rian , Monsieur , c'est que j'expliquois à ces Madames , que si vous vouliez , j'aurois dessein de prendre votre Potager pour mettre en Parterre.

Mr DUBUISSON.

Le beau dessein , & de quoi te mêles-tu ?

LEANDRE.

De rien , Monsieur. C'est que de cette maniere-là il ne manqueroit plus rian à votre Jardin.

Mr DUBUISSON.

Oui , mais tout manqueroit à ma cuisine.

LEANDRE.

En ce cas nan pourroit d'un autre côté....

Mr DUBUISSON *en colere.*

D'un autre côté ? Va-t'y en toi d'un autre côté. Et vous , Mademoiselle , allez tenir compagnie à votre mere. Mettre mon Potager en Parterre , le beau projet ! & que mettre dans ma soupe ? Des tulipes ?



## SCENE XI.

Mr DUBUISSON, Mr CATON

Mr CATON *bégayant.*

**I**L n'a pas tort , c'est une belle chose qu'un beau Parterre.

Mr DUBUISSON.

Oui fort bien , vous vous découvrez trop. Écoutez, Mr Caton , j'avois dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyois un homme réglé , grand ménager , bon économie ; & par vos discours & vos actions vous me paroissez tout autre.

Mr CATON.

Moi ?

Mr DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules que se font depuis quelque tems dans le Village sont de votre façon.

Mr CATON.

Non , ma foi.

Mr DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte ?





## SCÈNE XII.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

**H**É, qu'est-ce que c'est donc que ça, Monsieur ?  
Est-ce drès aujourd'hui que vous faites la nêce ?

Mr DUBUISSON.

Comment ?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles & gibiers, avec six charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons & cinq ou six petits, qui pour vous accommoder à souper, s'établissent dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étoient chez eux.

Mr DUBUISSON.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ils avient ôté les gigots & les longes de vieau que j'avois mis à la broche, ils avient été chercher du bois & du charbon dans la cave, qui étoit ouverte, & ils faisoient des feux de reculée, ils boutient tout par écuelle, & ils disoient comme ça qu'il ne vous en coûtera rian, qu'on les laisse faire.

*Elle sort.*

SCENE XIII.

Mr DUBUISSON, Mr CATON.

Mr DUBUISSON.

**J**E n'y compens rien , Mr Caton.

Mr CATON.

Ça est pla... plaisant.

Mr DUBUISSON.

Oui , fort plaisant , fort plaisant. Hé le vieux fou !

---

---

SCENE XIV.

Mr DUBUISSON, Mr CATON,  
UN ROTISSEUR.

LE ROTISSEUR à Mr Caton.

**M**ONSIEUR , voilà le mémoire du soupé. Votre homme de chambre a dit que si on ne le trouvoit pas ici , qu'on vous le donnât à vous-même.

Mr CATON.

A moi , mon homme de chambre ?

LE ROTISSEUR.

Oui , Monsieur. Vous n'avez qu'à le voir , c'est lui qui payera.

Mr CATON.

Va , va , tu te méprends.

Mr DUBUISSON

Parbleu voyons , ce mémoire nous éclaircira peut-être.  
*Il lit.*

*Mémoire du souper porté chez Mr Dubuiffon par ordre de Monsieur son Gendre.*

Mr DUBUISSON.

De mon Gendre : oh ! par la ventrebleu il ne l'est pas encore.

Mr CATON.

Si je fçai ce que c'est , Mr Dubuiffon....

Mr DUBUISSON.

Hé ! fi , fi , Monsieur , c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chere , Mr Caton.

Mr CATON.

C'est une piece qu'on me fait , Mr Dubuiffon.

Mr DUBUISSON *lit.*

*Deux potages , huit entrées. Fort bien. Un Marquis-fin , six perdrix , une douzaine de Gailles , quatre Gelinottes de bois. Quel mémoire ! Voyons la somme. Cent quatre-vingt-deux livres dix sols.*

Hé ! bien voilà un fort bon ordinaire bourgeois : une femme ne mourroit pas de faim avec vous , si cela pouvoit continuer.

Mr CATON.

Je vous jure que....

Mr DUBUISSON,

Allez , vous êtes un vieux fou.

SCENE XV.

Mr DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

**M**ONSIEUR.

Mr DUBUISSON.

Qu'est-ce encore ? Le diner de demain ?

MATHURINE.

Non , Monsieur , c'est ste Madame qui est toujours si claire , si luisante.

Mr DUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

MATHURINE.

Et là , je m'entens bien ; cette grande Madame sèche , qui se boute du varni sur le visage.

Mr DUBUISSON.

Madame la Marquise. C'est une vieille qui n'a ni enfans ni héritiers , allons la recevoir. La peste !

MATHURINE.

Il y a itou votre cousin Monsieur l'Avocat qui est venu avec elle.

Me DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal là , je me passerois bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici ce grimacier-là , avec son baragoin ?

MATHURINE.

## M A T H U R I N E.

Il dit qu'il vient voir Mr Caton votre Gendre , qu'il n'a jamais vû. Le voilà.

---

## S C E N E X V I.

Mr DUBUISSON , Mr BAVARDIN.

Mr DUBUISSON.

**A**H, ah , c'est vous , j'en suis bien aise. Bon jour , Mr Bavardin , bon jour , soyez le bien venu : quand vous en retournez-vous ?

Mr BAVARDIN *bégayant.*

Je viens.... je viens...

Mr DUBUISSON.

Vous venez , vous venez pour voir Mr Caton. Voyez-le , & lui tenez compagnie , pendant que je vais recevoir Madame la Marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.



SCENE XVII.

Mr BAVARDIN , Mr CATON.

Mr BAVARDIN *bégayant.*

**J**E mou mourois d'envie de vous saluer.

Mr CATON.

Et moi de vous vous voir. Votre repu putation  
m'est co connue.

Mr BAVARDIN *bas.*

Monfieur Ca caton fe moque de moi , je penfe ;  
voyons un peu s'il continuera. *haut.* Je fuis ravi que  
vous époufiez Lu lucile. Vous ferez cou cou cou  
germain de ma mere.

Mr CATON *bas.*

Pa pa parbleu il me contrefait. Voyons jufqu'od  
est la ira. *haut.* Ce fera bien de l'ho l'honneur pour moi  
d'être allié à un homme comme vous , qui est un fou  
un fou foudre d'éloquence.

Mr BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir ;  
vous qui êtes un fa un fa favori de la Fortune.

Mr CATON.

Vous avez tous les talens & toute la phifionomie  
d'un Cu d'un cu Cujas.

Mr BAVARDIN.

Quelque dépense que vous faffiez , on on fçait bien

C O M E D I E.

57

ete vous sortez de la cai de la cai de la caisse moins  
d'argent que vous n'y en faites entrer.

Mr C A T O N *bas.*

Cet homme là cherche à m'in m'insulter..

Mr B A V A R D I N *bas.*

Cet animal-là se moque de moi.

Mr C A T O N.

Monfieur Ba bavardin , vous êtes un mau mauvais  
plaifant , je vous en avertis.

Mr B A V A R D I N.

Et vous un plat plat bou boufon , Mr Caton,

Mr C A T O N.

Vous poussez trop là la raillerie , Monfieur Ba-  
vardin.

Mr B A V A R D I N.

Vous me tu tu turlez mal à propos , Monfieur  
Caton.



SCENE XVIII.

Mr BAVARDIN, Mr CATON;  
MARTON.

MARTON.

**H**É qu'est-ce donc que ceci, Messieurs ? A qui en avez-vous ? Déjà de la méfintelligence ? On voit bien que vous allez devenir parens.

Mr CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire ?

M. BAVARDIN.

Morbleu vi visage vous-même, cela n'est pas vrai, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah, la plaisante aventure ! Allez, Messieurs ; point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre, & ce sont de petites manieres de parler, des agrémens de la nature que vous possédez en commun.

Mr CATON *embrassant Mr Bavardin.*

Ah, ah ! c'est, c'est autre chose. Je vous demand par pardon, Mr Bavardin.

*Ils s'embrassent.*

Mr BAVARDIN.

Je suis votre valet, Mr Caton.



## SCÈNE XIX.

Mr DUBUISSON , Mr BAVARDIN ;  
Mr CATON.

Mr DUBUISSON.

**M**AIS parbleu , Mr Caton , je ne vous comprends pas ; avez-vous absolument perdu l'esprit ? Il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

Mr CATON.

Co comment donc ?

Mr DUBUISSON.

Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes ? Ce ne sont que des cadeaux , des festins , des mascarades.

Mr BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre gal galanterie.

Mr CATON.

Je veux être pen pendu , si je-ſçai ce que c'eſt.



SCENE XX.

Mr DUBUISSON, Mr CATON,  
LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

VÉNEZ donc voir, Monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrez, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

Mr DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez-là ! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous ?

Mr CATON.

Monsieur Dubuiffon. ....



---

SCÈNE XXI.

Mr DUBUISSON, Mr CATON,  
Mr BAVARDIN, MATHURINE,  
LA MONTAGNE.

MATHURINE.

**D**AME, Monsieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moyen d'y tenir, il faudra défarter, si vous ne faites agrandir la maison.

Mr DUBUISSON.

Ah ! j'enrage, des masques chez moi, qui forcent ma porte ?

Mr BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. *Il sort.*

Mr DUBUISSON.

Voilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rien, ce sont d'honnêtes gens, ils se renommient tous de Mr Caton.

Mr DUBUISSON.

Oui justement, voilà l'affaire. Ah ! l'extravagant personnage !

36 LE GALANT JARDINIER;

Mr CATON.

Que la peste....

Mr DUBUISSON *en colere.*

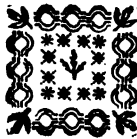
Que la peste t'étouffe....

LA MONTAGNE.

Oui vous avez raison , c'est un tour de son imagination ; & il y a parmi la mascarade une *Joueuse de Gobelers* , qui chante , qui danse , qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle votre fille des présens de noces d'une maniere galante.

Mr DUBUISSON.

C'est cela , c'est lui-même.



## SCENE XXII.

Mr & Me DUBUISSON , Mr CATON ,  
LUCILE , LA MONTAGNE ,  
MARTON.

Me DUBUISSON.

**E**N vérité , Mr Dubuiffon , vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de différer vos préparatifs de nôces , & vous commencez par donner le bal , pendant que je me meurs. Le beau remede contre ma migraine , qu'une cohue de mafques & de violons !

Mr DUBUISSON.

Tenez , Madame , c'eft Mr Caton à qui il faut vous en prendre , c'eft lui....

Me DUBUISSON.

Monfieur Caton eft un fort , & je ne confentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

Mr CATON.

Je ne m'en pen prendrai pas.

MARTON.

Place , place , voici les folies de Mr Caton qui s'avancent en mafique.

Mr CATON.

Je ne fuis pas feul amoureux de Lucile.

Cv

58 LE GALANT JARDINIER,

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas ?

Mr. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

*Marche de plusieurs Jardiniers & Paysannes, de Scaramouches, Arlequins & autres. Les Jardiniers portent sur leurs têtes des Corbeilles garnies de fleurs.*

Après la marche une PAYSANNE chante.

*Sous cet agréable feuillage*

*Lucile vient souvent rêver.*

LA MONTAGNE à Mr. Caton.

Lucile ? C'est pour elle que la fête se fait ?

Mr. CATON.

Oui, oui, oui.

La PAYSANNE recommence.

*Sous cet agréable feuillage*

*Lucile vient souvent rêver.*

*Quand vous la verrez arriver,*

*Vous qui êtes votre doux ramage*

*Des charmes de l'amour savez si bien parler,*

*Petits Oiseaux de ce bocage,*

*Prenez soin de lui révéler*

*Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.*

ENTRÉE DE JARDINIERS  
qui portent leurs Corbeilles à Lucile.

Mr DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté , Monsieur Caton.

Mr CATON.

Cela est vrai , cela est vrai , mon Monsieur Du  
buiffon.

MARTON.

Pour moi ce que j'en estime le plus , ce n'est pas la  
musique. Voyez la propreté de ces Corbeilles , la beau-  
té de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un  
bouquet. *En ouvrant une Corbeille.* Ah ! ciel ?

LAMONTAGNE.

Comment ? Aurois-tu trouvé là quelque serpent ca-  
ché sous ces fleurs ? Tu ne serois par la premiere Nym-  
phe.....

MARTON.

Ah l'ingenieuse imagination ! Ce ne sont vraiment  
pas des serpens que ces fleurs cachent.

Me DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc ? Qu'as-tu trouvé ?

MARTON.

Dés étoffes magnifiques , Madame , & qui se soutien-  
nent d'or , voyez. Ah , Mr Caton , que vous êtes un  
royal homme !

Mr DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes  
bienheureux , Mr Caton , d'avoir affaire à des person-  
nes raisonnables.

Cvj.

MARTON.

Ah ! Monsieur , avant qu'on les remporte , laissez-nous du moins le plaisir de la vue. Apparemment cette autre manne renferme la petite oie ?

Mr DUBUISSON.

La bile me monte , & ces impertinences-là me mettent dans une colere.. .

LA MONTAGNE.

Ah ! point d'humeur , voyons jusqu'au bout. Où est la Joueuse de Gobelets ? Qu'on apporte une table.

LA BOHEMIENNE chante.

*Chacun fait ici-bas des tours de Gobelets ,  
Aux champs , à la Cour , à la Ville , au Palais :*

*A qui mieux mieux chacun s'abuse :  
Pour se fourber les mortels semblent faits ,  
Il n'en est point que la feinte n'amuse.  
La vérité pour eux a moins d'attraits*

*Que l'adresse & la ruse.*

*Pour se fourber les mortels semblent faits ;  
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse.*

*Chacun fait ici-bas des tours de Gobelets.  
Aux Champs , à la Cour , à la Ville au Palais ,  
A qui mieux mieux chacun s'abuse.*

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne : mais elle est ennuyeuse. Allons , amufons-nous plus agréablement , & donnez-nous quelque joli tour de votre métier.



COMEDIE.

LA BOHEMIENNE.

Très-volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

Elle chante en jouant des Gobelets.

*Prenez bien garde à mes manches ,  
A ma baguette , à ma main ;  
Disant trois fois prelin pin pin  
Ces trois boulettes blanches  
Se vont changer soudain.  
Celle-ci , Beauté brillante ,  
Qui sçavez tout charmer  
Est un livre qu'on vous présente ;  
Le grand Art de se faire aimer.*

*Elle présente à Lucile un livre , qu'elle fait trouver  
sous un de ses Gobelets.*

LUCILE.

Un Livre à Moi ?

MARTON.

Donnez , donnez , j'aime la lecture. Voyons un peu.  
*En tournant.* Ah , Madame , le beau Livre ! que le  
stile en est riche : qu'il est brillant ! Ce ne sont que  
pierreries , des bagues , des boucles d'oreilles , des pen-  
dants , un carcan , un esclavage. Ah , Mr Canon , qu'il  
est doux de porter vos chaînes !

LUCILE.

Des pierreries ! mon Pere , il faut renvoyer tout  
cela.

[The text in this section is extremely faint and illegible due to heavy blurring and low contrast. It appears to be several paragraphs of a letter.]

[A line of text, possibly a signature or a specific address line, which is also illegible.]

Mademoiselle, des Lettres  
écrites, & celui-ci ne  
sont. Au Mr Caron, que  
nous nous souvenons de vos  
lettres. Il vaut pourtant pas le pre-

mière : mais il ne laisse pas d'avoir son mérite , & j'aime-  
rois assez une Bibliothèque toute dans ce goût-là.  
Voyons le troisième.

L A B O H E M I E N N E. *chantée.*

*Voici l'art le plus difficile  
Et le plus beau de mon Art ,  
Voyez si j'y suis habile ,  
Et si le tour est gaillard :  
Qu'il ne soit pas inutile ,  
Chacun y peut prendre parti.*

*La table sur laquelle la Bohémienne a joué des Gobe-  
lets , se change en une table garnie de corbeilles de fruits  
& de soucoupes garnies de liqueurs.*

## L U C I L E.

Oh ! pour ce dernier tour-là il me fait plaisir , j'en  
suis , & l'on ne sçauroit donner une colation d'une  
manière plus galante.

## M A R T O N.

Oh ! par ma foi , l'Auteur se dément , son stile  
baisse , & les premiers tours sont les plus jolis à ma fan-  
taisie : mais il n'importe , tirons en partie , tout coup  
vaille.



---

SCENE XXIII & dernière.

Mr & Me DUBUISSON , Mr ORGON ,  
Mr CATON , LEANDRE , LUCILE ,  
LUCAS , MATHURINE , LA MON-  
TAGNE.

L U C A S.

**L**AISSEZ faire, Monsieur, si je ne le trouvons pas-  
là je le trouverons.... il est morgué ici, ne vous  
boutez pas en peine.

L A M O N T A G N E.

Comment diantre, que vois-je ! Le pere de mon  
Maître !

L U C A S.

Tenez, voilà déjà son valet, n'est-ce pas ?

Mr O R G O N.

Hé oui, justement, c'est lui-même.

Mr D U B U I S S O N.

Madame Dubuiffon, c'est Mr Orgon, je pense.

Mr O R G O N.

Monsieur & Madame Dubuiffon, par quelle avan-  
ture vous trouvai-je ici ?

Mr D U B U I S S O N.

Hé vraiment il n'y a point là d'avanture ; nous  
sommes chez nous, Mr Orgon.

COMEDIE.

65

Mr ORGON.

Ah , je vous demande pardon , je sçavois bien que vous aviez une Maison auprès de Paris : mais je ne sçavois pas qu'elle fût de ce côté-ci.

Mr DUBUISSON.

Quel hazard ou quelle raison vous y amene vous ?

L A M O N T A G N E .

Monfieur a sçû qu'il y avoit bal ici , il aime la joie , il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joie.

Mr ORGON.

La fête finira mal pour toi , tu es un coquin qui débauche mon fils apparemment.

Mr DUBUISSON.

Votre fils !

Mr ORGON.

Oui , mon cher Mr Dubuiffon : cet honnête Payfan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguifé en Jardinier , amoureux d'une jeune personne , à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

L A M O N T A G N E à Lucas.

Ah : bourreau , tu as fait-là de belles affaires.

L U C A S .

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maison , n'est-ce pas ?

Mr DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci , Mr Orgon ? votre fils dégui-

66 LE GALANT JARDINIER ;

fé ici en Jardinier , & amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes. Madame Dubuiffon !

Me DUBUISSON.

Mon fils.

EUCAS.

Hé ? Morgué , ne faut pas tant rêver , c'est de Mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

Me DUBUISSON.

De ma fille ?

Mr ORGON.

De votre fille ?

Mr CATON.

Voi voi , voilà le fait , Mr Dubuiffon.

Mr ORGON.

Mais vraiment ce seroit une chose fort plaisante que le hazard eût ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment , comment vos projets ? entendons-nous un peu , s'il vous plaît.

Mr ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton Maître d'Allemagne , c'étoit pour le marier avec la fille de Monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi ! tout de bon ?

Mr DUBUISSON.

Je n'ai retirai ma fille du Couvent moi , que pour ce mariage-là.

COMEDIE.

67

LA MONTAGNE.

Cela est admirable ! Point de tricherie au moins.

Mr DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE à *Leandro*.

Oh bien , en ce cas-là démaquez-vous , Monsieur le Jardinier , tout est découvert.

LEANDRE se mettant à genoux.

Mon pere , je vous demande mille pardons.

Mr ORGON en l'embrassant.

Ah ! mon fils , mon cher enfant , je t'ai cru mort , je te retrouve , je te pardonne tout , Mr Dubuiffon ,

Mr DUBUISSON.

Je fuis tout prêt à vous tenir ma parole : mais cependant j'hésitois à donner ma fille à Mr Caton , à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois , & c'est notre faux Jardinier qui les faisoit.

Mr ORGON.

Que cela ne vous inquiète point , quelques dépenses qu'il puisse faire , j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHURINE.

On a sarvi , Monsieur.

